


C
N

NOUVEAUX
PROVERBES
DRAMATIQUES.

NOUVEAUX

PROVERBES

DRAMATIQUES;

PAR CARMONTELLE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHEZ { LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue de Seine, nº. 8, près le pont des Arts.
DELAUNAY, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, nº. 243.

1811.



IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

L'AMANT MALADE,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

LE FRERE JEAN DE DIEU, de la Charité.
LE FRERE JEROME, Chirurgien feuillant.
JAVOTTE.
TOINON.
PAULIN, Malade.

La scène est dans une des salles de l'hôpital de la Charité, à Paris.

L'AMANT MALADE,

PROVERBE.

SCÈNE I[re].

JAVOTTE, TOINON.

TOINON.

Eh bien, Javotte, je ne vois personne ici : où est-il donc, ton cher Paulin ? t'a-t-on bien dit à l'hôpital de la Charité ?

JAVOTTE.

Sûrement, et l'on m'a dit de demander le frère Jean de Dieu.

TOINON.

Le frère Jean de Dieu ?

JAVOTTE.

Oui, et que je le trouverois dans cette salle-ci.

TOINON.

Et tu crois qu'il te dira des nouvelles de ton amant ?

JAVOTTE.

On me l'a assuré.

TOINON.

On m'a dit que c'étoit un homme bien brusque.

JAVOTTE.

Je ne le crois pas : seroit-il à la tête d'un hôpi-

tal de malades, eux qui ont besoin d'être écoutés, soignés avec tant de patience?

TOINON.

Je souhaite que ton pauvre amant Paulin soit traité comme cela ici.

JAVOTTE.

Ne seroit-ce pas là le frère Jean de Dieu?

TOINON.

Je le croirois assez, à le voir.

JAVOTTE.

Je n'oserai jamais lui parler, moi : il me fait peur.

TOINON.

Eh bien! je vais lui demander où est Paulin.

SCÈNE II.

JAVOTTE, TOINON, LE FRERE JEAN DE DIEU.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Qu'est-ce que vous me voulez, Mesdemoiselles? on m'a dit que vous me demandiez.

TOINON.

Il est vrai, mon frère : c'est que Javotte voudroit bien savoir des nouvelles d'un malade nommé Paulin.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Est-il son frère?

TOINON.

Non, pas absolument.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Ah, j'entends. Il va bien.

TOINON.

Sa maladie sera-t-elle longue, mon frère ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Non, non.

JAVOTTE.

Mais est-elle dangereuse ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Il n'y a que Dieu qui sache cela.

JAVOTTE.

Les médecins espèrent-ils de le guérir?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je ne le leur ai pas demandé.

JAVOTTE.

Ce doit être une grande satisfaction pour vous de renvoyer vos malades sains et bien portans.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Après cela, n'en revient-il pas d'autres? D'ailleurs on ne peut pas guérir tout le monde.

JAVOTTE.

Quoi ! vous n'espérez pas que Paulin puisse être parfaitement guéri, et que nous vous ayons toutes deux une si grande obligation !

LE FRERE JEAN DE DIEU.

On donne ici ses soins aux malades ; c'est tout ce qu'on peut faire de mieux : l'on n'a pas de temps à perdre à écouter toutes les questions de leurs parens et de leurs amis.

TOINON.

Mais au moins ne pourrions-nous pas voir Paulin ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Impossible.

JAVOTTE.

Un instant seulement ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je vous dis que cela ne se peut pas; votre vue lui feroit plus de mal que de bien.

JAVOTTE.

Vous pourriez croire ?...

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je vous dis, allez vous-en. Je vais le chercher pour l'amener dans cette salle, et je ne veux pas seulement qu'il puisse vous apercevoir.

JAVOTTE.

Mais, mon frère...

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Allons, faites ce que je vous dis, et que je ne vous retrouve pas ici. Entendez-vous?

TOINON.

Oui, oui, mon frère.

SCÈNE III.

JAVOTTE, TOINON.

JAVOTTE.

Quoi ! ma chère Toinon, je ne pourrai pas voir Paulin un seul instant?

TOINON.

Il ne faut pas t'y exposer. Le frère Jean de Dieu prendroit de l'humeur, si nous lui désobéissions.

JAVOTTE.

A la veille d'épouser Paulin, c'est une chose bien malheureuse qu'il soit tombé malade à ce point-là.

TOINON.

Tes parens n'avoient pas encore tout-à-fait consenti à votre mariage?

JAVOTTE.

Mais, depuis qu'il est ici, voyant ma douleur, ils m'ont promis de ne plus s'y opposer : voilà ce que je voulois dire à Paulin.

TOINON.

Il est vrai que....

JAVOTTE.

Il faut espérer qu'il échappera de cette maladie.

TOINON.

Il faut plus que cela, ma chère amie, il faut en être sûre. J'entends, je crois, revenir le frère Jean de Dieu, allons, allons-nous-en.

JAVOTTE.

Ah, Dieu! si Paulin....

TOINON.

Allons, allons, viens.

JAVOTTE.

Si je ne le revoyois plus... ah! j'en mourrois.

SCÈNE IV.

LE FRERE JEAN DE DIEU, LE MALADE (*en robe de chambre.*)

LE F. JEAN DE DIEU (*soutenant le malade qu'il amène.*)
ALLONS, allons, courage.

LE MALADE.
Je ne peux pas marcher, mon frère.

LE FRERE JEAN DE DIEU.
Nous voilà arrivés.

LE MALADE.
Mais, mon frère, pourquoi m'amenez-vous ici?

LE FRERE JEAN DE DIEU.
Parce que vous y serez mieux que dans la salle Saint-Jean ; vous n'y aurez pas tant de bruit.

LE MALADE.
Ah, je n'en puis plus.

LE FRERE JEAN DE DIEU.
Vous allez vous reposer. Asseyez-vous d'abord; là, fort bien : laissez-moi faire à présent; attendez. (*Il le prend par les jambes, le couche et l'arrange dans son lit.*) Vous voilà bien, restez un peu tranquille. (*Il va se mettre à lire et à écrire à son bureau.*)

LE MALADE (*toussant très-fort.*)
Ha, ha, ha, ha.

LE FRERE JEAN DE DIEU.
Crachez.

LE MALADE.
Je ne peux pas.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien; crachez toujours.

LE MALADE.

Mon frère, quelle heure est-il?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Il n'est pas encore dix heures; la grand'messe n'est pas sonnée.

LE MALADE (*toussant.*)

Ha, ha, ha, ha, cela me déchire la poitrine.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Crachez.

LE MALADE.

Eh! je ne peux pas.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien.

LE MALADE.

Mon frère.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh bien?

LE MALADE.

Je suis bien malade.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

C'est bon! c'est bon! Dormez, dormez.

LE MALADE (*toussant.*)

Ha, ha, ha, ha.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Crachez.

LE MALADE.

Je ne peux pas.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien.

LE MALADE.

Mon frère.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh bien ?

LE MALADE.

J'ai bien mal à la tête.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

C'est bon; tenez-vous tranquille.

LE MALADE.

Ha, ha, ha, ha.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Crachez.

LE MALADE.

Je ne peux pas.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien : il faut cracher.

LE MALADE.

Mon frère.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh bien ?

LE MALADE.

Ma maladie sera-t-elle longue ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Non, non.

LE MALADE.

C'est que je n'en puis plus.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Ne parlez pas.

LE MALADE.

Mon frère.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh bien ?

LE MALADE.

Je voudrois boire.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je vais vous donner de la tisanne. (*Il apporte la tisanne.*)

LE MALADE.

Je ne m'en soucie pas.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Qu'est-ce que vous voulez donc?

LE MALADE.

Si vous vouliez me donner un peu de vin.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Comment du vin! Y songez-vous?

LE MALADE.

Oui, cela me remettroit le cœur.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela vous feroit tousser encore davantage. Tenez, buvez cela. (*Il le soulève pour le faire boire.*)

LE MALADE (*après avoir bu.*)

C'est bien fade, mon frère.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

C'est la maladie qui vous fait trouver cela. Allons, recouchez-vous là; ne vous remuez pas tant.

LE MALADE.

C'est que je suis fatigué d'être toujours du même côté.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Oui; mais en vous remuant cela vous fait tousser.

LE MALADE.

Oh! que non, mon frère.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je vous dis que si. (*Il va se remettre à son bureau.*)

LE MALADE.

Ha, ha, ha, ha.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Crachez.

LE MALADE.

Je ne peux pas.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien.

LE MALADE.

Je voudrois dormir.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh bien, essayez.

LE MALADE.

Je ne peux pas.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien; dormez toujours.

SCÈNE V.

LE FRERE JEROME, LE FRERE JEAN DE DIEU, LE MALADE.

LE FRERE JEROME (*frappant doucement à la porte.*)

PEUT-ON entrer ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Qui est là ?

LE FRERE JEROME.

C'est moi, frère Jean de Dieu.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh, je crois que c'est le frère Jérôme.

LE FRERE JEROME (*en entrant.*)

C'est moi-même.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh bon jour, mon cher frère, comment vous va? (*Il l'embrasse.*)

LE FRERE JEROME.

Ah, tout doucement. Je vas toujours.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Il faut que vous alliez encore long-temps.

LE FRERE JEROME.

Tant qu'il plaira à Dieu.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Allons, asseyez-vous là. Il y a bien long-temps qu'on ne vous a vu.

LE FRERE JEROME.

C'est que j'ai eu beaucoup d'affaires.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Est-ce que les chirurgiens vous tourmentent encore?

LE FRERE JEROME.

Ils n'osent plus.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Ma foi, votre méthode réussit très-bien ici sur nos malades.

LE FRERE JEROME.

J'en suis fort aise; mais ce que ces messieurs-là n'inventent pas, ils le décrient: je le leur avois bien dit: vous serez forcés d'y venir.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Mais ils se servent de votre instrument à présent presque tous.

LE FRERE JEROME.

Ils disent que non, qu'ils en ont inventé un autre.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Vous êtes toujours cause qu'ils ont fait des recherches là-dessus.

LE FRERE JEROME.

Bon ! leurs recherches se sont bornées à dire que ce n'est pas le même instrument.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

C'est fort mal à eux.

LE FRERE JEROME.

Qu'est-ce que cela me fait? pourvu que les malades s'en trouvent bien.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Vous avez raison, il faut mépriser cela.

LE FRERE JEROME.

Il y a de très honnêtes gens pourtant qui opèrent avec ma méthode, et qui conviennent qu'ils n'y ont rien changé, et qu'elle est très bonne.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Ils en viendront tous là.

LE MALADE (*toussant.*)

Ha, ha, ha, ha.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Crachez.

LE MALADE.

Je ne peux pas.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien.... et le Valdajou, qu'est-ce qu'ils en disent ?

LE FRERE JEROME.

Il les embarrasse un peu.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je le crois bien.

LE FRERE JEROME.

Il guérit tous les jours des gens qu'ils avoient estropiés.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Ils ne doivent pas le voir de bon œil.

LE FRERE JEROME.

Ah ! je vous en réponds; ils n'osent pas remuer cependant.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Mais ce qu'on a dit est-il vrai ? cela seroit affreux.

LE MALADE (*toussant.*)

Ha, ha, ha, ha.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Crachez.

LE MALADE.

Je ne peux pas.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien.

LE FRERE JEROME.

Vous avez là un malade qui n'est pas bien.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Nous sommes un peu accoutumés à cela.

LE FRERE JEROME.

Ah ça ! mon cher frère, je suis pressé ; nous

causerons une autre fois de tout cela plus long-temps. Je viens vous prier de me faire un plaisir.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Vous n'avez qu'à dire; vous savez que toute notre maison est à vos ordres.

LE FRERE JEROME.

C'est que j'ai une démonstration à faire sur mon nouveau systême et une opération difficile, où il faut que je m'essaie avant; et j'aurois besoin pour cela d'un très bon corps qui fût... là..... vous m'entendez bien.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh pardi, tenez, j'ai là un gaillard qui feroit assez bien votre affaire.

LE FRERE JEROME.

Qui! ce malade-là?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Oui, il est très vigoureux.

LE MALADE.

Mon frère, qu'est-ce que vous dites là au frère Jérôme.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Nous parlons de vous, nous parlons de vous; mon ami; restez tranquille.

LE FRERE JEROME.

Vous croyez qu'il me conviendroit.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je le crois; mais voyez-le, vous en jugerez mieux que moi.

LE FRERE JEROME.

Vous avez raison, voyons, voyons. (*Ils s'appro-*

chent du malade ; le frère Jérôme lui tâte le pouls et le regarde.)

LE MALADE.

Mon frère, comment me trouvez-vous?

LE FRERE JEROME.

Fort bien, fort bien.

LE MALADE.

Mon frère, croyez-vous que j'en revienne?

LE FRERE JEROME.

Voyons votre langue. (*Il regarde la langue du malade.*) Allons, c'est bon.

LE MALADE.

Mon frère, je vous suis bien obligé.

LE FRERE JEROME.

Il n'y a pas de quoi, mon ami. (*Il retourne s'asseoir avec le frère Jean de Dieu.*)

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Est-ce là votre affaire?

LE FRERE JEROME.

Oui, c'est ce qu'il me faut.

LE MALADE (*toussant.*)

Ha! ha! ha! ha!

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Crachez.

LE MALADE.

Je ne peux pas.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien. (*Au frère Jérôme.*) Vous voyez que la poitrine est pleine; ainsi....

LE FRERE JEROME.

Oui, oui : et quand comptez-vous que vous pourrez me le donner ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Mais je pense qu'il n'ira pas plus loin que de midi à deux heures.

LE FRERE JEROME.

Oh ! je ne peux pas revenir avant cinq heures du soir : comment ferons-nous ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je n'en sais rien : quoi ! vous ne pouvez pas revenir plus tôt? absolument ?

LE FRERE JEROME.

Non vraiment : est-ce que vous ne pourriez pas me le pousser jusqu'à cinq heures?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je n'en répondrois pas.

LE FRERE JEROME.

Diable ! je ne voudrois pas manquer cette occasion-là.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh bien !... laissez-moi faire, je vous le pousserai jusques-là ; je vous le pousserai.

LE FRERE JEROME.

Réellement, vous me feriez ce plaisir ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Vous pouvez y compter.

LE FRERE JEROME.

C'est bien honnête à vous.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Vous vous moquez. Entre nous, vous sentez bien....

LE FRERE JEROME.

Oui, oui, je sens tout ce que je vous devrai. Adieu, mon cher frère, à ce soir.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Adieu; vous pouvez revenir en toute assurance.

SCÈNE VI.

LE FRERE JEAN DE DIEU, LE MALADE.

LE MALADE (*toussant.*)

HA, ha, ha, ha, ha, mon frère que la tête me fait de mal.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Un moment de patience; je m'en vais vous donner quelque chose qui vous soulagera. (*Il verse d'une liqueur dans une tasse.*)

LE MALADE.

Mon frère, j'en ai grand besoin.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Tenez, prenez cela. (*Il lui donne à boire ce qu'il a versé.*)

LE MALADE (*après avoir bu.*)

Ah! mon frère, que c'est bon! (*Il continue de boire.*)

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Aussi, je sais bien pourquoi je vous le donne.

LE MALADE.

Mon frère, cela me fait du bien; donnez-m'en encore.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Non : en voilà assez. Allons, recouchez-vous. (*Il l'arrange, et il s'en retourne à son bureau.*)

LE MALADE.

Mon frère, c'est bien chaud.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Oui, oui.

LE MALADE.

Mon frère, il faudra m'en donner souvent.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Allons, ne parlez pas tant.

LE MALADE.

Mon frère, il me semble que j'ai faim.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Vous vous trompez.

LE MALADE.

Mon frère, rien qu'un petit morceau de pain.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela ne se peut pas.

LE MALADE.

Mais, mon frère, je ne tousse plus.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Tant mieux, tant mieux.

LE MALADE.

Mon frère, j'ai envie de me tenir comme cela. (*Il se met à son séant.*)

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Voulez-vous bien vous recoucher. (*Il va le faire recoucher, et il revient à son bureau.*)

LE MALADE.

Mon frère.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh bien! qu'est-ce que vous voulez ?

LE MALADE.

Quand est-ce donc que je mangerai ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Quand vous serez guéri.

LE MALADE (*tousse.*)

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Crachez.

LE MALADE.

Ha ! ha ! ha ! ha ! (*Il crache.*) Mon frère, je viens de cracher.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela ne fait rien.

LE MALADE.

Mon frère.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh bien ?

LE MALADE.

Je voudrois me lever. (*Il se lève un peu.*)

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Comment donc, est-ce que vous êtes fou ? (*Il lui tâte le pouls, et il dit en revenant à son bureau*): c'est surprenant, il n'a plus de fièvre.

LE MALADE.

Mon frère.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Allons, paix.

LE MALADE.

Je veux me lever absolument. (*Il fait plusieurs mouvemens, et il se recouche dès que le frère le regarde.*)

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je n'y comprends rien. Je crains de lui avoir trop donné de ce remède.

LE MALADE.

Mon frère, je vais....

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh bien, où allez-vous?

LE MALADE.

Non, non, mon frère, ce n'est rien; c'est que je me retourne. (*Le frère le regarde un peu de temps, et puis il se met à écrire.*)

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Allons, ne remuez plus.

LE MALADE (*bas.*)

Pendant qu'il ne me voit pas, j'ai envie de m'en aller. (*il met sa robe de chambre et ses pantoufles, et il s'enfuit.*)

SCÈNE VII.

LE FRERE JEAN DE DIEU (*en écrivant, sans regarder le lit.*)

Vous voyez bien qu'en vous tenant tranquille, vous pourrez dormir, et le remède fera mieux son effet. — Il dort apparemment. — J'étois bien étonné de ce qu'il paroissoit aussi fort, sans trans-

port. — Voyons un peu de près. (*Il est très étonné de ne plus trouver le malade.*) O ciel ! où est-il donc ? (*Il regarde par la fenêtre.*) C'est inconcevable ! Le voilà qui se promène dans la cour avec les autres. Me voilà bien avancé ! que va dire le frère Jérôme quand il reviendra ? Il sera furieux. Comment faire ? j'ai envie de lui écrire, cela lui épargnera la peine de venir, et je ne verrai point sa colère. (*Il se met à écrire.*)

SCÈNE VIII.

LE FRERE JEROME, LE FRERE JEAN DE DIEU.

LE FRERE JEROME.

FRÈRE Jean de Dieu j'ai fini mes affaires bien plus tôt que je ne croyois, et je n'ai pas voulu attendre davantage.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Mon frère....

LE FRERE JEROME.

Ah ! je vous entends. (*Il regarde le lit.*) Le Seigneur en a disposé.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Permettez-moi....

LE FRERE JEROME.

Y a-t-il long-temps ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Non, mon frère, je vais vous dire....

LE FRERE JEROME.

Où l'avez-vous fait transporter?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je vous prie, écoutez-moi.

LE FRERE JEROME.

Comment! de quoi est-il question?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

C'est que.... ne vous fâchez pas.

LE FRERE JEROME.

Vous l'avez donné à un autre?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Vous saurez....

LE FRERE JEROME.

Cela ne se fait pas.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Non....

LE FRERE JEROME.

Il ne falloit pas me le promettre.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Mon frère....

LE FRERE JEROME.

Non, non, Monsieur : c'est très mal à vous, et si j'avois su cela, je me serois arrangé d'un autre côté.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Mais ce n'est pas ma faute.

LE FRERE JEROME.

Si, Monsieur; quand on fait tant que de donner sa parole, il faut la tenir.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Pouvois-je prévoir ce qui est arrivé?

LE FRERE JEROME.

Mauvaises excuses; je n'entends rien.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Ecoutez un moment.

LE FRERE JEROME.

Que pouvez-vous me dire? Voyons.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Qu'il m'est arrivé un malheur.

LE FRERE JEROME.

Je n'entends point cela.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Pardi! je le crois bien; car vous parlez toujours.

LE FRERE JEROME.

Eh bien! voyons, qu'est-ce que c'est?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Vous m'avez dit que vous ne pouviez venir qu'à cinq heures.

LE FRERE JEROME.

C'est vrai.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

J'ai voulu vous le pousser jusque-là, comme je vous l'avois promis.

LE FRERE JEROME.

Après.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je lui ai donné des gouttes d'Hoffman.

LE FRERE JEROME.

Eh bien?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Cela lui a fait un effet extraordinaire.

LE FRERE JEROME.

Il est mort tout de suite?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Non, au contraire, je lui en ai trop fait prendre apparemment, cela lui a donné la force de cracher, et il se porte à merveille.

LE FRERE JEROME.

Vous me croyez assez borné pour ajouter foi à de pareils contes?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh, mon Dieu ! rien n'est plus vrai. Il a voulu se lever, je l'ai empêché tant que je l'ai pu; mais pendant que j'écrivois, il s'en est allé, et si vous voulez le voir, il est dans la cour à se promener: tenez là, à droite. (*Il le lui montre dans la cour, par la fenêtre.*)

LE FRERE JEROME.

C'est votre faute.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Mais c'étoit pour le pousser jusqu'à cinq heures.

LE FRERE JEROME.

Vous voyez bien que je suis venu avant.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Le savois-je? Si vous aviez voulu revenir à midi, cela ne seroit pas arrivé.

LE FRERE JEROME.

Voilà une belle excuse ! comment ferai-je à présent ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je vous dis le vrai.

LE FRERE JEROME.

Voilà mon opération manquée.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Si j'avois pu prévoir...

LE FRERE JEROME.

Je n'entends point tout cela; quand un honnête homme a donné sa parole, il doit la tenir.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Mais vous vous fâchez à tort.

LE FRERE JEROME.

Non, ce n'est pas à tort; allons, je ne compterai plus sur vous. Adieu, adieu.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Mais écoutez donc la raison...

LE FRERE JEROME.

Je ne veux plus rien entendre.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

JAVOTTE, TOINON, LE FRERE JEAN DE DIEU.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Si nous n'allions plus le revoir ici, ce seroit pourtant ma faute. (*Sa tête tombe appuyée sur ses deux mains.*)

JAVOTTE.

Ah! ma chère Toinon, le frère Jean de Dieu paroît accablé de douleur. Sûrement Paulin..... Ah! je n'en saurois douter.

TOINON.

Mais informons-nous, avant de te désespérer.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Non : je ne pouvois prévoir un pareil changement.

TOINON.

Mon frère.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh bien! que voulez-vous?

TOINON.

Dites-nous si Paulin...?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Ah oui, votre Paulin! il me met dans un bel embarras.

JAVOTTE.

Vous n'avez pu l'empêcher...?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh! comment l'aurois-je pu? cet homme n'est venu ici que pour me désespérer.

JAVOTTE.

Quoi, lorsque je me flattois de le revoir encore...

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Ici? vous ne l'y reverrez jamais : ah, c'est bien ma faute aussi!

JAVOTTE.

Quoi! vous seriez la cause...

LE FRERE JEAN DE DIEU.

En voulant prolonger sa vie...

JAVOTTE.

Et pourquoi vous en mêliez-vous, si vous n'en saviez pas davantage?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Voilà le reproche que l'on me fera toujours.

TOINON.

Ah, mon Dieu! c'est vous qui l'avez fait mourir!

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh ! non, au contraire.

JAVOTTE.

Quoi ! il ne seroit pas mort ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je vous dis que non.

TOINON.

De quoi êtes-vous donc fâché ?

LE FRERE JEAN DE DIEU.

De me voir brouillé avec le frère Jérôme, et de savoir que, pour un de sauvé, il en mourra peut-être mille, et qu'il dira que j'en suis la cause.

JAVOTTE.

Comment, un de sauvé!

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh ! oui, votre Paulin.

TOINON.

Il est sauvé !

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Voyez-le là-bas dans la cour, avec les convalescens.

JAVOTTE.

Il seroit guéri !

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh ! oui, sans doute.

JAVOTTE.

Ah ! mon frère, que d'obligations je vous aurai toute ma vie !

TOINON.

Oui, Javotte, oui. Tiens, le voilà !

JAVOTTE.

Ah ! c'est lui-même ! Mon frère, la joie, le ravis-

sement m'empêchent de vous exprimer toute ma reconnoissance.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Eh! laissez-moi, je vous prie, et ne m'en parlez de la vie.

JAVOTTE.

Ah! quelle modestie! Mais n'importe, je viendrai tous les jours vous remercier.

LE FRERE JEAN DE DIEU.

Je vous défends de remettre ici les pieds.

LES AMANS EXTRAVAGANS,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. D'ORNEIL.
Madame DE REVAL.
Mademoiselle DES CHARMETTES.
M. DU RAMIER.
LAFLEUR, Laquais de M. du Ramier.

La scène est chez M. d'Orneil, à la campagne, dans un salon.

LES AMANS EXTRAVAGANS,

PROVERBE.

SCÈNE Ire.

M. D'ORNEIL, Madame DE REVAL.

Madame DE REVAL.

En vérité, mon frère, je ne vous conçois pas.

M. D'ORNEIL.

Pourquoi donc?

Madame DE REVAL.

Vous dites que vous aimez monsieur du Ramier, et son état ne vous touche pas.

M. D'ORNEIL.

C'est me juger un peu légèrement.

Madame DE REVAL.

Je juge d'après votre caractère, et vous me feriez croire ce que j'ai entendu dire bien des fois.

M. D'ORNEIL.

Qu'est-ce que c'est?

Madame DE REVAL.

Que les gens naturellement gais sont rarement sensibles.

M. D'ORNEIL.

Parce que je ne pleure pas avec un homme assez fou pour se désespérer de ce que sa maîtresse l'abandonne pour en épouser un autre.

Madame DE REVAL.

Et si elle y a été forcée par ses parens?

M. D'ORNEIL.

Peut-on forcer à dire oui?

Madame DE REVAL.

Non; mais on peut être très malheureuse.

M. D'ORNEIL.

En restant fille, je vous entends. Toute réflexion faite, on aime mieux le mariage que son amant.

Madame DE REVAL.

Pouvez-vous dire de ces choses-là?

M. D'ORNEIL.

Je dis ce que je crois. On peut regretter quelque temps une personne qu'on aime, et qui meurt; mais celle qui se marie, ma foi! je n'y penserois pas un quart-d'heure.

Madame DE REVAL.

Tous les hommes, je l'espère, ne pensent pas comme vous.

M. D'ORNEIL.

Non, puisque ce fou de du Ramier se désespère depuis trois mois.

Madame DE REVAL.

Il ne parle que de mourir. En vérité, sa douleur me donne une espèce de vénération pour lui.

M. D'ORNEIL.

Eh bien, épousez-le pour le guérir de sa douleur.

Madame DE REVAL.

Je ne veux pas me remarier.

M. D'ORNEIL.

Pourquoi cela?

Madame DE REVAL.

Vous savez bien tout ce que j'ai souffert de la jalousie de mon mari.

M. D'ORNEIL.

La jalousie n'est-elle pas une preuve d'amour?

Madame DE REVAL.

De l'amour de soi-même, puisqu'on s'embarrasse peu de tourmenter ce que l'on aime. Si je me remariois, je voudrois un homme qui pût m'aimer d'une manière raisonnable.

M. D'ORNEIL.

C'est avouer que la douleur de du Ramier est une folie; et, pour la guérir, je dois suivre mon projet.

Madame DE REVAL.

Quel est-il?

M. D'ORNEIL.

Vous savez que mademoiselle des Charmettes est la plus romanesque personne qui soit au monde.

Madame DE REVAL.

Il est vrai; et tout ce que je lui ai entendu dire de la manière dont il faudroit qu'un amant pût aimer, m'a paru toujours si outré, que je doute qu'aucun homme puisse jamais toucher son cœur.

M. D'ORNEIL.

Voilà pourtant ce qu'a fait du Ramier.

Madame DE REVAL.

Elle l'aime?

M. D'ORNEIL.

Au point qu'elle n'en dort pas, et qu'elle craint à chaque instant qu'on ne vienne lui annoncer sa mort.

Madame DE REVAL.

Il seroit possible ?

M. D'ORNEIL.

Elle ne me parle pas d'autre chose : elle est riche, jeune, belle....

Madame DE REVAL.

Mais lui a-t-elle avoué qu'elle l'aime ?

M. D'ORNEIL.

Cela ne sauroit être dans ses principes. Connoissez-vous des romans où l'amante se déclare la première ?

Madame DE REVAL.

Mais quel usage comptez-vous faire de cet amour ?

M. D'ORNEIL.

Je m'en servirai pour toucher le cœur de du Ramier, lorsqu'il se saura aimé d'elle.

Madame DE REVAL.

Comment le saura-t-il, si elle ne le lui apprend pas ?

M. D'ORNEIL.

Je veux qu'elle le lui dise.

Madame DE REVAL.

Et comment l'amener à ce point-là ?

M. D'ORNEIL.

Voilà le trait de génie : c'est un chef-d'œuvre de mon imagination.

Madame DE REVAL.

Attendrez-vous qu'il soit mort ?

M. D'ORNEIL.

A peu près ; je veux qu'elle soit persuadée qu'il va mourir, qu'il est près d'expirer.

Madame DE REVAL.

Comment! qu'il s'est tué.

M. D'ORNEIL.

Oui, je veux qu'il le croie aussi lui.

Madame DE REVAL.

En vérité, vous avez là un projet bien gai.

M. D'ORNEIL.

Mais pas mal; et ce n'est que parce que du Ramier est réellement mon ami, que je me donnerai tous ces soins-là.

Madame DE REVAL.

Je voudrois bien savoir....

M. D'ORNEIL.

Voici mademoiselle des Charmettes; laissez-moi avec elle.

Madame DE REVAL.

Vous me direz donc....

M. D'ORNEIL.

Oui, oui, allez-vous-en.

SCÈNE II.

Mlle DES CHARMETTES, M. D'ORNEIL.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Eh bien! votre malheureux ami, monsieur d'Orneil, savez-vous ce qu'il est devenu?

M. D'ORNEIL.

Non vraiment. Lui seroit-il arrivé quelque chose?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Je n'en sais rien: j'ai cru le voir se promener seul dans le parc.

M. D'ORNEIL.

Eh bien?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Je suis descendue pour le suivre sans en être aperçue, craignant toujours son désespoir, et je me suis lassée sans pouvoir le retrouver : à peine étois-je assise auprès de la grande pièce d'eau, dans un bosquet, que j'ai entendu quelque chose tomber dans l'eau ; j'y suis vite accourue, pour savoir si ce n'étoit pas lui qui s'y seroit précipité....

M. D'ORNEIL.

Eh bien?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

C'étoit un chien qui poursuivoit des canards.

M. D'ORNEIL.

Il n'y avoit rien à craindre ; il n'y a pas deux pieds d'eau.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Monsieur, lorsqu'on veut mourir, a-t-on besoin de plus de deux pieds d'eau?

M. D'ORNEIL.

On croiroit que vous aimez du Ramier, à voir toutes vos inquiétudes.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Je le plains bien sincèrement : un homme qui sait aimer comme il aime, et qui est malheureux, est fait pour intéresser vivement.

M. D'ORNEIL.

Si quelque chose pouvoit adoucir ses maux, ce seroit l'aveu du sentiment qu'il vous inspire. Mais je pense comme lui ; je ne vois que la mort qui puisse terminer ses maux.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Je suis effrayée sans cesse de cette pensée : un coup de fusil que j'ai entendu tirer ce matin dans le petit bois, m'a fait frémir.

M. D'ORNEIL.

C'étoit des lapins qu'on tiroit.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

En effet, j'ai rencontré le garde qui sortoit du bois. En vérité, Monsieur, vous devriez faire griller tous vos puits.

M. D'ORNEIL.

Mais s'il veut mourir, Mademoiselle, devons-nous lui ôter la seule consolation qui lui reste?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Il est vrai que lorsqu'on a perdu tout ce qu'on aime, il n'y a plus de bonheur à espérer.

M. D'ORNEIL.

La vie fait le malheur de tous les instans. J'essaie en vain de le consoler en lui disant qu'il n'est point de femme qui mérite des regrets si vifs.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Voilà ce qu'il ne faut pas lui dire.

M. D'ORNEIL.

Tenez, les femmes ne savent plus aimer.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Vous vous trompez, Monsieur : elles ont l'ame plus délicate que les hommes ; elles supportent leurs maux avec plus de patience, l'habitude qu'elles ont de cacher les mouvemens de leur cœur, trompe sur l'opinion qu'on en devroit avoir.

M. D'ORNEIL.

Mais vous, Mademoiselle, n'avez-vous pas tou-

jours été insensible? Avec un bien considérable, maîtresse de faire un choix depuis l'âge de vingt ans, vous en avez déjà laissé passer cinq sans que personne ait pu vous toucher.

Mademoiselle DES CHARMETTES (*soupirant.*)

Ah!

M. D'ORNEIL.

A parler franchement, j'en suis fort aise : vous vous êtes évité bien des maux.

Mademoiselle DES CHARMETTES (*soupirant.*)

Il est vrai.

M. D'ORNEIL.

Pour moi, si j'aimois comme du Ramier, je me serois déjà brûlé la cervelle cinq ou six fois.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

O ciel! que dites-vous! Gardez-vous bien de lui donner un pareil conseil.

M. D'ORNEIL.

Vous me donnez là une idée...

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Qui, moi!

M. D'ORNEIL.

Oui. A quoi sert l'amitié, si elle ne s'occupe d'adoucir les tourmens causés par l'amour?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Vous avez raison, et l'on seroit bien plus heureux si l'amitié pouvoit suffire.

M. D'ORNEIL.

Elle est faite pour consoler, elle doit être prévoyante.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Tendre.

M. D'ORNEIL.

Dites plutôt courageuse.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Eh bien ! oui, aidez monsieur du Ramier à supporter l'excès de sa douleur.

M. D'ORNEIL.

Je veux l'en délivrer.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Voilà ce qu'on appelle un véritable ami !

M. D'ORNEIL.

Je suis charmé que vous m'approuviez, je vais agir en conséquence.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

En vérité, je suis si touchée de son malheur, que c'est presque m'obliger moi-même.

M. D'ORNEIL.

J'irai vous rendre compte de ce que je vais faire; il faut que je sorte seul avec du Ramier.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Je ne m'éloignerai pas ; je serai chez moi, ou dans le bois.

SCÈNE III.

M. DU RAMIER, M. D'ORNEIL.

M. DU RAMIER (*sortant de la chambre voisine.*)

Ah ! c'est toi, mon cher d'Orneil ! Que je suis sensible à ton amitié ! Pourquoi faut-il que bientôt je ne te laisse que des regrets !

M. D'ORNEIL.

Tu veux m'abandonner?

M. DU RAMIER.

Mon ami, laisse-moi oublier l'amitié, pour me livrer tout entier au seul attrait que puisse m'offrir actuellement mon malheureux amour.

M. D'ORNEIL.

Aurois-tu quelque nouvel espoir?

M. DU RAMIER.

Non, mon ami, j'en attendois en vain. Mademoiselle de Courville m'avoit écrit, la veille du jour où elle devoit se marier, qu'elle ne cesseroit jamais de m'aimer; qu'elle m'écriroit à chaque instant qu'elle le pourroit: voilà trois mois de passés sans que j'aie reçu la moindre marque de son souvenir. Je ne puis croire qu'elle m'oublie, et je crains d'apprendre qu'elle est morte de la douleur de m'avoir perdu.

M. D'ORNEIL.

En effet, après tant d'amour de sa part....

M. DU RAMIER.

Je te le dis, mon ami, elle n'est plus. Lafleur, que j'ai envoyé chez son frère, ne revient pas. Tout me confirme mon malheur; dois-je hésiter davantage.

M. D'ORNEIL.

A quoi faire?

M. DU RAMIER.

A mourir.

M. D'ORNEIL.

Tu veux mourir absolument?

M. DU RAMIER.

Oui, mon ami; rien ne me fera changer de résolution; mon parti est pris; ton amitié me parlera vainement, je ne puis plus l'écouter.

M. D'ORNEIL.

C'est un moyen...

M. DU RAMIER.

Ah! laisse-moi.

M. D'ORNEIL.

Je n'ai qu'un mot à te dire.

M. DU RAMIER.

Après tout ce que j'ai perdu, la vie m'est devenue odieuse, insupportable!

M. D'ORNEIL.

Je le crois, cela doit être ; une ame sensible....

M. DU RAMIER.

Doit rougir d'avoir tant attendu : tu m'arrêterois inutilement.

M. D'ORNEIL.

T'arrêter !... J'approuve ton désespoir.

M. DU RAMIER.

Tu veux flatter ma douleur; l'amitié est ingénieuse, elle veut tranquilliser un malheureux, et les détours qu'elle prend pour y réussir....

M. D'ORNEIL.

Au contraire, je te dis que j'approuve ton désespoir; m'entends-tu ?

M. DU RAMIER.

Ah ! que trop bien ; mais la mort seule m'est chère : je te déclare qu'elle seule est pour moi préférable à tout.

M. D'ORNEIL.

Eh bien ! je suis de ton avis.

M. DU RAMIER.

Tu me trompes, d'Orneil.

M. D'ORNEIL.

Je te jure....

M. DU RAMIER.

Eh ! ne veilles-tu pas sans cesse à ma conservation ?

M. D'ORNEIL.

Moi ! au contraire.

M. DU RAMIER.

Crois-tu pouvoir m'abuser?

M. D'ORNEIL.

Mon ami, écoute-moi : je conçois l'excès de tes maux; ce supplice m'effraie pour toi; cette douleur est un enfer; je veux t'y soustraire.

M. DU RAMIER.

Eh ! comment ? Crois-tu que je sois capable d'aimer un nouvel objet ?

M. D'ORNEIL.

Non.

M. DU RAMIER.

Quelle consolation peux-tu donc m'offrir?

M. D'ORNEIL.

La seule qui dépende de toi. Tu m'as persuadé, et je viens t'aider.

M. DU RAMIER.

A quoi ?

M. D'ORNEIL.

A mourir.

M. DU RAMIER (*frémissant.*)

Toi ?

M. D'ORNEIL.

Oui, moi.

M. DU RAMIER.

Non, je ne le saurois croire.

M. D'ORNEIL.

Connois-moi donc. Cette gaîté qui me fait rechercher, qu'on m'envie, n'est que le fruit de mes réflexions : qui ne craint point la mort, n'a nul

malheur à redouter. Le moindre chagrin qui pourroit se présenter n'auroit pas le temps de s'accroître ; dans cette vie je ne veux point souffrir, et la mort est le seul moyen d'abréger tous les maux.

M. DU RAMIER.

Il est vrai.

M. D'ORNEIL.

Tant que je n'ai pas bien connu ton ame, j'ai combattu ta résolution de mourir; mais ta persévérance est respectable. Oui, mon ami, tu as raison, il faut terminer tes malheurs.

M. DU RAMIER.

Et c'est toi qui me le conseilles !

M. D'ORNEIL.

Tu ne le croiras pas si je ne te le prouve; je ne veux pas te laisser languir davantage. L'embarras sur le choix des moyens de mourir pourroit te retenir encore, j'ai tout prévu : le poison est sûr, et je t'en apporte.

M. DU RAMIER (*effrayé.*)

Tu m'en apportes !

M. D'ORNEIL.

Ne me remercie pas : je fais pour toi ce que tu ferois pour moi en pareille occasion. Je vais tout préparer; nulle saveur, nulle odeur désagréable ne pourront t'arrêter. (*Il délaie une poudre blanche dans un verre d'eau.*) C'est un songe douloureux que tu vas terminer. Vois, considère cette eau ; sa pureté t'annonce la fin de tes malheurs.

M. DU RAMIER.

Cher ami !...

M. D'ORNEIL.

Je te laisse seul; embrasse-moi. (*Il l'embrasse.*) C'est un doux sommeil que je vais te procurer. Adieu, mon ami, meurs tranquille, j'aurai soin de ta mémoire. (*Il sort brusquement.*)

SCÈNE IV.

M. DU RAMIER.

D'ORNEIL, d'Orneil.... Il ne m'entend pas. Ah! sans doute mon malheur est au comble, puisqu'un ami si cher n'y voit d'autre remède que la mort.... C'est le dernier service de l'amitié qu'il vient de me rendre. (*Il s'assied auprès de la table sur laquelle est le verre d'eau, il le regarde.*) Quel sort l'amour me préparoit! Mais si cette amante que j'adore m'aime encore, et qu'elle apprenne une si cruelle destinée! ô ciel! je frémis des maux que va lui causer un pareil égarement! Oui, c'en seroit un, puisqu'elle m'a mandé qu'elle ne cessera de m'adorer. Insensé! qu'allois-je faire? ma vie est-elle à moi? ne lui ai-je pas juré cent fois de vivre pour elle: ah! fuyons jusqu'à la tentation de succomber à ce délire affreux! (*Il jette le verre d'eau par la fenêtre.*) Ce délire! sûrement c'en seroit un: oui, l'on m'accuseroit de folie, on se rappelleroit des traits de ma douleur, qui ne feroient que confirmer que j'avois perdu la raison; je n'inspirerois qu'une pitié méprisable; on m'oubli-

roit : que dis-je ! on féliciteroit celle qui m'est enlevée de n'être pas unie avec moi. Ah ! si je dois mourir, mes seuls regrets suffisent ; je relirai sans cesse ses lettres, je baiserai cette image précieuse de ses traits qu'elle m'a donnée au dernier moment où je l'ai vue. Cherchons d'Orneil pour lui confier ce dernier projet, et cachons à tout le monde le dessein que j'ai formé de mourir de ma douleur. J'entends quelqu'un : fuyons.

SCÈNE V.

M[lle] DES CHARMETTES, M. D'ORNEIL.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Il n'est pas ici : ô ciel ! qu'est-il devenu ? S'il étoit déjà mort !

M. D'ORNEIL.

Rassurez-vous, l'effet de ce poison n'est pas assez prompt pour qu'il ne soit pas temps de lui faire accepter des secours, surtout offerts par votre main.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Que vois-je ! seroit-ce là le reste affreux....

M. D'ORNEIL.

Il n'est que trop vrai.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Ami cruel ! qu'avez-vous fait ?

M. D'ORNEIL.

J'ai cru que vous m'aviez approuvé.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Moi? comment voulez-vous que j'aie pu vous croire capable d'un pareil dessein?

M. D'ORNEIL.

N'êtes-vous pas convenue qu'il ne pouvoit plus traîner qu'une vie douloureuse?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Et vous avez pu entreprendre de l'abréger. Ah! ne différons plus; venez. (*Ils veulent sortir.*)

SCÈNE VI.

Mademoiselle DES CHARMETTES, M. DU RAMIER, M. D'ORNEIL.

M. DU RAMIER (*revenant.*)

IL vaut mieux me renfermer chez moi.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Ah! c'est lui-même. Mon cher du Ramier, arrêtez! Pourquoi nous fuir? Ecoutez-moi.

M. DU RAMIER.

Madame, que me voulez-vous? Quel est le sujet de vos alarmes?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Ah! pouvez-vous le demander! Je viens vous prier de m'accorder une grâce.

M. DU RAMIER.

Moi?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Oui, vous le pouvez; il en est temps encore, renoncez à votre affreux projet.

M. DU RAMIER (*soupirant.*)

Ah !

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Je ne connois point d'homme plus estimable que vous; il n'en est point qui sache aimer d'un amour plus véritable : c'est un présent que le ciel a bien voulu faire à notre siècle : conservez-le ; acceptez des secours qui, je le sens bien, devroient vous être offerts par une main plus chère; mais, trop heureuse de vous sauver la vie, j'admirerai en vous, tout le reste de la mienne, un prodige, un phénix digne d'un meilleur sort.

M. DU RAMIER.

Ah! madame, je mérite trop peu que vous veuilliez bien vous occuper de moi.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Consentez, je vous en supplie, que j'arrête les funestes effets du poison; j'ai des moyens sûrs que l'on prépare ; ne vous refusez pas au plus vif desir que j'aie formé depuis que je respire.

M. DU RAMIER.

Madame, je suis flatté de vos soins; mais il est inutile d'employer....

Mademoiselle DES CHARMETTES.

O courage! courage vraiment héroïque et digne des temps reculés où l'on savoit si bien aimer ! Vouloir mourir pour ce qu'on aime ! Ah ! quelle perte pour les cœurs vraiment sensibles ! Non, je n'y consentirai point, je me jette à vos pieds....

M. DU RAMIER.

Madame, que voulez-vous faire ?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Vous forcer de vivre pour aimer encore. Je ne vous quitte pas que vous n'y ayez consenti... Vous ne répondez point? Mes larmes ne peuvent vous toucher ?

M. DU RAMIER.

Ah! madame, est-ce vous qui devriez?...

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Consentez.... Mais je vais chercher les moyens de détruire les funestes effets du poison; je vous en supplie, ne vous éloignez pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

M. DU RAMIER, M. D'ORNEIL.

M. DU RAMIER.

QUELLE femme! et combien elle estime le véritable amour!

M. D'ORNEIL.

C'est qu'elle aime elle-même, et que ta résolution a augmenté l'amour que ta douleur et tes vifs regrets lui ont inspiré; c'est l'effet de l'héroïsme sur le cœur des femmes : son pouvoir est toujours sûr.

M. DU RAMIER.

Mais, mon ami, comment lui avouer, après l'espèce de vénération que je lui ai inspirée, après cette admiration?...

M. D'ORNEIL.

Eh bien! quoi ?

M. DU RAMIER.

Que j'ai formé un autre projet!

M. D'ORNEIL.

Comment?

M. DU RAMIER.

Celui de mourir de ma douleur.

M. D'ORNEIL.

Je ne te comprends pas.

M. DU RAMIER.

Ma douleur suffit pour m'achever; je sens que je traînerai, mais c'est égal.

M. D'ORNEIL.

Explique-toi donc.

M. DU RAMIER.

Je n'ai point pris le poison.

M. D'ORNEIL.

Non? Cela seroit trop heureux!

M. DU RAMIER

Mais ces secours me jettent dans le plus grand embarras: les refuser, c'est me rendre peu digne des soins de mademoiselle des Charmettes; et comment lui dire?....

M. D'ORNEIL.

Il est sûr que tu ne le peux pas, sans être sûr d'en être aimé; mais tout le prouve, et la joie qu'elle va ressentir en apprenant que tu vivras, l'espoir de posséder un cœur si rare.... Enfin, la voici; il faut prendre ton parti.

SCÈNE VIII.

Madame DE REVAL, Mademoiselle DES CHARMETTES, M. DU RAMIER, M. D'ORNEIL.

Mademoiselle DES CHARMETTES (*un flacon à la main.*)
MADAME, venez, je vous en supplie; aidez-moi à déterminer monsieur du Ramier à ce que je desire ardemment.

Madame DE REVAL.
Quoi! monsieur, vous pouvez résister au desir que mademoiselle a de vous conserver la vie?

Mademoiselle DES CHARMETTES.
Je vous en supplie.

M. D'ORNEIL (*bas à Madame de Réval.*)
Il n'a point pris le prétendu poison.

Mademoiselle DES CHARMETTES.
Vous ne répondez point!

M. DU RAMIER.
Madame, tant de bontés me confondent; mais...

M. D'ORNEIL (*à Madame de Réval.*)
Il n'ose l'avouer.

Mademoiselle DES CHARMETTES.
Mais, achevez, ne différons plus.

Madame DE REVAL.
Quel bruit! qui vient ici?

M. D'ORNEIL.
C'est Lafleur.

SCÈNE IX.

Madame DE REVAL, Mademoiselle DES CHARMETTES, M. DU RAMIER, M. D'ORNEIL, LAFLEUR (*en bottes.*)

M. DU RAMIER.

Eh bien ! Lafleur, quelles nouvelles? Madame de?.. je ne puis prononcer son nom de femme...

LAFLEUR.

Ah! Messieurs, madame de....

M. DU RAMIER.

Eh bien ! elle est morte de douleur d'avoir été séparée de moi.

LAFLEUR.

Non, non, Monsieur; mais on m'a dit de me presser, et je suis venu sans me reposer.

M. DU RAMIER.

As-tu vu son frère ?

LAFLEUR.

Oui, Monsieur; mais je l'ai attendu huit jours, croyant toujours qu'il alloit revenir, et il n'a été de retour qu'hier au soir.

M. DU RAMIER.

Eh bien! dis-moi donc ?

LAFLEUR.

Sa sœur étoit partie la veille de mon arrivée, et il étoit allé courir après elle.

M. DU RAMIER.

Le désespoir sans doute....

LAFLEUR.

Non, Monsieur; il n'y avoit point de désespoir de sa part.

M. DU RAMIER.

Son mari l'avoit emmenée malgré elle peut-être?

LAFLEUR.

Non, Monsieur, elle n'est point mariée ; mais elle étoit partie de bonne volonté avec....

M. DU RAMIER.

Avec?...

LAFLEUR.

Attendez que je me souvienne du nom....

M. DU RAMIER.

De qui ?

LAFLEUR.

De l'officier de dragons qui l'avoit emmenée.

M. DU RAMIER.

Malheureux ! qu'oses-tu dire ?

LAFLEUR.

Ce que disoit toute la ville. Tenez, lisez ; vous verrez si je mens : son frère vous en parlera sûrement dans sa lettre.

M. DU RAMIER.

Dieu ! seroit-il possible. (*Prenant la lettre.*)

M. D'ORNEIL.

Voyons ce qu'on te mande.

M. DU RAMIER.

Que vois-je ?... je ne saurois poursuivre. Tiens, lis.

M. D'ORNEIL (*lisant.*)

« La malheureuse que vous pleurez, mon cher du
» Ramier, vient de nous couvrir d'infamie ; elle
» n'aimoit ni vous ni son prétendu, puisqu'elle vient
» de fuir avec un autre amant. Cessez de pleurer
» la sœur du plus malheureux ami que vous ayez. »

M. DU RAMIER.

Quelle horreur !

LAFLEUR.

Je vous l'avois bien dit....

M. DU RAMIER.

Sors. (*Il tombe dans un fauteuil, la tête appuyée sur ses deux mains.*)

SCÈNE X.

Mademoiselle DES CHARMETTES, Madame DE REVAL, M. DU RAMIER, M. D'ORNEIL.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Eh bien ! après cela pouvez-vous penser encore à mourir ?

M. DU RAMIER.

Mourir ! moi ! ce seroit de honte de m'être attaché à une personne si peu digne de mon amour. Qui l'auroit pu penser?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Vous méritiez sans doute de faire un meilleur choix. Vivez, vivez. Si vous pouvez être encore sensible, croyez qu'il est des cœurs capables d'être touchés de votre façon d'aimer, et conservez-vous pour en obtenir la récompense.

M. DU RAMIER.

Eh ! madame, qui pourroit être tenté de consoler un malheureux, si digne de pitié pourtant?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Moi ! J'ose le dire ici devant nos amis : la pureté de vos sentimens, votre constance, votre fidélité, tout en vous semble fait pour m'annoncer un bon-

heur dont j'ose me flatter d'être digne, et dont je désespérois de trouver un homme capable....

M. DU RAMIER.

Quoi! vous, Madame?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Oui, mon cœur, ma fortune sont à vous; terminez mes alarmes, et recevez la vie de ma main: prenez cet élixir et je serai sans crainte.

M. DU RAMIER.

Madame....

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Quoi! vous hésitez? Vous préférez la mort à tout ce que je vous offre?

M. DU RAMIER.

Non, Madame; je sens à quel point je peux devenir heureux.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Eh bien! qui peut vous retenir? Madame, secondez-moi donc.

Madame DE REVAL.

Qui peut vous arrêter?

M. D'ORNEIL.

Eh bien! parle donc.

Madame DE REVAL (*bas à M. d'Orneil.*)

Que pourra-t-il dire?

M. DU RAMIER.

Madame, vos soins me touchent au-delà de toute expression; mais désabusez-vous.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Comment!....

M. DU RAMIER.

Je me reproche de vous avoir laissée si long-temps dans l'erreur.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Que voulez-vous dire ?

M. DU RAMIER.

Je n'ai point pris le poison que m'avoit donné d'Orneil.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Est-il possible ?

M. DU RAMIER.

J'ai pensé que la douleur extrême que je ressentois, suffiroit pour me conduire au tombeau.

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Dites plutôt qu'en voyant la mort de près, vous l'avez crainte.

M. DU RAMIER.

Moi !

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Oui, vous. Ah ! sans doute je m'abusois quand je croyois avoir trouvé un homme qui savoit aimer ; ce désir de la mort que j'avois cru sincère, cette résolution courageuse qui prouvoit un véritable amour, tout cela n'étoit qu'une erreur ! Monsieur, tout est détruit entre nous.

M. DU RAMIER.

Me croiriez-vous moins sensible ?

Mademoiselle DES CHARMETTES.

Oui, ame foible ! je vous crois un homme comme un autre, et je suis trop heureuse d'être désabusée, puisque j'aurois été trompée en liant mon sort au vôtre. Adieu ! je ne veux jamais vous revoir.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

Madame DE REVAL, M. DU RAMIER, M. D'ORNEIL.

M. DU RAMIER.

Eh bien! que dites-vous de ce qui m'arrive? Suis-je assez malheureux?

Madame DE REVAL.

Non, vous ne l'êtes pas, si cela peut vous rendre raisonnable.

M. DU RAMIER.

Après avoir cru être aimé, et m'être abusé si cruellement, je suis méprisé encore par ce sexe qui cause tout mon malheur.

Madame DE REVAL.

C'est qu'il est quelquefois aussi déraisonnable que le vôtre; mais moi qui n'aime point les partis extrêmes, je suis charmée de vous voir rendu à vous-même.

M. DU RAMIER.

Ah! Madame, que vous adoucissez mes maux par un sentiment si généreux!

M. D'ORNEIL.

Mademoiselle des Charmettes trouve que les hommes n'aiment pas assez, et ma sœur trouve que, lorsqu'ils aiment trop, ils sont toujours inquiets, jaloux, qu'ils ne jouissent jamais du bonheur le plus doux, des charmes qui doivent naître d'un lien si précieux. Tu viens de perdre une coquette, une folle, tu n'as rien à regretter. J'ai voulu te guérir de ta passion pour la coquette, en te fai-

sant aimer par une femme romanesque ; le sort en a décidé autrement.

M. DU RAMIER.

Je ne comprends pas...

M. D'ORNEIL.

Ce poison n'étoit que de l'eau sucrée ; mais mademoiselle des Charmettes trompée par moi, et croyant que c'étoit un poison véritable, s'étoit enflammée pour toi. Je la jugeois moins folle à la vérité, et je te félicite de ce qu'elle a changé si facilement.

M. DU RAMIER.

Quel voile tu viens de déchirer, et de quel aveuglement tu viens de me tirer !

M. D'ORNEIL.

Ma sœur pourroit achever mon ouvrage, et je l'en convie.

Madame DE REVAL.

Ce ne sera pas un grand effort ; je vous plaignois, mais je n'osois vous aimer.

M. DU RAMIER.

Et vous consentiriez à faire mon bonheur !

Madame DE REVAL.

Je fais plus, je le desire.

M. DU RAMIER.

Ah ! je n'ai plus rien à regretter, et mon sort surpasse mes vœux.

LES BONS MAITRES,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. LE DOUX.
Madame LE DOUX.
BABET, filleule de madame LE DOUX.
ANDRÉ.
La Mère LEGRAND, mère d'ANDRÉ.

La scène est à la campagne, devant la maison M. Le Doux, dans la cour.

LES BONS MAITRES,

PROVERBE.

SCÈNE I^RE.

M. LE DOUX, Madame LE DOUX.

Madame LE DOUX.

Savez-vous à quoi je pense, M. Le Doux, quand le ciel est pur et serein comme aujourd'hui?

M. LE DOUX.

Mais peut-être à la même chose que moi.

Madame LE DOUX.

Eh bien! voyons ce qui vous occupe.

M. LE DOUX.

Je pense que le parti que nous avons pris de nous retirer à la campagne, est très raisonnable; c'est-là qu'on jouit réellement du plaisir de vivre.

Madame LE DOUX.

On ne voit régner ici l'ambition, l'orgueil, ni l'envie : rien n'y étouffe la sensibilité comme dans le tumulte des villes ; le vice y seroit trop à découvert pour oser s'y montrer, et le luxe, qui le masque souvent, fuit la simplicité des mœurs. Mais, que pensiez-vous encore?

M. LE DOUX.

Je pensois que le bonheur d'être utile à ses semblables, est plus à la campagne un plaisir qu'un devoir.

Madame LE DOUX.

Il bannit l'ennui et remplit tous les momens; aussi l'on croit, en voyant les hommes de si près, qu'on ne forme plus avec eux tous qu'une même famille.

M. LE DOUX.

Aussi n'y a-t-il rien de plus satisfaisant que d'adoucir les maux des malheureux, d'aider leur travail, et de le récompenser pour les encourager.

Madame LE DOUX.

Et avec un peu de fortune, cela est si facile....

M. LE DOUX.

Qu'il n'y a pas un grand mérite.

Madame LE DOUX.

Ne pensiez-vous pas aussi que ce n'est pas assez de faire tout le bien qu'on peut, qu'il faut surtout empêcher le mal d'arriver ?

M. LE DOUX.

Le mal ?

Madame LE DOUX.

Sans doute.

M. LE DOUX.

Ce n'est pas trop ce qui peut nous occuper ici : tout ce que nous y avons entrepris a fort bien réussi.

Madame LE DOUX.

Oui, ce médecin que nous avons fait venir pour soulager les malades, qu'est-ce qu'il y a fait ?

M. LE DOUX.

Tout ce qu'il y avoit à faire.

Madame LE DOUX.

Il a fait mourir Pierre Legrand un peu plus tôt, par son ignorance.

M. LE DOUX.

Comment deviner ce que ces gens-là savent ? Pierre

Legrand n'en pouvoit pas revenir ; d'ailleurs ses souffrances étoient extrêmes.

Madame LE DOUX.

Sa veuve a été réduite à la mendicité.

M. LE DOUX.

N'en avons-nous pas soin ?

Madame LE DOUX.

Sans doute.

M. LE DOUX.

Eh bien ?

Madame LE DOUX.

Oui; mais elle a un fils.

M. LE DOUX.

André? Je crois qu'il fera un bon sujet ; il commence à travailler avec le jardinier qui en est très content.

Madame LE DOUX.

Et ma filleule, cette petite orpheline dont je me suis chargée?

M. LE DOUX.

Babet ? elle est fort jolie et fort douce.

Madame LE DOUX.

Oui, mais si elle aimoit André ?

M. LE DOUX.

Ce seroit un grand bonheur pour lui ! à cet âge il est si doux d'aimer et d'être aimé ! vous le savez mieux qu'une autre : vous me l'avez tant fait éprouver !

Madame LE DOUX.

Rien ne s'opposoit à notre mariage. Une fortune égale a favorisé notre union, et nos enfans ont prospéré ; mais, dans l'indigence, l'amour est souvent la cause de bien des malheurs.

M. LE DOUX.

Il est vrai qu'il faut à Babet un mari qui ait une fortune égale à celle que nous lui ferons.

Madame LE DOUX.

Il seroit donc à propos d'empêcher André et Babet de s'aimer.

M. LE DOUX.

De s'aimer ?

Madame LE DOUX.

Sûrement.

M. LE DOUX.

Vous avez raison ; mais s'il étoit déjà trop tard?

Madame LE DOUX.

Voilà ce que je ne sais pas.

M. LE DOUX.

J'ai déjà dit à André que s'il ne se tenoit pas à son ouvrage, je le chasserois de la maison, mais seulement pour lui faire peur et l'engager à travailler.

Madame LE DOUX.

Vous ne l'empêcherez pas avec cette défense d'aimer Babet. Il pourra bien s'appliquer à travailler afin de n'être pas renvoyé et d'être toujours à portée de la voir, mais il n'en sera pas plus riche pour cela.

M. LE DOUX.

Il est vrai. Mais écoutez donc; si vous défendiez à Babet de parler à André?

Madame LE DOUX.

Cela ne lui en donneroit que plus d'envie.

M. LE DOUX.

Comment donc faire?

Madame LE DOUX.

Il faut absolument que vous consentiez à renvoyer

André, si nous apercevons qu'ils aient du penchant l'un pour l'autre, afin de ne pas le laisser se fortifier.

M. LE DOUX.

Eh bien! j'y consens; mais il faut en être bien sûr avant de prendre un parti si violent.

Madame LE DOUX.

J'ai quelques soupçons que vous pourrez m'aider à éclaircir. Allons nous promener, nous en causerons.

M. LE DOUX.

Je le veux bien.

Madame LE DOUX.

Je vois Babet; je vais lui dire un mot seulement.

M. LE DOUX.

Vous ferez on ne peut pas mieux.

SCÈNE II.

M. LE DOUX, Madame LE DOUX, BABET.

Madame LE DOUX.

BABET.

BABET.

Me voilà, Madame.

Madame LE DOUX.

Nous allons, monsieur Le Doux et moi, nous promener dans la prairie; nous reviendrons bientôt. Pendant ce temps, travaillez, mon enfant, travaillez avec attention, occupez-vous de votre ouvrage.

BABET.

Oui, Madame.

Madame LE DOUX.

Fuyez toutes les occasions de cesser d'être sage ; défiez-vous des hommes surtout, songez qu'ils ne chercheront qu'à vous tromper.

BABET.

Je n'y manquerai pas, Madame.

M. LE DOUX.

On ne peut pas mieux répondre.

Madame LE DOUX.

Allons, allons nous promener.

SCÈNE III.

BABET, ANDRÉ.

ANDRÉ.

ENFIN, les voilà partis. Il y a long-temps que j'attendois ce moment-là pour pouvoir te parler.

BABET.

Allons, laisse-moi, et va-t-en. (*Elle s'assied et se met à son ouvrage.*)

ANDRÉ.

Comment! est-ce que tu es fâchée contre moi?

BABET.

Non, André.

ANDRÉ.

Pourquoi donc me renvoies-tu aujourd'hui?

BABET.

J'ai mes raisons.

ANDRÉ.

Est-ce que tu ne m'aimes plus?

BABET.

Je t'aime toujours; mais, je te dis... va-t-en.

ANDRÉ.

Et tu serois bien aise si je m'en allois?

BABET.

Non, André.

ANDRÉ.

Et tu me renvoies!

BABET.

Ce n'est pas ma faute; je ne dois plus t'écouter.

ANDRÉ.

Et pourquoi?

BABET.

Parce que Madame vient de me dire que tous les hommes ne cherchoient qu'à nous tromper.

ANDRÉ (*s'asseyant à terre.*)

Il peut y avoir des hommes comme cela; mais moi, Babet, est-ce que tu crois que je suis un trompeur?

BABET.

Non, André; mais...

ANDRÉ.

Mais penses-tu que je ne t'aime pas de tout mon cœur?

BABET.

Non, André; mais...

ANDRÉ.

Si tu m'aimes, peux-tu desirer de ne pas me voir toujours?

BABET.

Non, André; mais...

ANDRÉ.

Eh bien! achève donc.

BABET.

Je crois que ma marraine seroit fâchée, si elle savoit comme nous nous aimons.

ANDRÉ.

Il ne faudra pas le lui dire.

BABET.

Mais si elle me le demandoit?

ANDRÉ.

Si elle te le demandoit?

BABET.

Oui; faudra-t-il que je mente?

ANDRÉ.

Non; Babet; mais elle ne te le demandera peut-être pas, et il faudra faire en sorte qu'elle ne le sache jamais.

BABET.

Et si elle s'en doute?

ANDRÉ.

Tu feras comme si tu ne le savois pas.

BABET.

Elle vient de me recommander de me défier des hommes, et elle seroit sûrement très fâchée si elle croyoit que je ne lui obéis pas.

ANDRÉ.

Tu as raison. Cela m'embarrasse; mais c'est peut-être pour rire qu'elle t'a dit cela.

BABET.

Oh! non; elle avoit un air bien sérieux, un air que je ne lui ai jamais vu.

ANDRÉ.

Tu le crois?

BABET.

Oh! cela est bien vrai, bien vrai.

ANDRÉ.

Mais notre Monsieur ne m'a jamais recommandé de ne pas écouter les filles, à moi.

BABET.

Dame! c'est peut-être différent.

ANDRÉ.

Cela pourroit bien être. Eh bien! tu n'as qu'à me parler, je t'écouterai.

BABET.

Et tu ne me répondras pas?

ANDRÉ.

Il le faudra bien, si Madame t'a défendu de m'écouter.

BABET.

Tiens, je n'aime pas cette défense-là.

ANDRÉ.

Ni moi non plus.

BABET.

Mais ma marraine aime bien mon parrain.

ANDRÉ.

Cela est vrai.

BABET.

Il ne l'a pas trompée, lui.

ANDRÉ.

Pas plus que je ne te tromperois, moi.

BABET.

Il me vient une idée; c'est peut-être parce qu'ils sont mariés ensemble qu'ils peuvent s'aimer et se parler autant.

ANDRÉ.

Cela pourroit bien être. Pourquoi ne sommes-nous pas mariés, nous? Madame ne te défendroit peut-être plus de m'écouter.

BABET.

Toutes les filles du village qu'ils ont mariées, parlent à leurs maris, vont se promener ensemble, et l'on ne dit pas qu'il y ait du mal à cela.

ANDRÉ.

Cela est bien vrai. Monsieur et Madame aimoient bien mon père et ma mère.

BABET.

Sûrement, puisqu'ils prennent soin de ta mère, et qu'ils lui ont recommandé de t'envoyer tous les jours travailler ici avec le jardinier.

ANDRÉ.

Ne pourroient-ils pas nous marier ensemble?

BABET.

Je ne sais pas.

ANDRÉ.

Mais ma mère pourroit bien nous le dire.

BABET.

Tu le crois?

ANDRÉ.

J'en suis sûr.

BABET.

Eh bien! quand Monsieur et Madame seront rentrés, il faudra que nous allions ensemble trouver la mère Legrand, pour savoir cela.

ANDRÉ.

Ah! quel bonheur, si je pouvois être ton mari!

(*Il lui prend la main.*)

SCÈNE IV.

M. LE DOUX, Madame LE DOUX, BABET, ANDRÉ.

Madame LE DOUX (*à M. Le Doux.*)

Eh bien, ce que nous craignions n'est que trop vrai! Les voilà ensemble.

ANDRÉ.

Réponds-moi donc, Babet?

BABET.

Je songe combien je serois contente; je crois que j'en mourrois de joie.

ANDRÉ.

Et moi de même, j'en suis bien sûr. (*Il lui baise la main.*)

Madame LE DOUX.

Eh bien! Monsieur, quel parti prendre?

M. LE DOUX.

Je voudrois me mettre en colère, mais ils m'attendrissent. Aidez-moi.

Madame LE DOUX.

Ne vous fâchez pas; mais parlez-leur sérieusement.

M. LE DOUX.

Attendez, attendez; laissez-moi faire. (*En colère et attendri.*) Eh bien! qu'est-ce que vous faites ici ensemble?

BABET.

Ah! (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE V.

M. LE DOUX, Madame LE DOUX, ANDRÉ.

M. LE DOUX.

RÉPONDEZ-MOI, André, répondez-moi: pourquoi êtes-vous ici au lieu de travailler au jardin? (*A madame Le Doux.*) Aidez-moi donc.

Madame LE DOUX.

J'ai défendu à Babet d'écouter les hommes, et vous êtes cause qu'elle me désobéit.

ANDRÉ.

Ah! madame, il est bien vrai que ce n'est pas sa faute, c'est la mienne; car elle ne vouloit pas m'écouter.

M. LE DOUX.

Elle ne vouloit pas l'écouter, et elle lui tenoit la main !

ANDRÉ.

Monsieur, ce n'étoit pas elle; c'étoit moi qui tenois la sienne.

M, LE DOUX.

Vous le voyez, Madame, il en convient.

Madame LE DOUX.

Eh bien ! Monsieur, qui peut vous arrêter? Vous m'avez promis....

M. LE DOUX.

Un moment, un moment. Allons, André.... va-t-en.... que je ne te revoie.... jamais.

ANDRÉ.

Quoi! Monsieur, vous voulez que je m'en aille bien loin, bien loin ?

M. LE DOUX.

Sûrement.

ANDRÉ.

Et ma mère?

Madame LE DOUX:

J'en aurai soin; elle ne manquera de rien.

ANDRÉ.

Et Babet, Monsieur? Madame, ne la punissez pas; elle n'a point de torts.

Madame LE DOUX.

Comment, elle n'a point de torts! Après ce que je lui avois dit !

ANDRÉ.

Eh ! mon Dieu, non, Madame ; elle ne le vouloit pas ; c'est moi qui le lui ai fait dire.

M. LE DOUX.

Quoi donc ?

ANDRÉ.

Qu'elle m'aimoit.

M. LE DOUX (*à part.*)

Les pauvres enfans !

ANDRÉ.

Mais nous allions chercher un remède à cela, pour contenter tout le monde.

M. LE DOUX (*à Madame Le Doux.*)

Voyez donc ce qui seroit arrivé !

M. LE DOUX.

Allons, que je ne te retrouve pas ici demain.

ANDRÉ.

Adieu, Monsieur.

M. LE DOUX.

Je ne sais où j'en suis ; il me serre le cœur.

ANDRÉ.

Adieu, Madame ; je vous recommande ma mère.

Madame LE DOUX.

Je suis prête à pleurer. Allons, Monsieur, venez ; laissons-le là.

M. LE DOUX.

Je vous suis. (*Il s'en va, regarde aller madame Le Doux, et il revient.*)

SCÈNE VI.

M. LE DOUX, ANDRÉ.

ANDRÉ (*se croyant seul.*)

Ah ! mon Dieu, que deviendra Babet quand elle ne me verra plus ! et que deviendrai-je moi-même quand je serai loin d'elle! Il n'y a plus de plaisir, plus de bonheur pour moi ! Non, je n'aurai jamais la force de m'en aller. (*Il tombe assis sur la chaise de Babet.*)

M. LE DOUX.

Se trouveroit-il mal? Avançons. André, André?

ANDRÉ (*se levant.*)

Ah ! Monsieur, je vous demande bien pardon de n'être pas encore parti ; mais c'est que....

M. LE DOUX.

Ecoute-moi, mon enfant; je suis bien fâché de te causer tout ce chagrin-là.

ANDRÉ.

Je le crois bien, Monsieur; vous êtes si bon !

M. LE DOUX.

Il n'est pas possible que tu restes ici davantage.

ANDRÉ.

Je m'en irai, Monsieur, je m'en irai ; je vais m'en aller tout-à-l'heure.

M. LE DOUX.

Et où iras-tu, mon ami ?

ANDRÉ.

Je n'en sais rien, Monsieur; je crois que ce ne sera pas bien loin, car sûrement je mourrai en chemin.

M. LE DOUX.

Le pauvre garçon ! Mon enfant, il ne faut pas te chagriner. Prends courage, et promets-moi de faire tout ce que je te dirai.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur, vous pouvez en être bien sûr.

M. LE DOUX.

Il faut que tu ailles à Paris, trouver le frère de ta mère.

ANDRÉ.

Mon oncle Laurent ?

M. LE DOUX.

Oui. Je vais te donner de l'argent pour qu'il te fasse apprendre un métier; et quand tu le sauras, si tu t'es conduit sagement, je te ferai épouser Babet.

ANDRÉ.

Quoi ! Monsieur, je serois un jour le mari de Babet, et elle seroit ma femme ?

M. LE DOUX.

Je t'en donne ma parole.

ANDRÉ.

Allons, Monsieur, je m'en vais tout de suite.

M. LE DOUX.

Attends donc.

ANDRÉ.

Je ne veux pas perdre de temps.

M. LE DOUX.

Il faut bien que je te donne l'argent que je t'ai promis.

ANDRÉ.

Ah ! je l'avois oublié.

M. LE DOUX.

Tiens, voilà six cents francs en or, que tu donneras à ton oncle, et tu lui diras de m'écrire.

ANDRÉ.

Oui, oui, Monsieur, je n'y manquerai pas.

M. LE DOUX.

Ne vas pas dire à ma femme que je t'ai donné cet argent.

ANDRÉ.

Je n'aurai garde, puisque je vais partir à ce moment.

M. LE DOUX.

Tu pourrois la rencontrer.

ANDRÉ.

N'ayez pas peur, je ne lui dirai rien de rien.

M. LE DOUX.

Adieu, mon ami, adieu, adieu.

SCÈNE VII.

ANDRÉ.

Ah! mon Dieu, le bonhomme! l'honnête homme! il est mécontent de moi, et il me récompense comme si j'avois bien fait! Comment mériter tant de bontés? en lui obéissant, en faisant tout ce qu'il vient de me dire. Oui, il a raison, il faut que j'apprenne à travailler pour obtenir Babet, et pouvoir la rendre heureuse. Je n'avions rien, et voilà qu'avec ce que j'apprendrai, je pourrai devenir riche. Ah! que je vais m'appliquer pour te revoir bientôt, ma chère Babet!

SCÈNE VIII.

Madame LE DOUX, ANDRÉ.

Madame LE DOUX (*à part.*)

Je suis désespérée de la peine que je cause à ce pauvre André : il faut absolument le consoler.

ANDRÉ.

J'entends quelqu'un ; c'est madame Le Doux, allons-nous-en.

Madame LE DOUX.

Eh bien ! André, où vas-tu donc ?

ANDRÉ.

Je ne peux pas vous le dire. Adieu, Madame.

Madame LE DOUX.

André, André !

ANDRÉ.

Non, Madame, je ne peux pas m'arrêter.

Madame LE DOUX.

Je t'en prie, André, reste ici un moment.

ANDRÉ.

Je le veux bien ; mais c'est à condition que je ne vous dirai pas un mot tant seulement.

Madame LE DOUX.

Mon ami, je n'ai pas besoin que tu me parles ; mais ce que je veux, c'est que tu fasses tout ce que je vais te dire.

ANDRÉ.

Eh bien ! Madame, voyons si je le pourrons.

Madame LE DOUX.

Je suis bien fâchée que mon mari te renvoie ; mais

il ne faut pas t'affliger, mon enfant; c'est pour ton bien.

ANDRÉ.

Je sais que Monsieur est trop bon pour vouloir me faire du mal.

Madame LE DOUX.

Au contraire, nous voudrions tous deux que tu pusses être heureux un jour; ainsi il faut que tu aies confiance en moi, mon ami.

ANDRÉ.

Cela est bien aisé.

Madame LE DOUX.

Je crains que le désespoir où tu es de ne savoir où aller, ne te fasse faire quelque imprudence dont tu te repentirois...

ANDRÉ.

Oh! que non, Madame, cela feroit trop de peine à ma mère. Oh! je ne veux pas lui causer le moindre chagrin.

Madame LE DOUX.

Mais que feras-tu n'ayant pas d'argent?

ANDRÉ (*à part.*)

Il ne faut rien dire.

Madame LE DOUX.

Je serois fâchée que tu fusses exposé à faire de mauvaises connoissances et à devenir un libertin. On ne sait pas ce qui peut arriver quand on n'a rien pour vivre, qu'on est sans ressources.

ANDRÉ.

Madame, j'ons de l'honneur.

Madame LE DOUX.

Je le crois; mais on pourroit te tendre des piéges,

et je veux te garantir de tous les malheurs auxquels tu pourrois être exposé.

ANDRÉ.

Madame est bien bonne.

Madame LE DOUX.

Ecoute bien ce que je vais te dire : mais ce que je te recommande sur toutes choses, c'est de n'en point parler à mon mari.

ANDRÉ.

Eh bien! Madame, je vous le promets.

Madame LE DOUX.

Il faut que tu ailles à Paris.

ANDRÉ.

J'irai, Madame.

Madame LE DOUX.

Tu porteras cette lettre à mademoiselle Duval.

ANDRÉ.

N'est-ce pas cette vieille demoiselle qui étoit ici il y a deux mois?

Madame LE DOUX.

Justement : elle aura soin de te conduire, et tu feras tout ce qu'elle te dira.

ANDRÉ.

Oui, Madame, vous en pouvez être sûre.

Madame LE DOUX.

Voilà vingt-cinq louis que je te donne, ils sont à toi ; c'est pour te consoler d'être obligé de nous quitter.

ANDRÉ.

Mais, Madame...

Madame LE DOUX.

Prends donc.

ANDRÉ (*à part.*)

Comment faire !

Madame LE DOUX.

Prends donc ; je te dis que je le veux.

ANDRÉ (*prenant l'argent.*)

Vous le voulez.

Madame LE DOUX.

Allons, va, mon enfant, et surtout sois sage; car je saurai de tes nouvelles, et je t'abandonnerai si je ne suis pas contente de toi.

ANDRÉ (*à part.*)

Si je pouvois lui dire...

Madame LE DOUX.

Je crois entendre du bruit. Je crains que ce ne soit mon mari ; je vais au-devant de lui, et je l'emmenerai d'un autre côté, pour t'éviter un mensonge s'il te faisoit des questions. Adieu, mon ami, adieu.

SCÈNE IX.

ANDRÉ.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, les bonnes gens ! les bonnes gens !... mais que dois-je faire ?... tout ce qu'ils m'ont donné m'embarrasse l'esprit. Il me semble qu'ayant déjà reçu l'argent de Monsieur, je ne devois pas prendre celui de Madame; non sûrement. J'entends quelqu'un, c'est ma mère et Babet ; il faut que je leur demande conseil, pour savoir ce qu'il faut que je fasse.

SCÈNE X.

La Mère LEGRAND, BABET, ANDRÉ.

La Mère LEGRAND.

EH bien! dis donc, fieu; Babet m'a tout conté, mon enfant.

ANDRÉ.

Ah! mère! ah! Babet!

La Mère LEGRAND.

Il ne faut pas t'affliger pour cela. A votre âge à tous deux, il faut bien commencer par quelque chose. On s'aime d'abord, et puis on se marie après.

BABET.

Oui, André, la mère Legrand dit que nous pouvions nous marier ensemble, si Monsieur et Madame le vouloient bien.

ANDRÉ.

Monsieur le voudra bien, lui; il me l'a dit.

La Mère LEGRAND.

Il te l'a dit, mon garçon? Eh bien! c'est bon cela; il le fera vouloir à Madame.

BABET.

Vous le croyez, la mère?

La Mère LEGRAND.

Oh! que oui. Ils ne disputont jamais, quand il est question de faire plaisir à quelqu'un.

ANDRÉ.

Oui: mais si ce quelqu'un avoit tort.

La Mère LEGRAND.

Comment tort! qu'est-ce qu'il dit donc là, Babet? Est-ce que vous auriez tort, mes enfans? est-ce que vous auriez cessé d'être sages?

BABET.

Oh! pour cela non, la mère; j'en suis bien sûre.

La Mère LEGRAND.

Dame! écoutez donc... c'est que... quelquefois... enfin, ils aviont bien raison, quand ils ne voulont pas que vous soyez seuls ensemble, il faut leur obéir. Tiens, fieu! il faut travailler au jardin, comme Monsieur te l'a ordonné; entends-tu?

ANDRÉ.

Mais, ma mère...

La Mère LEGRAND.

Il n'y a pas à dire mais: je le voulons, et il faut que cela soit comme cela.

ANDRÉ.

Vous ne savez pas tout ce qui cause mon chagrin.

La Mère LEGRAND.

Eh bien! dis, fieu.

BABET.

André, parle donc!

ANDRÉ.

Je ne sais comment vous dire cela à toutes les deux.

La Mère LEGRAND.

Eh bien! dis tout de suite, comme tu pourras et sans barguigner.

ANDRÉ.

C'est qu'il faut que je m'en allions d'ici tout-à-l'heure.

La Mère LEGRAND.

Cheux nous, mon garçon.

ANDRÉ.

Non, Monsieur et Madame me chassent, et ils veulent que j'allions à Paris.

BABET.

Toi, André!

ANDRÉ.

Oui, moi.

La Mère LEGRAND.

A Paris!

BABET.

André, quoi! je ne te verrois plus!

ANDRÉ.

Si, Babet, je reviendrai; mais ce sera peut-être dans bien long-temps; et ce sera alors que je serai ton mari.

BABET.

Et pourquoi dans si long-temps?

ANDRÉ.

Ah! je ne sais ce que je dis; peut-être cela ne sera-t-il jamais: conseillez-moi toutes les deux.

La Mère LEGRAND.

Mais qu'as-tu donc, fieu? tu me fais trembler!

BABET.

André!

ANDRÉ.

Babet, ne t'affliges pas.

La Mère LEGRAND.

Mais, parle donc, mon garçon.

ANDRÉ (*montrant une des deux bourses.*)

Tenez, voyez ce que m'a donné Monsieur.

La Mère LEGRAND.

Cela est bien lourd.

ANDRÉ.

Et voilà ce que m'a donné Madame. (*Il lui montre aussi l'autre.*)

La Mère LEGRAND.

Pour toi ?

ANDRÉ.

Oui, ma mère.

La Mère LEGRAND.

Eh mais! te voilà bien riche, mon enfant.

ANDRÉ.

Eh non ! ma mère. Je ne peux pas garder tout cet argent.

La Mère LEGRAND.

Pourquoi donc ?

ANDRÉ.

Parce que Monsieur m'a dit, en me le donnant, de ne rien dire à Madame; et que Madame m'a dit de même de n'en rien dire à Monsieur.

BABET.

Et n'as-tu rien dit ni à l'un ni à l'autre ?

ANDRÉ.

Non, Babet.

La Mère LEGRAND.

Tu as donc bien fait ?

ANDRÉ.

Non, ma mère, je ne le crois pas.

La Mère LEGRAND.

Pourquoi ?

ANDRÉ.

Parce que Madame ne m'auroit rien donné, si elle avoit pu savoir ce que j'avois reçu de Monsieur.

BABET.

Il ne falloit pas prendre l'argent de Madame.

ANDRÉ.

Oui ; mais il auroit fallu lui dire que j'en avois déjà reçu, et elle m'auroit demandé de qui il venoit.

La Mère LEGRAND.

Tu as raison, mon enfant. Comment vas-tu donc faire ?

ANDRÉ.

Je vais toujours aller à Paris.

La Mère LEGRAND.

Chez qui?

ANDRÉ.

Où ils m'ont dit ; l'un chez mon oncle Laurent ; et l'autre chez mademoiselle Duval, que vous avez vue ici : et quand je serai parti, vous leur rendrez leur argent à tous deux.

BABET.

Je crois qu'André a raison, la mère.

La Mère LEGRAND.

Damé ! écoutez donc, mes enfans, si c'est votre avis, je le ferons, parce qu'ils ne pourront pas être fâchés contre André. Il faut qu'il n'ait rien et qu'on ne se plaigne pas de lui.

BABET (*pleurant.*)

Tu partiras donc, André ?

ANDRÉ.

Il le faut bien, puisqu'ils le veulent.

La Mère LEGRAND.

Je varrons s'il n'y aura pas quelque bonne espérance auprès de Monsieur et de Madame, pendant qu'il sera à Paris.

ANDRÉ.

Adieu, Babet.

BABET.

André, quoi! tu t'en vas tout-à-l'heure ?

ANDRÉ.

Je reviendrai.

BABET (*se jetant dans les bras de la mère Legrand.*)

Ah! la mère Legrand!

La Mère LEGRAND.

Attends donc, fieu.

ANDRÉ.

Que voulez-vous? si je restois un moment de plus, je ne pourrois peut-être pas partir.

La Mère LEGRAND.

Ecoutez-moi tous les deux. Il me vient une bonne idée: je vois venir Monsieur et Madame, cache-toi dans ces arbres; je vais leur demander si c'est bien leur résolution que tu partes pour Paris. On change quelquefois d'avis, d'un moment à l'autre; et si cela arrivoit, rien ne seroit plus heureux pour vous deux. Laissez-moi faire.

BABET.

Eh bien, André?

La Mère LEGRAND.

Ne le retenez pas, Babet; toi, fieu, fais ce que je te dis.

ANDRÉ.

Allons, ma mère.

La Mère LEGRAND.

Vous, ne pleurez pas, ne faites semblant de rien, et ayez bonne espérance.

SCÈNE XI.

M. LE DOUX, Madame LE DOUX, la Mère LEGRAND, BABET.

M. LE DOUX.

EH bien, la mère Legrand ! je suis fâché d'avoir renvoyé votre fils; mais je crois que vous êtes assez sage pour m'approuver.

La Mère LEGRAND.

Ah ! mon Dieu, Monsieur, sûrement je vous approuvons! et je croyons que vous ne voulez que le bien de notre enfant ; vous êtes si bon , ainsi que Madame.

Madame LE DOUX.

Oui, sans doute , c'est pour son bien que nous l'envoyons à Paris ; mais saviez-vous qu'il aimoit Babet ?

La Mère LEGRAND.

Non, madame; elle est venue me le dire, et qu'elle l'aimoit aussi de même.

Madame LE DOUX.

Elle vous l'a dit ?

La Mère LEGRAND.

Il n'y a qu'un moment.

Madame LE DOUX.

Comment, Babet , vous allez avouer que vous aimez un garçon !

La Mère LEGRAND.

Ah ! madame, ne la grondez pas ; c'est en tout bien et tout honneur ; elle avoit une raison pour cela.

Madame LE DOUX.

Une raison?

La Mère LEGRAND.

Oui, vraiment.

M. LE DOUX.

Voyons, voyons sa raison, la mère Legrand.

La Mère LEGRAND.

Elle aime donc mon fieu, comme je le disions. Or, Madame lui a défendu de l'écouter, et cela est bien difficile, comme Madame sait, quand on aime un quelqu'un; enfin, v'là qu'est bien. Elle m'est venue demander si on ne pourroit pas les marier ensemble, tant seulement pour empêcher Madame de se fâcher si elle la trouvoit encore à écouter notre fieu.

M. LE DOUX.

Voilà une raison. Et qu'est-ce que vous avez dit à cela, vous, la mère?

La Mère LEGRAND.

Ah! dame! Monsieur, ce que vous auriez dit vous-même à ma place.

M. LE DOUX.

Qu'ils sont trop jeunes pour se marier.

La Mère LEGRAND.

Oui, Monsieur.

Madame LE DOUX.

Et puis qu'André n'a pas de bien.

La Mère LEGRAND.

J'ons dit cela itou; mais je ne savions pas ce que je savons à présent.

Madame LE DOUX.

Quoi donc?

La Mère LEGRAND.

Oh! vous le savez bien tous les deux.

Madame LE DOUX.

Expliquez-vous.

La Mère LEGRAND.

Dame! il ne l'a point pris, ni il ne l'a point demandé; cela lui est venu tout seul.

Madame LE DOUX (*bas.*)

Ne dites rien devant mon mari.

M. LE DOUX (*bas.*)

Ne parlez pas devant ma femme.

La Mère LEGRAND.

Il n'y a pas de secret; puisqu'il n'en veut pas, et qu'il m'a chargé de vous le rendre.

Madame LE DOUX (*bas.*)

Taisez-vous.

M. LE DOUX (*bas.*)

Paix donc.

BABET.

Vous allez fâcher Monsieur et Madame contre André, la mère.

La Mère LE GRAND (*rendant les paquets de l'un et de l'autre.*)

Tenez, voilà chacun votre paquet : il est honnête garçon. Il dit que c'est vous tromper tous les deux que de prendre votre argent, sans vous en rien dire ni à l'un ni à l'autre; et pour finir son embarras, il vous rend le tout. Voilà votre argent, Monsieur, et voilà le vôtre, Madame. Je crois que je ne nous méprenons pas.

M. LE DOUX.

Quoi! madame, vous aviez donné cela à André?

Madame LE DOUX.

Et vous, Monsieur, n'en aviez-vous pas fait autant?

M. LE DOUX.

Il est vrai; j'étois fâché d'avoir consenti à le renvoyer.

Madame LE DOUX.

Et moi, j'étois fâchée de vous y avoir engagé.

La Mère LEGRAND.

Vous voyez bien que s'il avoit gardé votre argent, il auroit été riche.

M. LE DOUX.

Eh bien! il l'est encore; car il lui appartient toujours.

La Mère LEGRAND.

Je suis sûre qu'il n'en voudra point sans Babet.

M. LE DOUX.

Voyons, Madame, puisque nous pensons toujours l'un comme l'autre, si vous pensez encore comme moi dans ce moment-ci.

Madame LE DOUX.

Si vous voulez le savoir, je n'hésiterai pas à vous dire que mon sentiment est qu'il faut marier André avec Babet.

M. LE DOUX.

C'est le mien aussi; elle ne sauroit avoir pour mari un plus honnête homme.

BABET.

Ah! Monsieur a bien raison!

M. LE DOUX.

Et nous serons bien sûrs d'avoir fait aujourd'hui deux heureux.

Madame LE DOUX.

Il faut faire courir après André, la mère.

La Mère LEGRAND.

Il n'est pas bien loin.

M. LE DOUX.

Vous le croyez?

La Mère LEGRAND.

Oui, vraiment; il n'a jamais voulu partir sans être sûr que Monsieur et Madame auriont repris ce qu'ils lui aviont donnés.

Madame LE DOUX.

Allons, faites-le venir.

La Mère LEGRAND.

André! André! viens, viens, fieu.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

M. LE DOUX, Madame LE DOUX, BABET, ANDRÉ, la Mère LEGRAND.

ANDRÉ.

Me voilà, ma mère.

M. LE DOUX.

André, tu n'iras point à Paris, et nous allons te marier avec Babet.

ANDRÉ.

Quoi! Monsieur, cela est bien vrai?

M. LE DOUX.

Oui, mon ami.

ANDRÉ.

Ah! Babet, je ne sais si je dors ou si je veille.

BABET.

Je suis tout de même, André.

ANDRÉ.

Mais, dis donc! moi qui oublie de remercier de si bons maîtres !

BABET.

Va, va, notre joie, notre contentement parlent à leurs cœurs pour nous; ils les entendent : ils sont toujours heureux du bien qu'ils peuvent faire.

M. LE DOUX.

Tiens, André, voilà ce que je t'avois donné.

Madame LE DOUX.

Je te rends aussi cela, et nous en donnerons autant à Babet.

BABET.

Ah ! Madame....

M. LE DOUX.

Travaillez, et nous vous aiderons.

Madame LE DOUX.

Aimez-vous bien, mes enfans, et nous aurons soin de vous.

BABET.

Oui, Madame, nous nous aimerons; mais nous vous aimerons encore davantage, si je le pouvons.

La Mère LEGRAND.

Oh ! Monsieur et Madame, je sommes bien sûrs qu'ils vous tiendront parole. Votre exemple à tous deux prouve bien qu'il n'y a de vrai bonheur que celui qu'on partage.

LA RUSE PATERNELLE,

OU

LA PETITE MAISON,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. D'ORMONT.
Madame D'ORMONT.
M. DARVILLE, fils de M. et Madame D'ORMONT.
Mademoiselle ZEPHIRINE, danseuse de l'Opéra.
Madame NOIRON, mère de Mademoiselle ZÉPHIRINE.
DUBOIS, concierge de la petite maison.

La scène est dans le salon.

LA PETITE MAISON,

PROVERBE.

SCÈNE I^RE.

Madame D'ORMONT, M. D'ORMONT, DUBOIS.

M. D'ORMONT (*bas à Dubois.*)

Tu entends bien, Dubois, pour m'avertir tu siffleras un coup pour un homme, et deux pour une femme.

DUBOIS (*bas.*)

Cela suffit, Monsieur; je suis au fait. Vous entendez que je sais comme on doit se conduire dans une maison comme celle-ci.

M. D'ORMONT (*bas.*)

Tu laisseras entrer monsieur Darville, et puis mademoiselle Zephirine, avec sa mère, madame Noiron.

DUBOIS (*bas.*)

Une danseuse de l'Opéra, n'est-ce pas?

M. D'ORMONT (*bas.*)

Oui.

DUBOIS (*bas.*)

Oh! je sais qui c'est; elle n'est jamais venue ici, mais c'est la cousine de cette demoiselle.... là.... Vous savez bien qui je veux dire?

M. D'ORMONT.

Oui, fort bien. Allons, laisse-nous.

DUBOIS.

Si Madame veut voir les appartemens, Monsieur n'aura qu'à sonner.

M. D'ORMONT.

Oui, oui. Allons, va-t-en. Surtout garde-toi de dire mon nom à ces Dames.

SCÈNE II.

Madame D'ORMONT, M. D'ORMONT.

M. D'ORMONT.

Il me paroît, Madame, que vous trouvez tout cela fort joli.

Madame D'ORMONT.

Je vous avouerai que voilà un meuble qui me paroît charmant; mais c'est qu'il est du meilleur goût, et arrangé à merveille.

M. D'ORMONT.

Tout ce qui est ici est de même; mais je ne vous ferai pourtant pas tout voir.

Madame D'ORMONT.

Pourquoi donc cela?

M. D'ORMONT.

Ah! parce qu'il y a des choses dont la décence pourroit s'effaroucher.

Madame D'ORMONT.

Que dites-vous donc?

M. D'ORMONT.

C'est que vous ne savez pas où vous êtes.

Madame D'ORMONT.

Non, vraiment.

M. D'ORMONT.

Vous avez entendu parler quelquefois d'une petite maison?

Madame D'ORMONT.

Qu'appelez-vous petite maison! Quoi! ce seroit?....

M. D'ORMONT.

Précisément; c'est la petite maison de mon ami Boussainville.

Madame D'ORMONT.

Qui ne vit qu'avec des filles de l'Opéra ?

M. D'ORMONT.

Oui, Madame.

Madame D'ORMONT.

Il est bien étrange, Monsieur, que vous ameniez votre femme dans un lieu pareil.

M. D'ORMONT.

Ecoutez-moi.

Madame D'ORMONT.

Mais, Monsieur, je ne comprends pas à propos de quoi....

M. D'ORMONT.

Un moment, vous allez le savoir. Asseyons-nous. Je ne vous amène ici que pour vous parler de mon fils que vous aimez, et que vous voudriez, ainsi que moi, voir marié à votre belle-fille.

Madame D'ORMONT.

Parce qu'il l'aime, que je l'aime aussi, et que je ne veux que leur bonheur à tous deux.

M. D'ORMONT.

Je pense sur ce mariage de même que vous; mais il me semble que mon fils marque moins d'empressement pour Constance depuis quelque temps.

Madame D'ORMONT.

Je ne vois pas cela.

M. D'ORMONT.

Vous ne trouvez pas qu'il soupe moins souvent avec nous?

Madame D'ORMONT.

Je sais bien qu'il a des amis qui le retiennent quelquefois; il est si aimable, que tout le monde veut l'avoir, et il est bien difficile à un jeune homme de résister aux instances flatteuses qu'on lui fait partout où il va.

M. D'ORMONT.

Le matin, lorsqu'il est sorti (et cela tous les jours), vous faites retarder en vain le dîner; il ne rentre jamais que nous ne soyons à table depuis longtemps.

Madame D'ORMONT.

Vous lui avez reproché la dépense que lui occasionnoient ses chevaux; pour vous plaire, il les a vendus, et quand on sort à pied, cela prend un temps considérable.

M. D'ORMONT.

Et pourquoi sort-il autant?

Madame D'ORMONT.

Parce qu'il veut s'instruire.

M. D'ORMONT

Comment! s'instruire!

Madame D'ORMONT.

Sûrement. Il fait des cours de sciences de toutes les sortes, et dans les différens quartiers de Paris; cela prend beaucoup de temps.

M. D'ORMONT.

Vous l'excusez toujours.

Madame D'ORMONT.

C'est que je l'aime avec passion, et que je suis sûre que ses goûts, ses sentimens, ses occupations n'ont rien que d'honnête. Si les garçons n'avoient pas le cœur d'une mère pour se réfugier, pour se mettre quelquefois à l'abri de la sévérité de leur père, ils seroient aussi trop à plaindre.

M. D'ORMONT.

Oh! vous verrez que je suis sévère, moi, pour votre fils!

Madame D'ORMONT.

Vous ne vous en doutez pas.

M. D'ORMONT.

Je veux vous prouver aujourd'hui combien je l'aime. Il faut aimer ses enfans pour eux, et ne pas toujours écouter une tendresse foible dont ils ne savent que trop abuser.

Madame D'ORMONT.

Voilà bien les principes des hommes!

M. D'ORMONT.

Mais, avec votre foible pour lui, comment ne parvenez-vous pas à lui faire épouser celle que vous croyez qu'il aime?

Madame D'ORMONT.

Parce que je veux que ce soit son amour qui la lui

ſasse desirer. Il y a des délicatesses de sentimens que vous ne comprenez pas.

M D'ORMONT.

Non, car je n'ai jamais compris toutes ces distinctions sentimentales des femmes romanesques. Mais comme je n'entends rien à tout cela, je veux employer un moyen que je crois sûr pour conclure ce mariage dès aujourd'hui, et c'est pour cela que j'attends ici Darville.

Madame D'ORMONT.

Pour cela ? Expliquez-vous donc.

M. D'ORMONT.

C'est ce que vous saurez dans peu.

Madame D'ORMONT.

Je ne vous comprends pas.

M. D'ORMONT.

Il faudra vous cacher dans ce cabinet, où vous pourrez tout entendre; mais quelque singulière que vous paroisse notre conversation, gardez-vous de nous interrompre, et songez que je ne veux que parvenir à lui faire avouer qu'il ne peut plus reculer son mariage. On siffle : c'est lui qui vient; cachez-vous promptement.

(*Madame d'Ormont entre dans un cabinet.*)

SCÈNE III.

M. D'ORMONT, M. DARVILLE.

M. D'ORMONT.

AH ! vous voilà Darville, je suis bien aise que vous soyez exact au rendez-vous.

M. DARVILLE.

Je n'avois garde d'y manquer, mon père, quand ce n'auroit été que par curiosité; car je vous avouerai que rien ne me paroît plus singulier que de nous voir réunis dans un pareil lieu.

M. D'ORMONT.

Ce que j'ai à vous dire vous paroîtra encore bien plus singulier: assieds-toi donc.

M. DARVILLE.

Voyons. Je n'imagine pas de quoi il peut être question.

M. D'ORMONT.

Ecoute-moi: je t'ai fait venir ici pour que tu me donnes tes conseils sur une jeune personne que j'y attends, et dont je ne sais seulement pas le nom.

M. DARVILLE.

Celui-là est des plus singuliers.

M D'ORMONT.

C'est mon ami Roussainville, à qui appartient la maison, qui l'a déterminée à s'y rendre. Ecoute-moi.

M. DARVILLE.

Je vous prête la plus grande attention.

M. D'ORMONT.

J'aime infiniment ta mère, et je sens que mes empressemens pour elle ne seroient pas fort de son goût actuellement, et que, si je les renouvelois, cela lui paroîtroit fort extraordinaire. Je ne suis plus d'âge à rechercher les femmes de la société, et l'exemple de Roussainville, autant que ses conseils, m'ont engagé à avoir une danseuse de l'opéra,

qu'il m'a dit être fort jolie. Je n'ai jamais trop connu ces demoiselles-là que de loin ; vous autres jeunes gens, au moins par vos amis, vous savez quelle est leur réputation ; ainsi tu pourras me dire ce que l'on pense de celle-ci, et à quoi je peux me fier.

M. DARVILLE.

Quoi, réellement ! ce n'est pas une plaisanterie que vous me faites ?

M. D'ORMONT.

Non sûrement. Et puis quand je la prendrois sans te le dire, tu le saurois toujours bien ; et en te mettant dans ma confidence, c'est t'engager au secret auprès de ta mère, et te prouver combien je desire que tu détournes les soupçons qu'elle pourroit avoir sur cette sorte de commerce, où je suis tout-à-fait neuf.

M. DARVILLE.

Vous devez être bien sûr de ma discrétion.

M. D'ORMONT.

Voici donc ce que j'exige de toi pour le moment; c'est que tu écoutes la conversation que je vais avoir avec cette jeune personne, pour nos arrangemens.

M. DARVILLE.

Sa mère vient-elle aussi ?

M. D'ORMONT.

Sûrement, et elles ne savent pas mon nom.

M. DARVILLE.

C'est de la mère qu'il faut vous défier surtout.

M. D'ORMONT.

C'est ce que l'on m'a dit : tu seras dans ce cabinet,

tu entendras tout ce que nous dirons, et tu jugeras d'après cela ce que je pourrai faire. J'entends le sifflet qui les annonce, entre promptement dans le cabinet. (*Darville entre dans un autre cabinet que celui où sa mère est cachée.*)

SCÈNE IV.

M. D'ORMONT, Mademoiselle ZEPHIRINE, Madame NOIRON.

M. D'ORMONT.

ENTREZ, entrez, Mademoiselle: je vous attendois avec impatience.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Vous avez bien de la bonté, Monsieur.

M. D'ORMONT.

Asseyez-vous donc, madame Noiron.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Ah! pour moi, je veux voir tout cela. Ah! que c'est joli! Voilà bien des glaces: comme on se voit de tous les côtés! Regardez donc, maman, par-là, par-là, par-là.

Madame NOIRON.

Allons, petite folle, parlez donc à Monsieur.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Bonjour, Monsieur, comment vous portez-vous?

M. D'ORMONT.

Fort bien, fort bien, Mademoiselle.

Madame NOIRON.

Elle ne peut pas tenir un moment en place, Monsieur.

M. D'ORMONT.

C'est qu'elle est bien jeune et bien légère.

Madame NOIRON.

Elle saute toute la journée. Tenez, regardez-la, elle n'est jamais lasse: nous venons pourtant de la répétition de l'Opéra, où elle a été quatre heures sur ses jambes.

M. D'ORMONT.

Et dansez-vous seule, Mademoiselle?

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Pas encore ; mais ce sera bientôt, à ce qu'on m'a promis.

Madame NOIRON.

Aussi elle s'exerce continuellement. Allons, asseyez-vous donc à côté de Monsieur, et regardez-le en lui parlant.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Eh bien! me voilà. Que me direz-vous? Vous avez l'air d'un bon petit papa.

M. D'ORMONT.

Je le suis en effet.

Madame NOIRON.

Voilà tout ce qu'elle aime, ce sont les gens d'un certain âge.

M. D'ORMONT.

Je craignois qu'elle n'eût le cœur pris pour un jeune homme ; il y en a tant qui recherchent ces demoiselles!

Madame NOIRON.

Ah bien! elle ne s'en soucie pas du tout.

M. D'ORMONT.

Quoi! vous n'avez pas parmi eux un bon ami?

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Non. Je ne veux avoir de bon ami que vous.

Madame NOIRON.

Mais, Mademoiselle, est-ce que l'on dit comme cela d'abord tout ce qu'on pense à un homme, dès le premier moment qu'on le voit?

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Dame! maman, ce n'est pas ma faute; je ne peux pas m'en empêcher.

M. D'ORMONT.

J'ai bien de la peine à croire qu'elle n'aime pas les jeunes gens, madame Noiron.

Madame NOIRON.

Eh bien! Monsieur, il y en a un que vous connoissez peut-être, qui s'appelle monsieur Darville.

M. D'ORMONT.

Je le connois: il est grand, bien fait et d'une jolie figure.

Madame NOIRON.

Eh bien! Monsieur, cela ne lui fait en rien; elle ne s'en soucie pas du tout; et s'il ne jouoit pas du violon tant qu'elle veut, elle l'auroit renvoyé il y a long-temps.

M. D'ORMONT.

Elle ne l'aime donc que parce qu'il joue du violon?

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Oui, parce qu'il me fait répéter mes pas.

M. D'ORMONT.

Et vous aime-t-il, lui?

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Oh! oui, il me dit qu'il m'aime à la folie, qu'il ne peut pas se passer de moi, qu'il m'aimera toujours, et puis encore tout plein de choses, que sais-je, moi?

Madame NOIRON.

Et puis il lui fait des vers tous les jours.

M. D'ORMONT.

Et les lit-elle?

Madame NOIRON.

Oui, Monsieur; elle sait lire et écrire : je n'ai rien ménagé pour son éducation; et puis je l'ai menée à l'école de danse. J'ai voulu la mettre chez une marchande de modes; mais comme elle savoit déjà figurer assez bien, elle a mieux aimé entrer à l'Opéra.

M. D'ORMONT.

Mais vous devriez bien aimer monsieur Darville, puisqu'il fait des vers pour vous.

Madame NOIRON.

Bon! Monsieur, cela a pensé les brouiller tout-à-fait, parce qu'il disoit dans ses vers qu'elle étoit un Amour.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Ah! cela est vrai; il disoit cela.

M. D'ORMONT.

Mais il n'y a là rien d'offensant.

Madame NOIRON.

C'est qu'elle croyoit qu'il vouloit la comparer à

une demoiselle de l'Opéra, qui chante les rôles d'amour, et qui est grosse, courte et laide.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Et puis la Vénus; maman, dites donc.

Madame NOIRON.

Ah! oui. Elle disoit que les Vénus qui descendent dans les nuages, sont toujours de grosses chanteuses des chœurs.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Cela est bien vrai; moi, je ne voulois pas être comparée à ces demoiselles-là.

M. D'ORMONT.

Et vous vous êtes donc raccommodée après avec lui?

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Oh! elle n'a pas de fiel, ma fille. Il lui a fait des présens, et ils ont été les meilleurs amis du monde.

M. D'ORMONT.

Cela est fort raisonnable, et il est donc son amant?

Mademoiselle ZEPHIRINE.

En attendant mieux.

M. D'ORMONT.

Comment! en attendant mieux?

Madame NOIRON.

Oui; il ne lui donne que cinq cents francs par mois.

M. D'ORMONT.

Cinq cents francs!

Madame NOIRON.

Et puis il l'a meublée, lui a donné du linge, de la vaisselle....

M. D'ORMONT.

Mais tout cela est fort cher!

Madame NOIRON.

Ah! Monsieur, pas trop pour un jeune homme dont le père est fort riche: c'est un monsieur d'Ormont; mais il ne donne pas assez à son fils, de sorte qu'il est obligé d'emprunter.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Ah! maman, regardez donc les belles fleurs! Il faudra emporter tout cela; n'est-ce pas, Monsieur? Moi, j'aime les fleurs et les odeurs à la folie.

Madame NOIRON.

Mais, laissez donc, petite folle! vous ne voyez pas que je parle raison avec Monsieur.

M. D'ORMONT.

Ah! Darville dit que son père ne lui donne pas assez?

Madame NOIRON.

Il dit que si sa mère étoit la maîtresse, il auroit beaucoup plus d'argent. Elle lui avoit donné une boîte où il y avoit son portrait; il l'a donnée à ma fille, et il a fait mettre le sien à la place.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Ah! ma bonbonnière! elle est fort jolie. Il m'a promis qu'il la feroit garnir en diamans; mais moi j'aime mieux qu'il m'en donne une autre.

Madame NOIRON.

Il le fera; il est fort généreux! Il a promis à ma fille de lui assurer une pension viagère de deux mille écus, quand il sera maître de son bien.

M. D'ORMONT.

Et quand le sera-t-il?

Madame NOIRON.

Quand ses parens seront morts, apparemment.

M. D'ORMONT.

Quand ils seront morts!

Madame NOIRON.

Ou quand il sera marié, je crois.

M. D'ORMONT.

Et, sans cela, vous ne l'aimeriez donc pas?

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Ah! mon Dieu, non!

M. D'ORMONT.

Vous êtes donc une petite ingrate?

Madame NOIRON.

Monsieur, il faut de la raison partout: c'est moi qui gouverne ma fille; je lui ait dit qu'il ne faut pas qu'elle ait de passion, parce que, si les gens cessent d'être riches, on est malheureux tous les deux.

M. D'ORMONT.

C'est fort bien pensé, madame Noiron. Mais ces deux mille écus de rente viagère, sur quoi sont-ils assurés? qui vous en répondra?

Madame NOIRON.

Un bien bon billet qu'il a fait à ma fille; je l'ai ici, Monsieur, voulez-vous le voir?

M. D'ORMONT.

Oui, montrez-le moi.

Madame NOIRON.

Tenez, le voilà.

M. D'ORMONT.

Mais cela n'a aucune valeur. Il faudroit que ce fût un contrat.

Madame NOIRON.

Voilà ce que la cousine de ma fille nous a dit.

M. D'ORMONT.

Ecoutez-moi : si vous voulez me promettre de renvoyer Darville...

Madame NOIRON.

Ah! Monsieur, elle fera tout ce que vous voudrez.

M. D'ORMONT.

Eh bien! vous me laisserez ce billet, et je vais vous donner les deux mille écus, et une fois payés...

Madame NOIRON.

Il n'y aura plus de rente?

M. D'ORMONT.

Non, si vous le renvoyez; ce ne seroit qu'autant que vous le garderiez, qu'il vous feroit la rente.

Madame NOIRON.

Qu'en dis-tu, ma fille?

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Moi, je ferai tout ce que Monsieur voudra, pourvu qu'il soit toujours mon petit papa.

M. D'ORMONT.

Tenez, voilà les deux mille écus en six billets de mille francs chacun.

Madame NOIRON.

On voit bien, Monsieur, que l'argent ne vous coûte rien.

M. D'ORMONT.

Pour faire un bon marché avec vous et cette jolie enfant-là.

Madame NOIRON.

Nous serons très aises d'avoir affaire à un homme aussi généreux que vous.

M. D'ORMONT.

Nous verrons si vous renverrez Darville.

Madame NOIRON.

Ah! Monsieur, vous y pouvez compter.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Nous vous verrons donc après cela, petit papa?

M. D'ORMONT.

Sûrement.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Eh bien! maman, allons-nous-en à présent, car j'ai bien faim.

M. D'ORMONT.

Embrassez donc Monsieur, petite folle.

Mademoiselle ZEPHIRINE.

Ah! je ne demande pas mieux. (*Elle l'embrasse.*) Et mes fleurs donc? J'allois les oublier. (*Elle les emporte toutes.*)

Madame NOIRON.

Monsieur, vous voyez comme elle est folle; mais je vous réponds qu'elle vous aimera bien. Monsieur, je suis bien votre servante. Elle est déjà en bas. Voilà notre adresse.

M. D'ORMONT.

En vous remerciant, madame Noiron.

SCÈNE V.

M. D'ORMONT, M. DARVILLE.

M. D'ORMONT.

Allons, Darville, venez donc! elles sont parties.

M. DARVILLE.

Ah! mon père!...

M. D'ORMONT (*sans regarder Darville.*)

Eh bien! vous les avez entendues! me conseillez-vous à présent de prendre cette petite Zéphirine?

M. DARVILLE.

O Dieu!

M. D'ORMONT.

Elle est jolie: son cœur doit être encore tout neuf, puisque sa mère lui a défendu d'aimer personne.

M. DARVILLE.

Comment pouvez-vous...

M. D'ORMONT.

Moi, j'aime la mère Noiron, c'est une bonne femme, et cela me fera une société agréable pour aller passer mes soirées. Vous ne dites rien: c'est que vous craignez peut-être que je ne me ruine avec elle; mais comme je ne crois pas être près de mourir, je vais, d'accord avec votre mère, faire un arrangement pour vous laisser jouir de la plus grande partie de la fortune qui vous reviendra après notre mort, pour que vous ne soyez pas obligé d'emprunter de mon vivant. Cela est trop cher!... Mais qu'avez-vous donc?

M. DARVILLE.

Ah! mon père, pouvez-vous m'accabler ainsi de sang-froid!

M. D'ORMONT.

Moi! je ne veux que votre bonheur; je veux vous mettre à portée de jouir de la vie qui vous paroîtra la plus agréable.

M. DARVILLE.

Il n'en sauroit être pour moi, si vous ne me voyez plus qu'avec mépris, après les torts inexcusables que j'ai eus, et que je ne veux plus avoir.

M. D'ORMONT.

Vous êtes humilié d'avoir fait un pareil choix, d'avoir été trompé, et de savoir que l'on projette de vous abandonner; mais, avec la fortune que vous aurez, vous pourrez mieux choisir, et vous serez sûrement heureux.

M. DARVILLE.

Avec quelle inhumanité vous continuez ce cruel persiflage! Ah! n'êtes-vous plus mon père!

M. D'ORMONT.

Je suis votre père, et votre ami de plus: tout ce que je veux faire ici doit assez vous le prouver; je ne suis point un censeur sévère, comme m'en accuse votre mère. J'ai toujours pensé qu'à votre âge il est facile de se corriger d'une erreur où l'on a eu la foiblesse de tomber.

M. DARVILLE.

Ah! sûrement j'en suis corrigé, et je l'abjure à jamais.

M. D'ORMONT.

Voilà ce que j'ai prévu. J'ai dit: mon fils s'est

laissé surprendre par un fol amour pour une jeune personne charmante, à la vérité, dont la figure, les talens, les grâces enchaînent toujours une ame droite et neuve, qui ne connoît pas encore le monde. Le moment est arrivé où ses yeux ont été dessillés, où le prestige d'un amour innocent, simple et pur s'est vu détruit par les plaisirs brillans, faits pour charmer la jeunesse: au lieu de vous blâmer, je partage votre triomphe. De quelle cruauté après cela pouvez-vous m'accuser?

M. DARVILLE.

Ah! je meurs de honte et de confusion.

M. D'ORMONT.

Vous n'avez pas de confiance en moi, vous en aurez sûrement davantage dans le cœur de votre mère, ce refuge des enfans que leurs pères traitent avec trop de sévérité : elle nous jugera ; elle étoit ici avant vous, elle aura tout entendu.

M. DARVILLE.

Que dites-vous? ma mère!

M. D'ORMONT.

Oui. Venez, Madame, venez consoler votre fils.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

Me D'ORMONT, M. D'ORMONT, M. DARVILLE.

M. DARVILLE.

O Dieu! où me cacher?

Madame D'ORMONT.

Quoi, mon fils ! quand je vous croyois dans la meilleure compagnie, quand je vous excusois auprès de votre père de ce que vous sembliez nous fuir ; ce sont des êtres méprisables auxquels vous nous avez sacrifiés ! c'est avec des ames basses et vénales que vous passiez vos plus délicieux momens !

M. D'ORMONT.

Je vous l'aurois dit, Madame, que vous ne l'eussiez pas voulu croire. J'ai voulu que vous en pussiez juger par vous-même : je vous demande pardon; mais il étoit nécessaire de vous en convaincre. Sans cela, vous l'excuseriez encore, et il ne seroit plus temps de le retirer de l'abîme qui s'ouvroit sous ses pas. Je me suis donné l'apparence du vice pour le ramener à la vertu; les remontrances les plus vives n'auroient rien produit. J'ai voulu qu'il connût combien il étoit méprisé de ce qu'il adoroit; j'ai voulu qu'il fût effrayé de lui-même, de sa facilité à courir à sa ruine, et au mépris des honnêtes gens, le dernier des malheurs.

M. DARVILLE.

Ah! je reconnois bien dans vos projets, mon père, ceux de l'ame la plus tendre et la plus respectable! Oui, je vous le jure à tous deux, je suis corrigé pour la vie; ma conduite à l'avenir vous en répondra. Le voile est déchiré, et je suis effrayé, en regardant derrière moi, des maux auxquels je suis échappé. Je vous dois bien plus que la vie. Je n'ai plus qu'à vous prier tous les deux de m'aider à me rendre digne du respectable et tendre objet que

vous m'avez destiné, afin que nous puissions, en nous unissant, parvenir à faire la consolation, le bonheur et le charme de votre vie.

Madame D'ORMONT.

Constance est pour toi toujours la même, mon fils; je puis en répondre.

M. DARVILLE.

Ah ! ma mère, je ne lui ai jamais été infidèle. L'erreur de mes sens n'a pas pu détruire l'amour qu'elle m'avoit inspiré ; il est tout entier dans mon cœur, et il y règnera toujours.

M. D'ORMONT.

Pour que sa présence le fortifie sans nulle distraction, ma femme, menons-les à la campagne ; cette épreuve nous mettra à portée de juger si Darville est encore digne de l'épouser.

Madame D'ORMONT.

J'allois vous le proposer, afin d'oublier cette journée si cruelle pour moi, et d'en voir renaître d'autres qui l'effaceront et qui ne me laisseront plus rien à desirer.

LES MAITRES ÉGOISTES,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DUMORGA.
Madame DUMORGA.
M. DUVAL.
AGATHE, femme de chambre de Madame DUMORGA.
GEORGE LEBLOND, fermier.
SUSANNE, femme de basse-cour.
LAROCHE, cocher.
PIERROT, fils de LAROCHE.
Madame DUBOIS, menuisière.
LAPIERRE, frotteur.
LAROSE, jardinier.
BABET, fille de LAROSE.
GEOFFROI, marmiton.

La scène est à la campagne, dans le salon.

LES MAITRES ÉGOISTES,

PROVERBE.

SCÈNE I[re].

BABET, LAPIERRE.

LAPIERRE (*frottant, balayant.*)

Eh bien! Babet, que viens-tu donc faire ici?

BABET.

Est-ce que tu es fâché de me voir, Lapierre?

LAPIERRE.

Non, sûrement, ma chère Babet, bien au contraire; mais tu sais que depuis quelque temps notre maître...

BABET.

Monsieur Dumorga?

LAPIERRE.

Oui : il n'aime pas que nous nous trouvions seuls ensemble.

BABET.

Pourquoi donc cela?

LAPIERRE.

Il dit que cela sera bon quand nous serons mariés.

BABET.

Et quand le serons-nous?

LAPIERRE.

Voilà ce que je ne sais pas.

BABET.

C'est pour te parler de cela que je suis venue te chercher.

LAPIERRE.

Oui, et si l'on nous surprenoit ici à causer?

BABET.

Monsieur est avec mon père, dans le jardin, et Madame est dans la basse-cour avec Susanne.

LAPIERRE.

Eh bien! que veux-tu que je te dise?

BABET.

Que tu m'aimeras toujours.

LAPIERRE.

Tu dois en être sûre.

BABET.

Oui; mais on n'est pas fâché de s'entendre répéter ces choses-là. Moi, je te le dirai tant que tu le voudras.

LAPIERRE.

Je n'en doute sûrement pas.

BABET.

Mais apprends-moi donc pourquoi notre mariage se retarde tous les jours, puisque Monsieur a consenti que nous nous épousions?

LAPIERRE.

Moi, je crois qu'il est fâché de voir que nous nous aimons.

BABET.

Pourquoi?

LAPIERRE.

Il semble qu'il croie qu'il n'y a que lui et Madame qui doivent être heureux.

BABET.

Tu crois qu'il ne nous aime pas?

LAPIERRE.

Et s'il m'aimoit, moi, par exemple, est-ce qu'il me gronderoit à tous momens?

BABET.

Il te gronde?

LAPIERRE.

Très souvent.

BABET.

Je te plains bien.

LAPIERRE.

Moi, je crois que ces gens-là n'aiment qu'eux; car je ne leur ai jamais entendu dire du bien de personne, et surtout de leurs gens. Nous faisons tout pour eux, ils ne font rien pour nous, et croient avoir tout fait quand ils nous ont payés.

BABET.

Tous les maîtres ne sont pas comme cela, n'est-ce pas?

LAPIERRE.

Non, sûrement.

BABET.

Voilà ce que je crois.

LAPIERRE.

Aussi sans toi il y a long-temps que je serois sorti d'ici. Je crains à tout moment d'en être renvoyé.

BABET.

Mais si nous étions mariés, on ne te renverroit peut-être pas. Monsieur aime bien mon père.

LAPIERRE.

C'est qu'il est apparemment toujours de son avis.

BABET.

Cela se pourroit, car il est bien malin mon père.

LAPIERRE.

Eh bien ! qu'il lui parle, pour que nous sachions une fois à quoi nous en tenir, car pour moi je commence à désespérer de tout ceci ; et si ton père pouvoit trouver une bonne maison, où nous serions tous les trois ensemble, ce seroit un grand bonheur pour nous.

BABET.

Et te ferois-tu jardinier ?

LAPIERRE.

Je serois tout ce que tu voudrois, tout ce que voudroit ton père, s'il vouloit bien me montrer à travailler : pour être toujours avec toi, ma chère Babet, je ferois tout au monde.

BABET.

Eh bien ! je vais le dire à mon père.

LAPIERRE.

Ah ! voici Madame.

SCÈNE II.

Madame DUMORGA, SUSANNE, BABET, LAPIERRE.

Madame DUMORGA.

QUE faites-vous ici, Babet, avec Lapierre ?

BABET.

Madame, je passois....

Madame DUMORGA.

Vous passiez, et vous étiez arrêtée à causer.

BABET.

Lapierre me disoit bonjour.

Madame DUMORGA.

Vous savez bien que je ne veux pas que les jardiniers passent par mes appartemens.

BABET.

Eh bien! Madame, je m'en vais.

Madame DUMORGA.

Et vous ferez bien. Voyez un peu quelle malpropreté!

LAPIERRE.

Dans un moment il n'y paroîtra pas.

SCÈNE III.

Madame DUMORGA, SUSANNE, LAPIERRE (*nettoyant.*)

Madame DUMORGA.

Je vous ai fait venir, Susanne, pour que vous rendiez compte vous-même à monsieur Dumorga de ses poules.

SUSANNE.

Eh! Madame, que pourrois-je lui dire?

Madame DUMORGA.

Ce que vous m'avez dit.

SUSANNE.

Mais, Madame, il me grondera.

Madame DUMORGA.

Ce ne sera pas ma faute.

SUSANNE.

Si Madame vouloit parler pour moi !

SCÈNE IV.

Monsieur DUMORGA, Madame DUMORGA, SUSANNE.

M. DUMORGA.

Que faites-vous donc ici, Madame ? depuis long-temps je vous attends pour aller promener.

Madame DUMORGA.

Eh ! Monsieur, j'ai bien d'autres choses dans la tête vous ne savez pas ce qui vous arrive ?

M. DUMORGA.

A moi ?

Madame DUMORGA.

A vous et à moi.

M. DUMORGA.

Dites donc ?

Madame DUMORGA.

Toutes vos poules sont malades ; Susanne dit qu'il y en a déjà une douzaine de mortes. Vous aimez les œufs frais, ainsi que moi, et nous n'en pourrons plus avoir.

M. DUMORGA.

Oh ! oh ! cela est sérieux ! Comment, Susanne, vous n'avez pas soin de mes poules ?

SUSANNE.

Je vous demande bien pardon, Monsieur.

M. DUMORGA.

Il n'y a point de pardon, rien n'est plus mal à vous. Madame, il faut la renvoyer.

SUSANNE.

Mais, Monsieur, écoutez donc la raison de cela.

Madame DUMORGA.

Ah! oui; écoutez ce qu'elle va vous dire.

SUSANNE.

Il faut que vos poules aient mangé quelques mauvaises herbes.

M. DUMORGA.

Et pourquoi ne les en empêchiez-vous pas?

SUSANNE.

Monsieur, je ne pouvois pas les soigner autant qu'à l'ordinaire.

M. DUMORGA.

Qui vous arrêtoit?

SUSANNE.

Vous savez que mon mari et mes deux enfans sont malades depuis un mois.

M. DUMORGA.

Que cela fait-il?

SUSANNE.

Que je ne pouvois les quitter que pour fort peu de temps.

M. DUMORGA.

Et à cause de cela, je n'aurai plus d'œufs frais.

SUSANNE.

On en pourra trouver dans le village.

M. DUMORGA.

Oui, qui auront deux jours.

SUSANNE.

Oh! non.

M. DUMORGA.

Allons, courez partout pour savoir si l'on pourra trouver d'autres poules.

Madame DUMORGA.

Voilà ce que je lui ai dit.

M. DUMORGA.

Eh bien?

SUSANNE.

Eh bien! Monsieur, je ne peux pas quitter mes malades assez long-temps pour cela.

M. DUMORGA.

Voilà, Madame, ce que c'est que d'avoir des domestiques d'une mauvaise santé.

Madame DUMORGA.

C'est ce que je ne pouvois pas prévoir.

M. DUMORGA.

Je vous avois dit que je craignois pour la poitrine du mari.

Madame DUMORGA.

Vous m'avez dit cela? Je ne m'en souviens pas.

M. DUMORGA.

Allons, Susanne, laissez-nous. Allez soigner vos poules, et voir si vous pourrez en échapper quelques-unes, en attendant que nous puissions en avoir d'autres.

SUSANNE.

Oui, Monsieur.

Madame DUMORGA.

Allez donc.

SUSANNE.

Je m'en y vais, je m'en y vais.

SCÈNE V.

M. DUMORGA, Madame DUMORGA.

M. DUMORGA.

MADAME, je pense une chose: si le mari de cette femme-là est malade de la poitrine, je n'aime point cette maladie-là, je vous en avertis; on dit qu'elle peut se gagner.

Madame DUMORGA.

En effet, je l'ai ouï dire.

M. DUMORGA.

Il faut absolument renvoyer ces gens-là, et ne pas nous exposer à devenir poitrinaires.

Madame DUMORGA.

Vous avez raison.

M. DUMORGA.

Si cet homme-là mouroit ici de cette maladie, il faudroit brûler tous les meubles qui lui auroient servi.

Madame DUMORGA.

Vous croyez?

M. DUMORGA.

On dit que ce mal-là est pour les hommes comme la morve pour les chevaux; et dès qu'il meurt un cheval de la morve, on brûle tous les harnois qui lui ont servi, et l'on reblanchit l'écurie.

Madame DUMORGA.

Cela nous coûteroit un peu cher.

M. DUMORGA.

C'est à quoi il faut penser premièrement.

Madame DUMORGA.

Qu'est-ce que j'entends crier là ?

M. DUMORGA.

C'est le fils du jardinier.

Madame DUMORGA.

Pierrot ?

SCÈNE VI.

M. DUMORGA, Madame DUMORGA, PIERROT.

M. DUMORGA.

C'EST lui-même; voyez.

Madame DUMORGA.

Veux-tu bien te taire ?

PIERROT.

Eh, Madame! je viens de tomber, et je crois que je me suis cassé la tête. Ah! ah! ah!

M. DUMORGA.

Te tairas-tu!

Madame DUMORGA.

Allons! avec ses cris, il va ébranler mes nerfs pour huit jours.

M. DUMORGA.

Finis donc! Pourquoi es-tu tombé, maladroit? Tu ne peux pas regarder à tes pieds ?

PIERROT.

Mais ce n'est pas ma faute. J'ai couru pour vous dire qu'il y a un Monsieur qui vous demande.

M. DUMORGA.

Allons, va-t'en ! si cela t'arrive encore, je te ferai donner le fouet.

PIERROT.

Ah ! ah ! ah !

SCÈNE VII.

M. DUMORGA, Mad. DUMORGA, M. DUVAL.

Madame DUMORGA.

Eh ! c'est monsieur Duval.

M. DUVAL.

Qu'a-t-il donc, ce pauvre petit enfant ?

M. DUMORGA.

Il est tombé. Il pleure toujours pour un rien.

M. DUVAL.

Ah ! le pauvre malheureux !

Madame DUMORGA.

Il y a bien long-temps que nous ne vous avons vu, monsieur Duval.

M. DUVAL.

Ah ! madame, j'ai été bien occupé.

M. DUMORGA.

Pour notre affaire, sans doute ? Vous aurez couru pour avoir des renseignemens sur cette terre voisine que nous voulons acquérir ?

M. DUVAL

Non, Monsieur, je n'ai pas eu le temps.

Madame DUMORGA.

Cela est bien mal à vous, de vous être occupé d'autre chose.

M. DUVAL.

Hélas ! Madame, j'ai eu des affaires d'une nature bien malheureuse !

Madame DUMORGA.

Comment donc ?

M. DUVAL.

Mon père....

M. DUMORGA.

C'est un homme très obligeant, lui, et qui nous aime fort, Madame et moi.

M. DUVAL.

Hélas ! Monsieur, il n'est plus !

Madame DUMORGA.

Quoi ! il est mort ?

M. DUVAL.

Subitement. Cela m'a causé une peine mortelle ; ma mère et moi, nous avons pensé en mourir de chagrin.

M. DUMORGA.

Cela doit vous donner effectivement beaucoup d'affaires. Quand commencerez-vous votre inventaire ?

M. DUVAL.

Je ne sais pas encore.

Madame DUMORGA.

Vous avez hérité d'une belle basse-cour.

M. DUVAL.

Oui, Madame, et très considérable.

Madame DUMORGA.

Vos poules sont-elles bonnes ?

M. DUVAL.

Elles sont très belles ; avec cela, d'un grand produit.

M. DUMORGA.

C'est un grand avantage.

Madame DUMORGA.

Il nous en manque beaucoup. Pourriez-vous nous en céder ?

M. DUVAL.

Oui, Madame, et des meilleures.

M. DUMORGA.

Cela sera bien honnête à vous ; nous sommes fort aises de vous avoir vu.

M. DUVAL.

En rentrant, je dirai qu'on vous mette à part celles qui vous conviendront, afin que vous puissiez les envoyer chercher quand vous le voudrez.

Madame DUMORGA.

On ira demain dès le matin.

M. DUVAL.

Je suis bien fâché de vous avoir affligés de la mort de mon père.

Madame DUMORGA.

Ah! cela ne sera rien. Le premier moment est toujours douloureux.

M. DUVAL.

Je le pleurerai long-temps.

Madame DUMORGA.

Il faut plutôt vous consoler, afin d'être en état de pouvoir faire vos affaires. N'oubliez pas nos poules ?

M. DUVAL.

Non, non, Madame. Vous y pouvez compter.

SCÈNE VIII.

M. DUMORGA, Madame DUMORGA.

M. DUMORGA.

Le bonhomme Duval étoit bien vieux.

Madame DUMORGA.

Et puis, il étoit fort ennuyeux.

M. DUMORGA.

Hors les affaires, qu'il entendoit assez bien...

Madame DUMORGA.

C'étoit la plus grande bête !....

M. DUMORGA.

Il nous aimoit fort.

Madame DUMORGA.

Oui, il auroit tout fait pour nous; voilà ce qu'il avoit de meilleur.

M. DUMORGA.

Il ne pouvoit pas aller loin.

Madame DUMORGA.

Et il est mort bien à propos, pour que nous puissions remplacer nos poules; car, de son vivant...

M. DUMORGA.

Je vous l'ai répété cent fois : il ne faut jamais désespérer de rien.

Madame DUMORGA.

Cela est fort aisé à dire. Par exemple, voilà mon cerveau ébranlé par les cris de ce petit garçon. Je ne dormirai sûrement pas de la nuit. Ah! mon Dieu, le vilain petit enfant!

M. DUMORGA.

En ce cas-là, j'irai coucher dans ma petite chambre d'en haut, que j'aime tant; car vous m'empêcheriez de dormir en vous plaignant.

Madame DUMORGA.

Et par là vous me seriez d'un grand secours, si j'en avois besoin.

M. DUMORGA.

N'avez-vous pas votre femme de chambre que vous aimez tant, et qui couche à côté de vous?

Madame DUMORGA.

Oui, et qui est près d'accoucher.

M. DUMORGA.

Vous avez consenti aussi qu'elle se mariât.

Madame DUMORGA.

Parce qu'elle me convenoit très fort.

M. DUMORGA.

Oui, en vous flattant toute la journée; et vous avez été la dupe de cela!

Madame DUMORGA.

Comme vous l'êtes de votre jardinier.

M. DUMORGA.

J'en suis content, parce qu'il fait tout ce que je lui dis, et que, depuis que je le conseille, mon jardin est du plus grand rapport. Etoit-il comme cela avec le jardinier que j'avois avant lui?

Madame DUMORGA.

Et c'est à cause de cela que vous consentez que Babet épouse Lapierre, votre frotteur, qui est le drôle le plus maladroit qu'il y ait au monde.

M. DUMORGA.

Parce que vous m'en avez donné l'exemple, en

consentant au mariage de votre femme de chambre; mais celui de Babet avec Lapierre n'est pas encore fait.

Madame DUMORGA.

N'avez-vous pas donné votre parole ?

M. DUMORGA.

Comme cela.

Madame DUMORGA.

Qui vous empêcheroit de la tenir ?

M. DUMORGA.

La grossesse de votre femme de chambre.

Madame DUMORGA.

Il est vrai que je ne l'aurois pas laissée marier, si j'avois cru qu'elle devînt grosse sitôt.

M. DUMORGA.

Voilà à quoi cela m'a fait penser : j'ai réfléchi que ces gens-là ont toujours une quantité prodigieuse d'enfans.

Madame DUMORGA.

Cela est vrai : aussi j'ai envie de l'envoyer accoucher à Paris, et après ses couches je la renverrai.

M. DUMORGA.

Vous ferez très bien. Tous ces enfans, outre qu'ils sont très importuns, finissent toujours par tomber à votre charge.

Madame DUMORGA.

Vous avez raison ; je n'avois pas prévu tout cela, j'en conviens. Allons, me voilà décidée à la renvoyer.

SCÈNE IX.

M. DUMORGA, Mad. DUMORGA, AGATHE.

AGATHE.

Ah ! Madame, il vient d'arriver un grand accident à Lapierre.

Madame DUMORGA.

Comment donc ? qu'est-ce que c'est ?

AGATHE.

Comme il nettoyoit la grande glace de votre chambre à coucher, la boiserie a manqué, la glace est tombée sur lui, et il a un œil crevé.

M. DUMORGA.

Ma glace est cassée ?

AGATHE.

En mille morceaux.

M. DUMORGA.

De quoi diable s'est-il avisé d'y toucher ?

AGATHE.

Heureusement que le chirurgien du village étoit dans la maison ! il a déjà tiré un morceau de glace de son œil ; il en reste encore deux.

M. DUMORGA.

Nous sommes bien malheureux d'avoir un homme aussi maladroit.

AGATHE.

Quand il y auroit de sa faute, il en est bien puni ; et moi, j'ai eu tant de peur que je crains d'accoucher cette nuit.

Madame DUMORGA.

J'espère que non.

AGATHE.

Au moins je sens que ce sera d'ici à deux ou trois jours.

Madame DUMORGA.

En ce cas-là, vous vous en irez demain, dès le matin, à Paris.

M. DUMORGA.

Et vous emmenerez Lapierre avec vous; un blessé et une femme en couche à la campagne, tout cela n'est bon à rien, et ne fait qu'embarrasser.

AGATHE.

Mais, Monsieur; mais, Madame....

Madame DUMORGA.

Il n'y a point de mais qui tienne. Allez faire vos paquets.

SCÈNE X.

M. DUMORGA, Madame DUMORGA.

M. DUMORGA.

VOILA une bonne occasion de la renvoyer, ainsi que Lapierre, et il ne sera plus question de son mariage.

Madame DUMORGA.

C'est une bonne affaire, sans compter celle de nos poules qui seront remplacées.

M. DUMORGA.

Je sens bien que j'aurai des œufs frais; mais la glace me coûtera beaucoup d'argent.

Madame DUMORGA.

Tous ces malheurs-là viennent de votre trop de bonté pour vos gens.

M. DUMORGA.

C'est vous qui les gâtez toute la journée.

Madame DUMORGA.

Comment voulez-vous qu'on fasse, quand on veut être bien servi ?

M. DUMORGA.

Il faut de la rigueur. On mène plus les hommes par la crainte que par la douceur. Allons, voulez-vous aller promener ?

Madame DUMORGA.

Je ne sais pas si je le pourrai; j'ai la tête si ébranlée par les cris de ce petit garçon...

M. DUMORGA.

Voilà de vos idées ! Moi j'ai besoin de prendre l'air.

Madame DUMORGA.

Eh bien ! allez-y tout seul.

M. DUMORGA.

Pour m'ennuyer ? Vous savez bien que je n'aime pas cela.

Madame DUMORGA.

Eh bien ! voyons donc le temps qu'il fait.

(*Ils s'approchent de la porte du jardin.*)

SCÈNE XI.

M. DUMORGA, Mad. DUMORGA, AGATHE, BABET.

AGATHE (*à Babet.*)

Je leur ai dit que Lapierre avoit l'œil crevé, pour empêcher qu'on ne le renvoyât. Ils l'ont cru, et cela n'a rien fait.

Madame DUMORGA.

Quoi ! vous êtes encore là ?

AGATHE.

C'est Babet qui veut parler à Monsieur...

M. DUMORGA.

Qu'est-ce que vous voulez, Babet ?

BABET.

Monsieur, c'est qu'on vient de me dire que vous envoyez Lapierre à Paris.

M. DUMORGA.

Pour qu'il se fasse guérir.

BABET.

Il se guériroit aussi-bien ici, et cela ne retarderoit pas notre mariage.

M. DUMORGA.

Quoi! est-ce que vous voulez toujours l'épouser ?

BABET.

Oui, Monsieur.

M. DUMORGA.

Quoi! vous voulez être la femme d'un borgne ?

BABET.

Cela ne m'empêchera pas.....

M. DUMORGA.

Vous voulez avoir des enfans défigurés ?

BABET.

Ils ne le seront pas plus que leur père.

M. DUMORGA.

Voilà à quoi je ne consentirai pas.

BABET.

Mais, Monsieur, ce n'est pas vous qui l'épouserez, ce sera moi; et je l'aime tel qu'il est.

M. DUMORGA.

Vous êtes bien entêtée.

BABET.

Eh bien ! Monsieur, je m'en vais dire à mon père que vous voulez nous manquer de parole.

SCÈNE XII.

M. DUMORGA, Madame DUMORGA.

Madame DUMORGA.

ELLE vous menace, au moins.

M. DUMORGA.

Et j'en suis très fâché.

Madame DUMORGA.

Est-ce que vous craignez votre jardinier?

M. DUMORGA.

Non, mais je crains qu'il ne fasse pas tout ce que je lui ai dit, pour que les melons dont je lui ai donné de la graine viennent à bien.

Madame DUMORGA.

Voilà un beau sujet de crainte !

M. DUMORGA.

Sûrement; vous savez comme j'ai le sang échauffé : je compte, pendant la saison, manger tous les jours un de ces melons-là, et je ne veux pas qu'ils me manquent.

Madame DUMORGA.

Et vous ferez ce mariage pour avoir des melons, après ce que nous avons dit tantôt !

M. DUMORGA.

Je ne sais pas encore.

Madame DUMORGA.

Cela seroit bien raisonnable ! Mais que nous veut Susanne?

SCÈNE XIII.

M. DUMORGA, Mad. DUMORGA, SUSANNE.

SUSANNE.

AH ! mon Dieu ! Monsieur et Madame !....

Madame DUMORGA.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

SUSANNE.

Je n'aurai jamais la force de vous le dire.

M. DUMORGA.

Son mari sera peut-être mort !

Madame DUMORGA.

Voilà ce que je ne peux pas souffrir, qu'on meure dans ma maison.

M. DUMORGA.

Parlez donc !

SUSANNE.

C'est que...

Madame DUMORGA.

Achevez.

SUSANNE.

On vous a volé vos deux cochons.

Madame DUMORGA.

Quoi ! ceux que j'allois faire tuer et saler pour cet hiver?

SUSANNE.

Oui, Madame.

M. DUMORGA.

Voilà encore un manque de soin de votre part.

SUSANNE.

Eh ! Monsieur, ce n'est pas ma faute.

M. DUMORGA.

Comment! que voulez-vous dire?

SUSANNE.

C'est qu'on a fait un trou en dehors, derrière le mur de l'étable, et je ne pouvois pas deviner cela.

Madame DUMORGA.

Mais il faudroit les chercher dans le village.

SUSANNE.

J'y ai été, Madame.

Madame DUMORGA.

Eh bien!

SUSANNE.

On les a vus passer; et ceux qui les emmenoient, à ce qu'on m'a dit, sont ces deux mendians à qui vous ne donniez jamais rien, et à qui vous défendiez d'approcher de vous, parce qu'ils vous infectoient, à ce que vous leur disiez.

M. DUMORGA.

Ce seroient ces coquins-là?

SUSANNE.

Je savois bien qu'ils avoient dit qu'ils s'en vengeroient.

Madame DUMORGA.

Mais il faudroit faire courir après eux.

SUSANNE.

Bon! ils les auront déjà vendus à la foire du village voisin.

Madame DUMORGA.

Allons, pour votre peine, vous sortirez d'ici, vous et votre famille, demain dès le matin.

SUSANNE.

Mais, Madame....

Madame DUMORGA.

Laissez-nous.

SUSANNE.

Mon Dieu! que je suis malheureuse!

M. DUMORGA.

Allons, allons nous promener.

Madame DUMORGA.

Il faut savoir au moins si les chevaux sont mis.

SCÈNE XIV.

M. DUMORGA, Mad. DUMORGA, LAROCHE.

Madame DUMORGA.

AH! voilà Laroche.

M. DUMORGA.

Eh bien! mes chevaux?

LAROCHE.

Ah! Monsieur, il vient d'arriver un grand malheur!

M. DUMORGA.

Comment donc?

LAROCHE.

Mon fils a mené les chevaux boire; il y en a un qui a mis le pied dans un trou, il s'est abattu, et le petit garçon est tombé.

M. DUMORGA.

Et mon cheval est blessé?

LAROCHE.

Non, Monsieur; mais mon fils a la jambe cassée.

M. DUMORGA.

Et pourquoi confier des chevaux à un enfant?

LAROCHE.

Il les mène ordinairement très bien.

M. DUMORGA.

Il faut aller chercher le maréchal, pour qu'il examine mon cheval.

LAROCHE.

Le cheval n'a rien. Je vais aller chercher le chirurgien d'Aubercour.

Madame DUMORGA.

Celui du village est ici.

LAROCHE.

Oui; mais c'est un âne. Voyez comme il a remis la jambe de Pierre Vincent!

M. DUMORGA.

Comment! il marche très bien: c'est lui qui fait toutes mes commissions pour Paris.

LAROCHE.

Oui! cependant il est boiteux.

M. DUMORGA.

Qu'est-ce que cela fait?

LAROCHE.

Tout, Monsieur. Il est fâcheux d'avoir un enfant mal fait.

M. DUMORGA.

Vous êtes bien délicat! Après tout, faites comme vous l'entendrez.

LAROCHE.

Je vais toujours aller chercher le chirurgien d'Aubercour.

M. DUMORGA.

Ramenez toujours le maréchal en revenant; je veux qu'il voie mon cheval.

LAROCHE.

Cela n'est pas nécessaire.

M. DUMORGA.

Faites ce que je vous dis.

LAROCHE (*en s'en allant.*)

Ces gens-là aiment mieux les bêtes que les hommes.

SCÈNE XV.

M. DUMORGA, Madame DUMORGA.

Madame DUMORGA.

Vous voilà donc revenu de votre promenade?

M. DUMORGA.

Sûrement, et vous en êtes bien aise. Il faut avouer que nous avons de sottes gens à notre service.

Madame DUMORGA.

Aussi est-on bien malheureux d'être obligé de se servir des domestiques.

M. DUMORGA.

Et sauriez-vous faire la cuisine?

Madame DUMORGA.

Je vous jure que non.

M. DUMORGA.

Il faut donc avoir un cuisinier. Savez-vous seulement ce que vous aurez à souper?

Madame DUMORGA.

Non, vraiment; le cuisinier est allé courir depuis le matin.

M. DUMORGA.

Pourquoi faire?

Madame DUMORGA.

Vous lui avez dit que vous vouliez absolument avoir des perdrix.

M. DUMORGA.

Certainement, et j'en voudrois avoir tous les jours. Je n'en ai pas mangé depuis avant-hier.

Madame DUMORGA.

Peut-être en apportera-t-il.

M. DUMORGA.

Il faudroit savoir s'il est de retour.

Madame DUMORGA.

Il n'y a qu'à appeler son garçon. Justement le voici.

SCÈNE XVI.

M. DUMORGA, Mad. DUMORGA, GEOFROI.

M. DUMORGA.

Eh bien! Geofroi, ton maître est-il de retour?

GEOFROI.

Oui, Monsieur; mais il est revenu avec une grosse fièvre. Il vient de se coucher.

M. DUMORGA.

Fort bien! A-t-il apporté des perdrix?

GEOFROI.

Non, Monsieur. Il a couru toute la journée inutilement pour en avoir. Apparemment que la chaleur lui a fait mal; car il se plaint d'un grand mal de tête et d'un point de côté.

M. DUMORGA.

Vous verrez qu'il va avoir une fluxion de poitrine!

Madame DUMORGA.

Nous voilà bien avancés!

M. DUMORGA.

Et qui me fera mon souper?

GEOFROI.

Moi, Monsieur.

M. DUMORGA.

Il sera joli! Tu laisses tout brûler; tu sales toujours trop; et tout ce que tu fais sent la fumée.

GEOFROI.

Je vous assure, Monsieur, que je fais quelquefois le dîner et le souper, sans que monsieur Legris s'en mêle, et que vous les trouvez bons.

M. DUMORGA.

Quoi! ce n'est pas toujours lui qui travaille?

GEOFROI.

Il sait que vous êtes content de ce que je fais; il me laisse travailler pour m'apprendre.

M. DUMORGA.

Comment! il te laisse tout faire?

GEOFROI.

Oui, Monsieur; et si vos œufs frais de ce matin n'étoient pas bons, c'est que la mère Giraud n'en avoit que de trois jours; car c'est elle qui nous en fournit à présent. Mais je crois que j'en aurai de bons pour ce soir.

M. DUMORGA.

Va donc voir si ses poules ont pondu.

GEOFROI.

En même temps, j'irai chercher le chirurgien qui étoit ici, et qui s'en est allé.

M. DUMORGA.

Et pendant ce temps-là, qui soignera mon souper?

GEOFROI.

Oh ! je serai revenu à temps : je vais toujours courir.

M. DUMORGA.

Pas en revenant, parce que tu pourrois te laisser tomber, et casser mes œufs frais.

GEOFROI.

Oh! que non.

SCÈNE XVII.

M. DUMORGA, Madame DUMORGA.

M. DUMORGA.

Eh bien ! Madame, voilà comme nous sommes servis !

Madame DUMORGA.

Oui : et ces gens-là veulent qu'on s'intéresse à eux.

M. DUMORGA.

Vous causez avec eux toute la journée ; cela les rend familiers, et ils n'en prennent qu'à leur aise.

Madame DUMORGA.

Il faut bien leur parler pour leur donner des ordres. Vous causez bien avec votre jardinier.

M. DUMORGA.

C'est pour l'instruire. Je lui montre à soigner mes arbres, mes fruits, mes légumes ; aussi j'ai ici de belles fraises, cette année, des pêches admirables, et vous verrez mes melons cantaloux.

Madame DUMORGA.

Je suis sûre qu'il se moque de vos leçons.

M. DUMORGA.

Comment avez-vous trouvé mes pois, mes asperges, mes artichauts?

Madame DUMORGA.

J'ai trouvé qu'ils étoient meilleurs quand vous ne vous en mêliez pas.

M. DUMORGA.

Mais ne trouvez-vous pas vos robes mieux faites quand vous tourmentez votre couturière?

Madame DUMORGA.

Sûrement.

M. DUMORGA.

Et malgré cela vous trouvez qu'il y a quelque chose à refaire?

Madame DUMORGA.

Parce qu'elle ne suit pas toujours ce que je lui dis. Ne savez-vous pas comment sont les ouvriers?

M. DUMORGA.

A propos d'ouvriers, le menuisier ne finit pas ce garde-manger que je lui ai commandé il y a plus de six mois.

Madame DUMORGA.

Sa femme est peut-être ici, car elle y vient souvent perdre son temps à causer avec nos gens. Tenez, je disois bien; justement, la voilà: Madame Dubois, venez un peu ici.

SCÈNE XVIII.

M. DUMORGA, Madame DUMORGA, Madame DUBOIS.

Madame DUBOIS.

Me voilà, Madame ; je cherchois quelqu'un pour m'annoncer.

M. DUMORGA.

Venez-vous nous dire quelque chose ?

Madame DUBOIS.

Oui, Monsieur.

M. DUMORGA.

Votre mari ne veut donc pas finir mon garde-manger, depuis le temps que je le lui demande ?

Madame DUBOIS.

Ah ! mon Dieu, Monsieur, le pauvre homme est tombé hier d'un grenier, en posant une trape. Il est bien malade, et je venois vous dire qu'il ne sait pas quand il sera en état de travailler. Il vous prie de vouloir bien prendre patience.

M. DUMORGA.

Et pourquoi, au lieu de faire mon ouvrage, a-t-il été poser cette trape ?

Madame DUBOIS.

Monsieur, c'est que cela étoit bien pressé, et qu'il faut bien contenter toutes ses pratiques.

M. DUMORGA.

Et il ne veut pas me contenter, moi !

Madame DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monsieur ; mais donnez-lui le temps de se guérir.

M. DUMORGA.

Je donnerai mon ouvrage à faire à un autre.

Madame DUBOIS.

Monsieur, tous les bois sont disposés; peut-être qu'il sera bientôt guéri.

M. DUMORGA.

Je ne veux pas attendre davantage ; il y a un mois au moins que cela devroit être fait.

Madame DUBOIS.

Cela le sera aussi, Monsieur.

M. DUMORGA.

Allons, laissez-nous !

Madame DUBOIS.

Madame, je vous en prie, parlez pour nous.

Madame DUMORGA.

Pourquoi aussi votre mari n'a-t-il pas fait ce que Monsieur lui a dit ?

Madame DUBOIS.

Parce qu'il a cru que Monsieur pouvoit attendre.

Madame DUMORGA.

Vous voyez bien que non. Allez-vous-en, et ne le fâchez pas davantage.

Madame DUBOIS.

Mon pauvre mari va avoir bien du chagrin de cela, et je crains qu'il n'en soit encore plus malade. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

M. DUMORGA.

Voilà comme sont tous ces gens-là ! mais que nous veut cet homme-ci ?

Madame DUMORGA.

C'est Georges Leblond, votre fermier.

SCÈNE XIX.

M. DUMORGA, Mad. DUMORGA, GEORGES LE BLOND.

M. DUMORGA.

Ah! ah! qu'est-ce qu'il y a, Georges Leblond.

GEORGES LEBLOND.

Monsieur, je vais vous dire une chose que vous ne savez peut-être pas : c'est que je ne comprends rien à ce qui arrive dans votre maison.

M. DUMORGA.

Comment donc?

GEORGES LEBLOND.

Un de vos gens vient de venir chez moi ; il a demandé une grande charrette couverte, avec beaucoup de paille dedans.

M. DUMORGA.

Et pourquoi faire?

GEORGES LEBLOND.

Pour partir ce soir.

M. DUMORGA.

Et qui donc partir?

GEORGES LEBLOND.

Tous vos gens.

M. DUMORGA.

Tous mes gens!

GEORGES LEBLOND.

Oui, Monsieur. La femme de chambre, son mari, Lapierre, le cuisinier, son garçon, la bonne Susanne, son mari, les enfans, le cocher et son fils ; enfin, ils disent tous qu'ils veulent vous quitter;

que vous êtes tous les deux sans pitié, sans humanité pour les malheureux, que vous n'aimez personne que vous, et qu'il y a long-temps qu'on le dit dans le village.

Madame DUMORGA.

On dit cela dans le village?

GEORGES LEBLOND.

Oui, vraiment; et l'on ajoute même que, si le feu prenoit à votre maison, personne n'accourroit pour l'éteindre.

M. DUMORGA.

Mais nous ne faisons de mal à personne; nous payons tout ce que nous achetons, et même fort cher, et nous faisons assez de dépense.

GEORGES LEBLOND.

Cela ne fait rien; et ce que je vous dis là est si vrai, que tous les habitans ont été bien contens, quand ils ont su qu'on vous avoit volé vos deux cochons.

Madame DUMORGA.

Voilà de bien méchantes gens!

GEORGES LEBLOND.

Ils ne sont pas méchans; mais ils sont bien aises qu'on vexe un peu ceux qui ne les aiment pas.

M. DUMORGA.

Mais nous ne haïssons personne.

GEORGES LEBLOND.

Dame! ils disent que ce n'est pas assez de ne pas haïr, qu'il ne faut pas être insensible aux maux des autres; cependant, moi, dont vous faites sûrement peu de cas, je veux venir à votre secours.

Madame DUMORGA.

Vous, Georges Leblond!

GEORGES LEBLOND.

Moi-même.

M. DUMORGA.

Et comment cela ?

GEORGES LEBLOND.

En vous offrant les moyens de retenir vos gens chez vous, et en vous préservant des plus grands dangers.

Madame DUMORGA.

Et lesquels donc?

GEORGES LEBLOND.

Une troupe de voleurs court le pays: s'ils savent votre maison sans défense, ils arriveront et vous pilleront, sans que personne cherche à vous secourir.

Madame DUMORGA.

Il seroit possible!

M. DUMORGA.

Que faut-il faire pour prévenir un pareil malheur?

GEORGES LEBLOND.

Je ne vous offre point de venir vous réfugier à la ferme, vous y seriez trop mal.

Madame DUMORGA.

Oh! pour une nuit, nous y serions à merveille.

GEORGES LEBLOND.

Je veux mieux faire pour vous, je veux vous mettre à portée de vous attacher vos domestiques, et d'en faire des sujets dévoués.

Madame DUMORGA.

Ah! Georges Leblond, quel homme vous êtes!

M. DUMORGA.

Nous ne vous connoissions pas.

GEORGES LEBLOND.

Je le crois. Quand on ne pense qu'à soi, on ne connoît jamais les autres. Mais n'importe, voici ce que je me propose de faire pour vous : Je vais refuser ma voiture à vos gens; ils sont malades ou estropiés, ils seront obligés de rester ici; alors vous leur donnerez des soins. Comme ils ne s'y attendent pas, ils deviendront sensibles à vos bontés, qui ne seront que de l'humanité; aucun autre domestique ne pourra les égaler pour le service, et vous y gagnerez tous.

M. DUMORGA.

Voilà un excellent conseil que vous nous donnez là.

Madame DUMORGA.

Et que nous suivrons.

GEORGES LEBLOND.

Bientôt ils vous réhabiliteront dans le village, en chantant partout vos louanges; et cependant qu'aurez-vous fait pour mériter cela? que ce que vous aurez dû faire. Allons, je vais annoncer à vos gens qu'ils n'auront pas ma voiture.

SCÈNE XX.

M. DUMORGA, Madame DUMORGA.

Madame DUMORGA.

COMMENT trouvez-vous cet homme-là, Monsieur? Ne vous paroît-il pas bien singulier qu'il vienne nous prescrire la manière de nous conduire?

M. DUMORGA.

Ecoutez donc, Madame, l'avis n'est pas à négliger.

Qu'aurions-nous fait si ces voleurs, dont il nous a parlé, étoient venus ici, nous sachant sans défense?

Madame DUMORGA.

Nous eussions été fort embarrassés sans doute; mais Georges Leblond pouvoit refuser sa charrette à nos gens, sans venir nous faire une leçon aussi impertinente.

M. DUMORGA.

Oublions la manière dont il nous a parlé; mais suivons son conseil, pour notre sûreté. Demain nous verrons les mesures que nous aurons à prendre pour être mieux servis.

Madame DUMORGA.

A la bonne heure; nous verrons demain...

M. DUMORGA.

Allez donc trouver votre femme de chambre, Lapierre, Susanne et le cocher; ces gens-là ordinairement écoutent mieux les femmes, ils s'en défient moins que des hommes; moi, j'irai voir le cuisinier, et ordonner notre souper.

Madame DUMORGA.

Voici le jardinier et sa fille, avec Lapierre.

M. DUMORGA.

Allez, allez toujours.

SCÈNE XXI.

M. DUMORGA, LAROSE, BABET, LAPIERRE (*un bandeau sur un œil.*)

M. DUMORGA.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a, Larose ?

LA ROSE.

Il y a, Monsieur, que je ne voulons pas faire comme les autres.

M. DUMORGA.

Comment ! que veux-tu dire ?

LAROSE.

Je veux dire que je ne voulons pas vous quitter sans vous demander notre congé.

M. DUMORGA.

Et pourquoi me quitter ?

LA ROSE.

Parce que je voulons vivre tous trois ensemble dans la même maison, Lapierre, ma fille et moi.

M. DUMORGA.

Eh bien! est-ce que vous n'y vivez pas ici ?

LA ROSE.

Eh ! palsangué non, nous n'y vivrions pas, puisque vous renvoyez demain Lapierre à Paris.

M. DUMORGA.

C'est pour le faire guérir.

LA ROSE.

Il se guériroit aussi-bien ici; et puis vous avez voulu dégoûter ma fille de l'épouser, en lui disant qu'elle ne devoit pas aimer un borgne, pendant que je sommes sûr qu'il ne le sera pas.

M. DUMORGA.

Vous en êtes sûr?

LAPIERRE.

Oui, Monsieur, sûr et certain.

M. DUMORGA.

Je ne savois pas cela; c'étoit par intérêt pour elle.

LAROSE.

Que vous vouliez l'empêcher d'épouser un homme qu'elle aime? Oh! moi, je veux qu'il soit mon gendre.

M. DUMORGA.

Eh bien! ne te fâche pas, il le sera.

LAROSE.

Ah! oui; il y a beaucoup à compter sur votre parole! mais il peut compter sur la mienne. Ce ne sera pas vous qui le renverrez, ce sera lui qui vous quittera pour épouser ma fille et devenir jardinier.

LAPIERRE.

Oui, Monsieur, je le serai; cela est résolu.

LAROSE.

Vous y pouvez compter; je lui montrerai mon métier.

M. DUMORGA.

Où sera-t-il mieux qu'ici pour apprendre le métier de jardinier?

LAROSE.

Il sera mieux partout ailleurs, où nous serons tranquilles en faisant notre devoir.

M. DUMORGA.

Eh bien! je te promets que, si vous voulez tous les trois rester ici, Lapierre épousera ta fille dès demain.

BABET.

Nous sommes tout prêts, monsieur Lapierre et moi.

LAPIERRE.

Oui, nous avons tous nos papiers pour cela, nous n'avons plus qu'à aller chez le notaire.

LAROSE.

Eh, Monsieur! comment se fier encore à ce que vous nous dites là, après tous vos retards?

M. DUMORGA.

Te fieras-tu à cent écus que je vais te donner pour le présent de noces?

LAROSE.

Ah! si vous parlez d'or, il faudra bien que je vous croyons.

M. DUMORGA.

Tenez, les voilà.

LAROSE.

Eh bien! je les recevons; mais c'est à condition que vous consentirez aussi que Lapierre soit mon garçon jardinier.

BABET.

Oh! oui; parce que nous ne voulons plus être séparés.

M. DUMORGA.

Et tu crois que tu pourras lui montrer ton métier?

LAPIERRE.

Oh! que oui: et je le montrerons ensuite à nos enfans. N'est-ce pas, Babet?

BABET.

Quand nous en aurons.

LAPIERRE.

Je te réponds qu'ils vont venir comme des champignons.

M. DUMORGA.

Tu lui montreras donc tout ce que je t'ai appris ?

LAROSE.

Ah ! ne vous embarrassez pas.

M. DUMORGA.

Allons, nous voilà d'accord, pourvu que tu continues toujours à faire tout ce que je te dirai pour mes légumes, mes fruits et mes fleurs.

LAROSE.

Je continuerons, comme j'avons fait jusqu'à présent.

M. DUMORGA.

Et mes cantaloux, en mangerai-je bientôt ?

LAROSE.

Demain ou après-demain.

M. DUMORGA.

Voilà qui est bien ! Je voudrois pourtant attendre encore que Lapierre fût guéri de son œil pour le marier.

LAPIERRE.

Oh ! Monsieur, s'il ne tient qu'à cela, je le serai demain. N'est-ce pas Babet ?

BABET.

J'y compte bien, Lapierre.

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

M. DUMORGA, Mad. DUMORGA, LAROSE, BABET, LAPIERRE.

Madame DUMORGA.

ALLONS, Monsieur, tout est arrangé: j'ai vu le chirurgien; la maladie du mari de Susanne et celle de ses enfa ns ne seront rien, le fils du cocher n'a qu'une foulure, ma femme de chambre accouchera ici, et tout le monde est content.

LAROSE.

Je le sommes aussi, Madame.

Madame DUMORGA.

Eh bien! tant mieux.

LAROSE.

Je ne l'étions pourtant pas trop, lorsque je sommes venus trouver Monsieur.

Madame DUMORGA.

Et de quoi donc croyez-vous avoir à vous plaindre?

LAROSE.

De la dureté avec laquelle vous avez voulu renvoyer à Paris un bon serviteur comme Lapierre, Madame.

Madame DUMORGA.

Oui, qui casse mes glaces.

LAROSE.

Il n'y a pas eu de sa faute; et toutes les glaces du monde ne valent pas un œil: mais il ne le perdra pas; c'est moi qui vous le dis.

Madame DUMORGA.

Le chirurgien ne m'en a pas parlé.

LAROSE.

Je le crois bien, car vous ne lui en avez tant seulement pas demandé des nouvelles; mais il sera guéri demain.

LAPIERRE.

Oui: car je le suis dès aujourd'hui. (*Il ôte son bandeau.*)

M. DUMORGA.

Ah! ah! il paroît qu'il n'a pas eu de mal à l'œil.

Madame DUMORGA.

Je le savois; et c'étoit parce qu'il vouloit nous tromper, que je le renvoyois.

LAROSE.

Eh! morgué, non, vous ne le saviez pas! puisque c'étoit mameselle Agathe qui avoit inventé de vous dire qu'il avoit l'œil crevé pour vous appitoyer sur lui, afin de lui faire pardonner un malheur où il n'y avoit pas de sa faute.

Madame DUMORGA.

Croyez, mon ami, que les maîtres ne sont jamais trompés; qu'ils en font quelque fois le semblant; mais qu'ils savent toujours tout ce qui se passe dans leur maison.

LAROSE.

Ah! palsangué! je sommes bien sûrs que non, que vous ne savez pas tout, ni Monsieur non plus; mais j'allons vous le dégoiser, et nous nous en irons après, si vous n'êtes pas contens.

M. DUMORGA.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Larose?

LAROSE.

Et je vous rendrons vos cent écus, au moins.

M. DUMORGA.

Allons, dis donc?

LAROSE.

Il y a, Monsieur, que je vous ai toujours écouté, quand vous avez voulu me consulter sur le jardinage.

M. DUMORGA.

Eh bien! tout en a mieux été.

LAROSE.

Et palsangué, je le croyons bien! car je n'ons jamais rien fait de tout ce que vous m'avez dit.

Madame DUMORGA.

Vous voyez bien, Monsieur, que j'avois raison, quand je disois qu'il faisoit semblant de vous obéir.

LAROSE.

Et j'ons bien fait; car sans cela tout seroit mort, et vous n'auriez ici ni fruits ni légumes.

M. DUMORGA.

Je n'aurois pas eu de cantaloux?

LAROSE.

Pas plus que d'autres choses. Votre ancien jardinier étoit peut-être assez nigaud pour vous obéir, et voilà pourquoi tout périssoit. J'ai vu cela d'abord, et j'ai dit: pour bien servir cet homme-là et le contenter, il faut le tromper, et je vous ai trompé; mais c'étoit pour mieux faire. Allons, renvoyez-moi si vous le voulez, à présent que vous savez comme je me suis conduit, et je serai content de bien travailler ailleurs, sans être obligé de

tromper personne. Voulez-vous vos cent écus? Monsieur, les voilà. Si je ne les ai pas, j'aurai au moins la satisfaction d'être honnête homme et de n'avoir rien à me reprocher.

Madame DUMORGA.

Eh bien, Monsieur, que dites-vous à cela?

M. DUMORGA.

Que Lapierre épousera demain Babet, et qu'ils resteront tous les trois avec nous.

Madame DUMORGA.

Voilà donc qui est arrangé. Eh bien, mes amis, vous devez être tous trois bien contens?

LA PIERRE.

Oh! sûrement, Madame.

BABET.

J'espère que vous le serez aussi de nous.

LE MARIAGE
AUX CHAMPS-ÉLYSÉES,
PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DARVEL.
Madame DARVEL.
Mademoiselle DARVEL, fille de M. et Mad. Darvel.
M. DORSON.
M. DERCI, neveu de M. Dorson.
M. GERFIN.

La scène est dans la promenade des Champs-Elysées.

LE MARIAGE

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES,

PROVERBE.

SCÈNE Ire.

M. DORSON, M. GERFIN.

M. GERFIN.

Ah! ah! mon ami, par quel hasard vous promenez-vous de ce côté-ci où il n'y a personne?

M. DORSON.

Pour y rêver à mon aise.

M. GERFIN.

J'y viens souvent, moi, pour y jouir de la vue de ces charmans jardins du faubourg Saint-Honoré. C'est un spectacle très varié, et que je trouve le plus agréable du monde.

M. DORSON.

Vous êtes bien heureux! tout vous plaît, vous amuse, ou vous occupe agréablement.

M. GERFIN.

Et qui vous empêche d'en faire autant que moi?

M. DORSON.

Ma situation, qui est fort différente de la vôtre.

M. GERFIN.

Ah! fort différente en effet, car je suis un gueux en comparaison de vous. Mais je ne me plains pas, Dieu merci!

M. DORSON.

Et voilà votre bonheur! Vous avez peu à perdre, au lieu que moi...

M. GERFIN.

Si ma situation vous paroît si agréable, la pensée que vous pourriez y être réduit, n'a pas de quoi vous affliger.

M. DORSON.

Vous comptez pour rien, sans doute, l'habitude où je suis de jouir d'une fortune considérable; vous croyez qu'on y peut renoncer facilement et sans amertume. Je connois tant de gens qui languissent dans la douleur et le chagrin de voir chaque jour diminuer leur fortune, que cela m'épouvante.

M. GERFIN.

Mais raisonnons un peu.

M. DORSON.

On ne raisonne jamais juste sur ce qu'on n'est pas dans le cas d'éprouver.

M. GERFIN.

Mais qui peut vous alarmer? Je ne saurois le prévoir.

M. DORSON.

On ne prévoit pas ce qui se passe dans l'ame des autres.

M. GERFIN.

On en juge d'après la connoissance que l'on a de leur caractère.

M. DORSON.

Vous croyez connoître le mien, et je vous défie de deviner ce qui m'arrive.

M. GERFIN.

Il vous arrive de vous chagriner très souvent, sans sujet.

M. DORSON.

Oui, sans sujet! Apprenez donc, avant de me condamner, ce qui m'attire à cette promenade.

M. GERFIN.

Voyons.

M. DORSON.

C'est le desir d'y voir mademoiselle Darvel.

M. GERFIN.

En seriez-vous amoureux?

M. DORSON.

Je le crains, puisqu'il faut vous l'avouer; et voilà mon malheur.

M. GERFIN.

Vous me surprenez fort. Vous, amoureux!

M. DORSON.

Je ne pense qu'à elle, je n'ai d'autre desir que celui de la voir sans cesse, et je ne puis former d'autre vœu que celui de l'épouser.

M. GERFIN.

Avec votre fortune, cela ne vous sera pas difficile: elle n'est pas riche, et vous serez pour elle un excellent parti.

M. DORSON.

Et bien! voilà ce que je crains; c'est que ce ne soit ma richesse qui la détermine en ma faveur.

M. GERFIN.

Voudriez-vous que ce fût l'amour ?

M. DORSON.

A mon âge, non sûrement, ce seroit une preuve de la facilité qu'elle auroit à en prendre ; cela feroit concevoir des espérances à cette sorte de gens qui ne se font aucun scrupule de séduire une jeune personne et de déshonorer son mari.

M. GERFIN.

Elle pourroit leur résister, et alors on admireroit sa vertu.

M. DORSON.

A vous croire, ce seroit donc une vertu de m'aimer ? Cela seroit flatteur !

M. GERFIN.

Que voudriez-vous donc ?

M. DORSON.

Je voudrois n'avoir point d'amour, et cela m'est impossible ; je voudrois pouvoir fuir cet objet qui me tourmente continuellement ; j'en ai fait vingt fois le projet, et il m'a été impossible de l'exécuter. Je n'y vois de remède que celui de l'épouser pour ramener ma raison.

M. GERFIN.

Eh bien ! il faut vous y déterminer.

M. DORSON.

C'est ce que je projette et que je veux exécuter dès aujourd'hui. J'ai vu ici son père se promener seul, je sais où le trouver, et j'irai lui proposer de m'accorder sa fille.

M. GERFIN.

Fort bien.

M. DORSON.

Mais j'espère qu'il me la refusera : alors il n'y aura pas de ma faute, et je n'aurai rien à me reprocher.

M. GERFIN.

Voilà un amour bien raisonnable.

M. DORSON.

Je viendrai vous rendre compte de ce que j'aurai fait, ne sortez pas d'ici.

M. GERFIN.

Je vous y attendrai.

SCÈNE II.

M. GERFIN, M. DERCI.

M. DERCI.

DITES-MOI donc, je vous prie, mon cher Gerfin, si vous savez ce qui occupe depuis quelque temps mon oncle si sérieusement.

M. GERFIN.

Oui, je le sais ; mais je ne puis pas vous le dire.

M. DERCI.

Me direz-vous, au moins, s'il approuveroit un projet que j'ai formé, et d'où dépend le bonheur de ma vie ?

M. GERFIN.

Il faut pour cela que je le connoisse.

M. DERCI.

C'est celui d'épouser mademoiselle Darvel.

M. GERFIN.

Qui? vous!

M. DERCI.

Moi-même.

M. GERFIN.

Je le crois impossible, si vous voulez que je vous le dise.

M. DERCI.

Et quelle en est la raison ?

M. GERFIN.

C'est que votre oncle en est amoureux.

M. DERCI.

Lui! mon oncle! amoureux? Cela est impossible.

M. GERFIN.

Cela est si vrai, que dans le moment il vient de me quitter, pour aller trouver monsieur Darvel, et lui demander, pour lui, celle que vous aimez.

M. DERCI.

Il la lui accordera; car il estime la richesse par-dessus tout, et il ne verra pas d'autre bonheur pour sa fille en la mariant.

M. GERFIN.

Et vous aime-t-elle?

M. DERCI.

Je compte trop sur votre amitié pour vous en faire un secret, je puis même vous apprendre que sa mère approuve notre amour; mais elle est bien foible devant son mari, et il m'est impossible d'espérer qu'elle lui résiste, s'il accepte la proposition de mon oncle. Voici la mère et la fille; je vais leur apprendre cette cruelle nouvelle.

M. GERFIN.

Quoi! sans ma permission?

M. DERCI.

Je ne vous la demande pas, parce que je suis sûr que vous m'approuvez.

M. GERFIN.

Il ne dépendra pas de moi que vous ne trouviez plus d'opposition à vos vœux.

M. DERCI.

Ah! son père et mon oncle sont avec elles.

M. GERFIN.

Votre oncle doit me venir dire s'il a réussi. Sûrement il me rejoindra bientôt.

M. DERCI.

Et vous me direz?...

M. GERFIN.

Allez-vous-en. Le voici qui vient à moi.

SCÈNE III.

M. DORSON, M. GERFIN.

M. GERFIN.

Eh bien, qu'est-ce donc? qu'avez-vous? vous me paroissez fâché : n'auriez-vous pas réussi?

M. DORSON.

Ah! que trop!

M. GERFIN.

Comment, que trop?

M. DORSON.

Oui, le père a consenti à ma proposition; il m'a

présenté à sa fille, en lui disant que j'étois l'oncle de Derci.

M. GERFIN.

Eh bien?

M. DORSON.

La demoiselle m'a fait l'accueil le plus gracieux.

M. GERFIN.

Cet accueil a dû vous flatter.

M. DORSON.

Point du tout. Elle a mis tant de coquetterie dans ses regards, que je n'y ai vu que de la fausseté.

M. GERFIN.

Eh bien! ne l'épousez pas.

M. DORSON.

Mais j'avois déjà donné ma parole à son père, sans savoir ce que penseroit sa fille.

M. GERFIN.

En ce cas-là, il faut tenir votre parole.

M. DORSON.

Quoi! vous voulez que j'épouse une coquette qui ne s'occuperoit jamais de moi, et pourroit dépenser toute ma fortune?

M. GERFIN.

Cela pourroit arriver.

M. DORSON.

Aussi voilà ce que je crains à présent.

M. GERFIN.

Il falloit donc prévoir tout cela avant de faire des démarches.

M. DORSON.

Je n'avois vu à mademoiselle Darvel jusqu'ici qu'un

extérieur simple et modeste, et c'étoit ce qui m'avoit charmé en elle.

M. GERFIN.

Mais voulez-vous que je vous parle franchement, à présent que vous me paroissez refroidi et rendu à vous-même ?

M. DORSON.

Que me direz-vous ?

M. GERFIN.

Que j'ai trouvé votre projet de vous marier tout-à-fait ridicule, et qu'il m'avoit extrêmement surpris.

M. DORSON.

Vous me croyez, sans doute, hors d'âge d'avoir de l'amour, et incapable d'en inspirer ?

M. GERFIN.

Je ne dis pas tout-à-fait cela. Mais moi, qui suis un peu plus jeune que vous, je n'aurois pas cette confiance-là, surtout auprès d'une personne aussi jeune que mademoiselle Darvel.

M. DORSON.

Il y a des exemples de jeunes personnes assez sensées pour préférer un homme de mon âge à un jeune homme.

M. GERFIN.

Il y en a eu, mais ils sont rares. Je me serois au moins informé, avant de me proposer, si son cœur n'est pas prévenu en faveur de quelqu'un beaucoup plus jeune que moi.

M. DORSON.

Est-ce que vous croiriez ?...

M. GERFIN.

Mais je connois quelqu'un qui en est fort amoureux.

M. DORSON.

Et qui pourroit lui plaire ?

M. GERFIN.

Très fort.

M. DORSON.

Est-il riche ?

M. GERFIN.

Toute sa fortune ne peut dépendre que d'un oncle ; c'est en lui qu'il espère.

M. DORSON.

Mais les oncles ne sont pas obligés de se prêter aux folies de leurs neveux.

M. GERFIN.

Cet amour n'est pas une folie, ou le vôtre en est une cent fois plus grande.

M. DORSON.

Je voudrois connoître ce jeune homme.

M. GERFIN.

Vous le connoissez.

M. DORSON.

Et quel est-il?

M. GERFIN.

C'est votre neveu.

M. DORSON.

Derci ?

M. GERFIN.

Lui-même.

M. DORSON.

Quel besoin aviez-vous de me dire cela!

M. GERFIN.

Pourquoi donc ?

M. DORSON.

C'est que me voilà jaloux à présent.

M. GERFIN.

Autre folie encore bien plus grande !

M. DORSON.

Mon amour s'éteignoit, et la jalousie le rallume. Ah! si Derci compte sur moi pour épouser mademoiselle Darvel, je vous réponds bien qu'il ne l'épousera jamais.

M. GERFIN.

Que ferez-vous pour cela ? Irez-vous le déshériter ?

M. DORSON.

Vous voyez bien qu'à chaque instant je deviens plus malheureux !

M. GERFIN.

Ou plus fou.

M. DORSON.

Eh bien! rien ne m'arrête plus. J'ai déjà le consentement de Darvel, je veux obtenir celui de sa femme, alors la Demoiselle sera bien obligée de renoncer à son amant.

M. GERFIN.

Beau moyen de lui plaire !

M. DORSON.

A force de soins, je la rendrai sensible, puisqu'elle a déjà pu l'être une fois.

M. GERFIN.

Chimères que tout cela !

M. DORSON.

La voici avec sa mère ! laissez-moi leur parler.

SCÈNE IV.

Mme DARVEL, Mlle DARVEL, M. DORSON.

M. DORSON.

MADAME, j'ai l'honneur d'être connu de vous, au moins depuis tantôt.

Madame DARVEL.

Très fort, Monsieur; je sais que vous êtes l'oncle de monsieur Derci, qui nous a dit mille biens de vous.

M. DORSON.

Mon neveu?

Madame DARVEL.

Oui, Monsieur, et mon mari est très prévenu en votre faveur.

M. DORSON.

Vous connoissez donc mes projets?

Madame DARVEL.

Ils me paroissent très raisonnables.

M. DORSON.

Et vous les approuvez, Madame?

Madame DARVEL.

Oui, Monsieur, très fort.

M. DORSON.

Et Mademoiselle?

Mademoiselle DARVEL.

Je crois, Monsieur, qu'ils feront tout mon bonheur.

Madame DARVEL.

Vous voyez, Monsieur, quelle est la franchise de ma fille.

M. DORSON.

On m'avoit pourtant dit, Mademoiselle, qu'un autre se flattoit d'avoir le bonheur de vous plaire?

Mademoiselle DARVEL.

Un autre! ah! Monsieur, c'est me connoître bien mal!

M. DORSON.

Je suis simple et franc, je ne me défie de personne, mais je tiens la chose d'un homme en qui j'ai la plus grande confiance.

Madame DARVEL.

Et quelles raisons pouvoit-il avoir?

M. DORSON.

Celles des envieux sans doute, qui sont toujours jaloux du bonheur des autres.

Madame DARVEL.

Et un pareil homme seroit votre ami?

M. DORSON.

Je l'avois cru jusqu'à présent. Ah! voici mon neveu. Approchez, Monsieur, approchez!

SCÈNE V.

Madame DARVEL, Mademoiselle DARVEL, M. DORSON, M. DERCI.

M. DERCI.

POURQUOI donc cet air sévère, mon oncle? il m'effraie réellement.

M. DORSON.

Je veux savoir lequel de vous ou de Gerfin mérite mes reproches.

M. DERCI.

Ni l'un ni l'autre, je l'espère. Gerfin nous aime tous les deux, et il seroit enchanté de nous voir également heureux.

M. DORSON.

Quand cela seroit, quelles raisons auriez-vous de lui avoir tenu les propos dont il m'a rendu compte? Mais j'aime mieux croire qu'il n'en est rien.

M. DERCI.

Mon oncle, je n'ai jamais eu le dessein de vous offenser.

M. DORSON.

Ce n'est pas moi qui serois offensé; ce seroit Mademoiselle, d'après ce qu'il m'a dit.

M. DERCI.

J'en serois capable, moi!

M. DORSON.

Oui, Monsieur.

M. DERCI.

Et comment cela?

M. DORSON.

S'il étoit vrai que vous vous fussiez vanté d'avoir le bonheur de lui plaire.

M. DERCI.

Si c'est un crime à vos yeux, il est bien excusable.

M. DORSON.

Excusable?

M. DERCI.

Sans doute, il m'avoit fait part de vos projets, et

je voulois lui prouver qu'il vous seroit difficile d'y réussir.

M. DORSON.

Difficile! et Madame et Mademoiselle viennent de m'assurer du contraire.

M. DERCI.

Il seroit possible! quoi! Madame, vous consentiriez que mon oncle épousât Mademoiselle?

Mademoiselle DARVEL.

Moi!

Madame DARVEL.

Il n'en a jamais été question.

M. DORSON.

Comment, Mesdames, vous ne venez pas de me dire, à l'instant même, que vous approuviez mes projets?

Madame DARVEL.

Parce que nous croyions que c'étoient ceux de votre neveu.

M. DORSON.

Ceux de mon neveu?

Madame DARVEL.

Sûrement, et nous n'en approuverons jamais d'autres.

M. DORSON.

Mais, Madame...

Madame. DARVEL.

Non, Monsieur, nous n'écouterons plus rien. Venez, ma fille, venez, monsieur Derci.

SCÈNE VI.

M. DORSON, M. GERFIN.

M. GERFIN.

Eh bien! avez-vous réussi auprès de madame Darvel?

M. DORSON.

Ah! si vous saviez combien j'ai été la dupe de mon amour-propre; combien je m'étois abusé! Enfin, j'ai eu la douleur de voir la mère et la fille m'assurer qu'elles favoriseroient les vœux de Derci.

M. GERFIN.

Eh bien! vous renoncez à votre projet?

M. DORSON.

Non, Monsieur: j'ai la parole du père, et je suis sûr qu'il me la tiendra.

M. GERFIN.

Et quand il auroit cette barbarie, quel bonheur pourriez-vous en espérer? Jaloux, sans pouvoir vaincre la haine de votre femme après le mariage; haine que vous lui auriez justement inspirée, en l'enlevant à son amant, vous gémiriez inutilement dans des liens de fer que tôt ou tard il faudroit rompre.

M. DORSON.

Rompre?

M. GERFIN.

Oui, sans doute. Rien alors ne seroit plus humiliant pour vous.

M. DORSON.

Eh bien! si je n'épouse pas mademoiselle Darvel, mon neveu ne l'épousera pas non plus.

M. GERFIN.

Et comment l'empêcherez-vous?

M. DORSON.

En le frustrant de ma succession.

M. GERFIN.

Vous ne le pourrez pas.

M. DORSON.

J'en puis soustraire au moins une grande partie.

M. GERFIN.

Pourriez-vous avoir seulement cette pensée?

M. DORSON.

Rien ne me sera plus facile.

M. GERFIN.

Et comment?

M. DORSON.

J'en gratifierai un ami, un homme sensible, un honnête homme, dont j'aurai le plaisir de faire le bonheur.

M. GERFIN.

Et dont vous ne ferez peut-être qu'un ingrat.

M. DORSON.

Je suis bien sûr du contraire, puisque c'est à vous que je ferai ce don.

M. GERFIN.

A moi!

M. DORSON.

Oui, mon ami, et sans retard. Je devois ce soir conclure le marché d'une terre de cent mille écus,

que j'aurois donnée à mademoiselle Darvel en l'épousant: j'ai cette somme sur moi, je vous la donne.

M. GERFIN.

Il n'est pas possible!

M. DORSON.

Je vous remets ce porte-feuille: acceptez-le.

M. GERFIN.

Je ferois ce tort à votre neveu!

M. DORSON.

Je le veux, je vous en conjure.

M. GERFIN.

En ce cas là, vous disiez bien que vous n'obligeriez pas un ingrat. Non, mon ami, je vous en réponds. (*Il l'embrasse.*)

M. DORSON.

Voici tous les Darvel avec mon neveu; je serai bien aise qu'ils puissent juger combien nous nous aimons.

M. GERFIN.

Je suis tout prêt à leur prouver que notre amitié ne cessera qu'avec la vie.

M. DORSON.

Laissez-moi parler à Darvel.

M. GERFIN.

Pour l'assurer que vous lui rendez sa parole?

M. DORSON.

Certainement.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

Mad. DARVEL, Mlle DARVEL, M. DARVEL, M. DORSON, M. DERCI, M. GERFIN.

M. DORSON.

MESDAMES et Monsieur, je suis bien aise de vous trouver, cela m'évitera la peine d'aller chez vous.

M. DARVEL.

Pourquoi faire, Monsieur?

M. DORSON.

Monsieur Darvel, depuis que je vous ai vu, j'ai eu l'honneur de causer avec ces Dames, et j'ai jugé facilement qu'elles avoient d'autres vues que les miennes.

M. DARVEL.

Je le sais; mais je ne donnerai pas ma fille à votre neveu, sans votre consentement.

M. DORSON.

Je vous jure que je ne m'y opposerai en aucune façon.

M. DARVEL.

Je l'accepterois volontiers pour gendre, s'il avoit une fortune assurée; mais sans cela...

M. DORSON.

Mon neveu ne peut rien espérer de moi qu'après ma mort, et il ne sera pas si riche qu'il peut le penser.

M. DERCI.

Mon oncle, je serois au désespoir d'avoir pu vous déplaire. En aimant mademoiselle Darvel, j'ignorois qu'un jour vous auriez le desir de l'épouser.

M. DORSON.

Je vous dis que je ne m'y oppose point.

M. GERFIN.

Bien au contraire.

M. DORSON.

Vous pouvez en croire Gerfin; il le sait bien.

M. GERFIN.

Et je sais aussi que vous conviendrez parfaitement à monsieur Darvel et à ces Dames.

M. DARVEL.

Monsieur, j'estime fort Derci; mais son amour, sans fortune, ne feroit ni le bonheur de ma fille, ni le sien.

M. GERFIN.

Je le crois, Monsieur; aussi Dorson a pourvu à tout cela.

M. DORSON.

Moi?

M. GERFIN.

Oui, mon ami.

M. DARVEL.

Et comment?

M. GERFIN.

En me remettant cent mille écus pour les donner à son neveu.

M. DORSON.

Quoi!...

M. DERCI.

Ah! mon oncle! que de bontés!

M. DARVEL.

Monsieur Dorson, voilà une action bien généreuse!

M. GERFIN.

Et bien digne de lui. Mon cher Derci, les voilà; ils sont dans ce porte-feuille. Gardez-les.

M. DERCI.

Je vois, mon cher Gerfin, que vous l'avez déterminé à faire l'action du monde la plus satisfaisante pour son cœur et pour le mien. Quelle obligation je vous aurai toute ma vie à tous deux! Ah! mon ami! Ah! mon oncle!

M. DORSON.

Allons, laisse-moi, et va te marier.

M. DERCI.

Quoi! vous vous refusez à mes embrassemens!

M. DORSON.

Mon ami Gerfin, vous m'avez trompé!

M. DARVEL.

Qu'appelez-vous trompé?

M. GERFIN.

Ne l'écoutez pas Monsieur; je n'ai agi que d'après la connoissance que j'avois de son cœur.

M. DORSON.

Eh bien, soit, je vous remercie; mais je veux qu'ils sachent tout...

M. GERFIN.

Que voulez-vous dire? tout est su, il n'y a rien à ajouter.

M. DARVEL.

Non... Eh bien, venez tous souper chez moi; nous y serons plus convenablement pour y voir nos enfans se féliciter, ainsi que nous, d'un bonheur aussi inespéré.

LA JAMBE CASSÉE,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

Madame GOBERT, aubergiste.
HELENE, fille de Madame GOBERT.
La Commère BERTRAND.
M. INCISANT, chirurgien de village.
GERMAIN, fils de M. INCISANT.

La scène est à la porte de l'auberge de Madame Gobert. Il y a un gros arbre, sous lequel il y a une table, avec une pinte et des verres. De l'autre côté est un buisson, d'où s'élèvent plusieurs arbres.

LA JAMBE CASSÉE,

PROVERBE.

SCÈNE Ire.

La Commère BERTRAND (*tricottant*), HELENE (*sortant de l'auberge.*)

La Commère BERTRAND.

AH ! vous voilà, mademoiselle Hélène? Qu'est-ce que vous faites donc comme cela toute seule? Où est madame Gobert? Est-elle sortie? Est-elle chez elle?

HELENE.

Je crois qu'elle est à la cave.

La Commère BERTRAND.

Est-ce que vous avez bien du monde aujourd'hui à votre auberge?

HELENE.

Non. De toute la journée il n'a passé que deux marchands de bois, qui ne sont pas entrés dans la maison. Tenez, ils ont bu à la porte, à cette table.

La Commère BERTRAND.

Voilà qui est bien. J'ai à vous parler. Si vous saviez comme je viens de courir ! Je suis bien lasse toujours !

HELENE.

Voulez-vous vous asseoir?

La Commère BERTRAND.

Oh ! je n'ai pas le temps. Je ne veux que vous dire un mot, et puis m'en aller.

HELENE.

Eh bien ! dites promptement.

La Comère BERTRAND.

En venant ici, j'ai rencontré Suzette, Javotte, Marie-Jeanne, Fanchon; il a bien fallu leur dire bonjour; elles vouloient toutes m'arrêter. Ma commère par-ci; ma commère par-là. Je leur ai dit : A tantôt; parce que je voulois venir vous trouver.

HELENE.

Allons, parlez, parlez !

La Commère BERTRAND.

Oui; et puis vous direz que je suis une bavarde; car, Dieu merci ! voilà comme tout le village me traite; et pourquoi cela? parce que je suis une pauvre veuve. Allez, allez, une femme qui n'a plus de mari est bien à plaindre, ma chère demoiselle! Et puis c'étoit un si bon homme que feu Bertrand! Il me battoit assez souvent; mais après il étoit si fâché ! si fâché ! il me demandoit tant de pardons, que rien ne me console de l'avoir perdu.

HELENE.

Mais vous vouliez me dire autre chose?

La Commère BERTRAND.

Ah ! mon Dieu, oui ! C'est que la douleur me coupe la parole; mais je vais dans le moment vous conter... A propos! savez-vous où demeure la mère Dufour?

HELENE.

Non.

La Commère BERTRAND.

C'est encore une veuve, elle! c'étoit moi qui l'avois mariée. Pierre Dufour en étoit devenu amoureux à la veillée; et comme il étoit toujours auprès de moi, elle en étoit jalouse. Enfin....

HELENE.

Mais qu'est-ce que tout cela peut me faire, à moi?

La Commère BERTRAND.

A vous? Oh! rien du tout. C'est seulement pour vous dire que je passois devant la porte de monsieur Incisant....

HELENE.

Le père de Germain?

La Commère BERTRAND.

Oui; monsieur Incisant, le chirurgien.

HELENE.

Eh bien?

La Commère BERTRAND.

C'est lui qui a tué mon pauvre mari, à ce qu'on dit; mais je le lui pardonne, parce qu'on m'a assuré qu'il n'en savoit pas davantage, et qu'il ne l'avoit pas fait exprès. Dame! écoutez donc, ce n'est pas la faute de ces gens-là; il faut qu'ils tuent bien du monde pour en sauver deux ou trois, et voilà comme ils se font connoître. Monsieur Incisant, dans ce temps-là, étoit bien jeune, et à présent c'est un habile homme, à ce qu'on dit.

HELENE.

Et Germain, son fils?

La Commère BERTRAND.

Ah! c'est de lui que je veux vous parler.

HELENE.

Eh ! dites donc.

La Commère BERTRAND.

C'est que je l'aime beaucoup, moi; ce cher enfant! je l'ai vu tout petit.

HELENE.

Après, après.

La Commère BERTRAND.

Il m'aimoit bien aussi, lui; il pleuroit toujours; et quand on lui demandoit ce qu'il avoit, il disoit: Je veux aller chez la commère Bertrand, moi! Ah! c'étoit le plus joli enfant!.... Ah ! que je vous dise donc la chanson que je lui avois apprise, et qu'il chantoit si bien. Attendez, attendez, que je cherche l'air. (*Elle rêve.*)

HELENE.

Vous êtes bien impatientante!

La Commère BERTRAND.

Je vais le trouver.

HELENE.

Ce n'est pas une chanson....

La Commère BERTRAND.

Que j'ai à vous dire? Non, non; vous avez raison; cela est bien plus sérieux: c'est de la jambe cassée de Germain que je veux vous parler. Il m'a fait bien rire toujours quand il m'a conté cela!

HELENE.

Quoi donc?

La Commère BERTRAND.

Quand il m'a dit que madame Gobert l'ayant surpris la nuit, monté sur un arbre, à vous parler à votre fenêtre, il avoit eu peur d'elle, qu'il étoit

tombé à terre en criant, et qu'il s'étoit évanoui; que monsieur Incisant qu'elle avoit envoyé chercher étoit accouru, et qu'il avoit trouvé que sa jambe étoit cassée. (*Elle rit.*) Ha, ha, ha!

HELENE.

Paix donc!

La Commère BERTRAND.

Ensuite qu'il l'avoit fait transporter avec soin chez lui, qu'ils étoient deux à le tirer par le genou, et deux à le tirer par le pied, qu'on l'avoit bien fait crier, et qu'après cela on l'avoit entortillé d'éclisses très serrées; mais que la nuit Germain ayant rêvé que le feu étoit à la maison, il s'étoit levé pour s'enfuir, et que son père l'ayant trouvé qui couroit dans le jardin, en avoit été si étonné, si étonné, qu'il avoit ôté l'apareil, et qu'il avoit vu que sa jambe n'étoit pas cassée. (*En riant.*) Ha, ha, ha!

HELENE.

Mais vous ne m'apprenez rien.

La Commère BERTRAND.

Son père fut bien honteux de s'être trompé si lourdement, et il lui fait garder la chambre depuis ce temps-là; et votre mère, ainsi que tout le village croit toujours qu'il a la jambe cassée. (*En riant.*) Ha, ha, ha!

HELENE.

Pouvez-vous rire comme cela!

La Commère BERTRAND.

Ce qui me fait rire, c'est que toutes les nuits il vient causer avec vous sur le même arbre dont il

est tombé, sans que votre mère s'en défie. (*En riant.*) Ha, ha, ha!

HELENE.

Finissez donc!

La Commère BERTRAND.

Voici à présent ce que j'ai à vous dire.

HELENE.

Vous avez perdu bien du temps.

La Commère BERTRAND.

Oh! que non: vous verrez; tout cela pourroit bien faire réussir votre mariage avec Germain.

HELENE.

Ah! je ne le crois pas! je suis trop malheureuse pour que cela arrive.

La Commère BERTRAND.

Il ne faut pas vous affliger. Tout s'arrange avec le temps. Mon mari croyoit qu'il ne m'épouseroit jamais, je le croyois aussi; eh bien! cela m'a-t-il empêché de devenir veuve? Votre mère étoit dans le même embarras avant d'épouser monsieur Gobert; n'est-elle pas veuve aussi? Vous voyez bien qu'elle a été mariée!

HELENE.

Mais vous ne me dites pas...

La Commère BERTRAND.

Attendez, c'est que...

SCÈNE II.

Madame GOBERT, HELENE, la Commère BERTRAND.

Madame GOBERT (*avant de paroître.*)

HÉLÈNE !

HELENE.

Ma mère. (*à la Commère Bertrand.*) Vous n'avez pas voulu me dire...

Madame GOBERT.

Hélène !

HELENE.

Tout-à-l'heure.

La Commère BERTRAND.

Je reviendrai.

HELENE.

Mais...

Madame GOBERT (*paroissant.*)

Pourquoi donc ne venez-vous pas quand je vous appelle ?

HELENE.

C'est que j'étois avec la commère Bertrand.

Madame GOBERT.

Avec la commère Bertrand !... Pourquoi n'avez-vous pas rangé ces verres, cette pinte et cette nappe ? Il faut tout lui dire !

HELENE.

Je m'en y vais, ma mère. (*Elle range tout.*)

SCÈNE III.

La Commère BERTRAND, Madame GOBERT.

La Commère BERTRAND.

Il ne faut pas la gronder, car elle est bien raisonnable; et si vous vous souvenez comme vous étiez méchante quand vous étiez petite!...

Madame GOBERT.

C'est qu'on m'avoit gâtée. Vous êtes bien heureuse, vous, de n'avoir jamais eu d'enfans! Vous ne savez pas le tourment qu'ils vous donnent! son frère, qui étoit soldat, s'est fait tuer; celle-ci....

La Commère BERTRAND.

Voudroit être mariée. Eh bien! débarrassez-vous-en, cela vous sera bien aisé, et vous le devez : tout le monde sait que c'est pour elle que Germain s'est cassé la jambe.

Madame GOBERT.

Ce n'est pas ma faute. Est-ce qu'on vient voir, la nuit, une fille à sa fenêtre? heureusement qu'elle étoit grillée, et que l'arbre en étoit loin; et encore je ne compte pas la branche de mon noyer qu'il m'a cassée en tombant.

La Commère BERTRAND.

Et sa jambe qui le retient dans son lit, n'est-ce rien?

Madame GOBERT.

Bon! son père est chirurgien, il ne lui en coûtera rien pour se faire guérir.

La Commère BERTRAND.

Et s'il devient boiteux, aucune fille ne voudra de lui : voilà comme Grand-Pierre a manqué d'épouser Marie-Jeanne ; il est vrai que ce n'étoit pas sa faute, parce qu'un couvreur est exposé à tomber tous les jours ; mais Germain...

Madame GOBERT.

N'avez-vous pas autre chose à me dire ? je m'en vais.

La Commère BERTRAND.

Ecoutez-moi donc, voilà quel est mon avis : Si j'avois une fille je la marierois, parce que ma mère m'a mariée. La vôtre ne vous avoit-elle pas mariée aussi ? Chacun doit avoir son tour ; il faut de la raison partout ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Madame GOBERT.

Comment ! que voulez-vous dire ?

La Commère BERTRAND.

Moi ? Rien. Mais quelquefois il arrive qu'on se repent, et il est trop tard. Enfin, vous savez ce qui est arrivé à ma mère en pareil cas ; je ne vous en dis pas davantage. Mariez, mariez votre fille, et au plus tôt.

Madame GOBERT.

Dans dix ans j'y penserai. Il faut amasser du bien avant.

La Commère BERTRAND.

Ah ! vous en avez assez à présent. Moi, je dirois : Tu veux te marier, mon enfant, comme disoit le père Guillaume, voilà qui est fait ; et il maria sa fille. Son mari mourut bientôt après ; elle s'est

mariée encore, après cela encore une autre fois, et elle a bien fait.

Madame GOBERT.

Une veuve peut se remarier tant qu'elle veut.

La Commère BERTRAND.

Quand elle n'a point d'enfans.

Madame GOBERT.

Quand les enfans sont jeunes et qu'on leur donne un beau-père riche, je crois qu'on ne peut pas mieux faire.

La Commère BERTRAND.

Pour soi.

Madame GOBERT.

Non, pour eux : il vous aide à veiller sur leur conduite, les amans pour lors trouvent à qui parler, et il faut bien qu'une fille soit sage.

La Commère BERTRAND.

Moi, ce que je vous dis, ce n'est pas que j'en parle : je ne me mêle jamais des affaires de personne, on a toujours assez des siennes ; mais si vous vous remariez sans marier votre fille, on dira : Voilà comme font toutes les veuves ! elles ne sont bonnes que pour elles, elles ne pensent qu'à elles, et tout cela retombe sur nous autres après. Ah ! l'on a bien raison de dire qu'une veuve est bien à plaindre !

Madame GOBERT.

Eh bien ! en avez-vous assez dit ?

La Commère BERTRAND.

Ah pardi ! allez, je ne serois pas au bout si je voulois ; mais j'aime à me taire ; je ne suis pas

comme la cousine Thomas, qui est restée, à ce qu'on dit, deux jours et deux nuits à parler, sans s'asseoir ni se coucher, et sans s'en apercevoir, quand le feu prit chez monsieur le Bailli, aussi.... Mais voilà, monsieur Incisant qui vient à cheval. Où va-t-il donc comme cela? Bon! il met pied à terre, il attache son cheval à un arbre. Ah! il vient vous parler apparemment; je m'en vais, je m'en vais; je ne suis pas curieuse des affaires des autres. Je vais aller voir ce pauvre Germain.

SCÈNE IV.

Madame GOBERT, M. INCISANT.

M. INCISANT (*à son cheval.*)

ALLONS, reste-là, Cadet.

Madame GOBERT.

Que peut-il avoir à me dire?

M. INCISANT.

Madame Gobert, vous voyez un homme plus malade que ceux dont il prend soin, et vous êtes le seul remède à ma maladie.

Madame GOBERT.

Qu'est-ce que vous voulez donc dire, monsieur Incisant?

M. INCISANT.

Je veux dire que mon sang, depuis quelques jours, s'est enflammé pour vous, qu'il se forme dans mon cœur un dépôt qui le consume, et que si

vous ne consentez pas à m'épouser, je suis un homme mort.

Madame GOBERT.

Je crois que vous êtes devenu fou.

M. INCISANT.

Non pas encore; mais je le deviendrai bientôt; si le feu concentré se dilate et gagne le cerveau, le transport s'ensuivra. Empêchez que ce malheur n'arrive.

Madame GOBERT.

Vous vous moquez de moi!

M. INCISANT.

Comment! quand je viens vous demander du secours, vous me refusez un remède qui est en votre possession?

Madame GOBERT.

Mais je voudrois savoir d'où vous vient cette folie, à propos de quoi?

M. INCISANT.

A propos de vous, de votre fille, de mon fils, de moi.

Madame GOBERT.

Quoi! c'est toujours du mariage de nos enfans que vous voulez me parler?

M. INCISANT.

Et aussi du nôtre.

Madame GOBERT.

Comment, du nôtre?

M. INCISANT.

Oui, pourquoi ne m'épouseriez vous pas? Si je ne suis pas aussi riche que vous à présent, je peux le devenir.

Madame GOBERT.

Vous pourrez le devenir? Il faut bien des maladies pour enrichir un chirurgien de village.

M. INCISANT.

Laissez, laissez faire la fièvre! pour peu qu'elle soit opiniâtre cette année, les saignées me rapporteront beaucoup.

Madame GOBERT.

Quoi! pour être digne de moi vous répandrez le sang des autres? Fi donc!

M. INCISANT.

Ce n'est pas ma seule science que celle de saigner; j'ai bien des secrets, et des secrets fort rares.

Madame GOBERT.

Des secrets pour guérir les maladies?

M. INCISANT.

Oui vraiment, et je serai un très bon parti.

Madame GOBERT.

Allons, allons! ne parlons plus de cela.

M. INCISANT.

Pourquoi donc?

Madame GOBERT.

Parce que je suis très contente de mon état de veuve; et quand on est bien il faut s'y tenir.

M. INCISANT.

Mais c'est ne tenir à rien.

Madame GOBERT.

A rien? Et la liberté, donc?

M. INCISANT.

La liberté d'aimer, à la bonne heure, et de se ma-

rier. Tenez, je croyois que vous vouliez vous marier avant votre fille; c'est ce qui m'avoit fait penser qu'en m'épousant vous voudriez bien consentir à donner Hélène à Germain, qui se désespère.

Madame GOBERT.

Qu'il songe à se guérir.

M. INCISANT.

Comment! est-ce qu'après cela?...

Madame GOBERT.

Après cela, il se portera bien.

M. INCISANT.

Et vous lui donnerez Hélène?

Madame GOBERT.

Non.

M. INCISANT.

Cela est clair. Mais que voulez-vous que nous devenions avec notre amour?

Madame GOBERT.

Tout ce que vous voudrez.

M. INCISANT.

Il en coûtera la vie à bien du monde.

Madame GOBERT.

Vous tuerez-vous tous les deux?

M. INCISANT.

Non; mais si la tête va me tourner, je crains bien pour mes malades. Voyez de quoi vous serez responsable. Je peux blesser quelqu'un à l'artère; ordonner une recette pour une autre; ne songer qu'à mon mal, et point à celui de ceux qui me consulteront, et vous serez pire qu'une épidémie :

tout cela doit vous faire trembler, et il ne tient qu'à vous d'empêcher tous ces malheurs.

Madame GOBERT.

Je vous ai déjà dit que je ne voulois ni me remarier, ni marier ma fille; ainsi, ne m'en parlez plus.

M. INCISANT.

En ce cas-là.... je m'en vais donc couper le bras à Pierre Dumoulin.

Madame GOBERT.

Et pourquoi cela ?

M. INCISANT.

Parce que sa maladie sera plus tôt finie, et qu'avec le chagrin que vous me donnez, je pourrois bien me tromper en voulant le guérir.

Madame GOBERT.

Allez, allez, vous êtes fou !

M. INCISANT (*s'en allant.*)

Allons, Cadet. (*Il remonte sur son cheval et s'en va*).

SCÈNE V.

Madame GOBERT (*seule.*)

Je crains en vérité que la tête ne lui tourne de désespoir; on dit qu'il y en a des exemples. Ce seroit dommage pourtant; car il me plairoit assez s'il étoit plus riche. Mais voudrois-je m'exposer à regretter mon veuvage ? On sait bien ce que l'on quitte, mais on ne sait pas ce qu'on prend. (*Elle appelle.*) Hélène ?

SCÈNE VI.

Madame GOBERT, HELENE.

HELENE (*sans paroître.*)

MA mère, je viens.

Madame GOBERT.

Quoique je sache, à peu de chose près, quelle est la fortune de monsieur Incisant, il faut que j'aille chez le tabellion pour m'assurer de sa médiocrité, et me fortifier dans la résolution de rester veuve.

HELENE.

Ma mère, me voilà.

Madame GOBERT.

Je vais sortir, je reviendrai bientôt. Travaillez dans la maison, au lieu de rester à la porte, entendez-vous?

HELENE.

Oui, ma mère. (*Madame Gobert s'en va.*)

SCÈNE VII.

La Commère BERTRAND, HELENE.

La Commère BERTRAND.

MADEMOISELLE Hélène! mademoiselle Hélène!

HELENE.

Qui m'appelle? (*Se retournant.*) Ah! c'est vous, commère Bertrand?

La Commère BERTRAND.

Oui, oui, c'est moi.

HELENE.

Vous allez perdre du temps encore.

La Commère BERTRAND.

Non, non, écoutez-moi : je viens savoir ce que monsieur Incisant a dit à votre mère, et ce qu'elle lui a répondu.

HELENE.

Je n'en sais rien.

La Commère BERTRAND.

Quoi ! vous n'êtes pas plus curieuse que cela ?

HELENE.

Est-ce qu'il est venu ici ?

La Commère BERTRAND.

Sans doute ; et voilà ce que j'avois à vous apprendre tantôt. C'étoit Germain qui m'avoit dit que son père viendroit, et il va venir lui-même pour savoir ce qu'il peut espérer de cette conversation.

HELENE.

Ah ! je vous en prie, qu'il se garde bien de venir ici ; ma mère peut rentrer d'un moment à l'autre, et si elle nous surprenoit, et qu'elle vit que sa jambe n'est pas cassée, nous serions perdus tous les deux.

La Commère BERTRAND.

Il aura vu passer votre mère ; ne craignez rien.

HELENE.

Mais d'autres personnes peuvent le voir.

La Commère BERTRAND.

Tout le monde est au marché aujourd'hui, et l'on

n'en revient point par cette rue-ci ; mais tenez, le voilà. Vous voyez bien que je ne vous mentois pas.

SCÈNE VIII.

La Commère BERTRAND, HELENE, GERMAIN.

HELENE.

AH ! Germain, que venez-vous faire ici ?

GERMAIN.

Je viens vous voir, vous parler.

HELENE.

Mais si ma mère...

La Commère BERTRAND.

Je vous dis, mes enfans, que vous n'avez rien à craindre ; je vais la guetter, et je reviendrai dès que je l'apercevrai.

GERMAIN.

Et si vous allez vous amuser à babiller avec quelque voisine, vous nous oublierez.

La Commère BERTRAND.

Je vous dis que non : je parle quand il le faut ; je sais me taire aussi quand je le veux. Je sais bien que partout où l'on me voit, on croit que je n'y suis que pour écouter tout ce qu'on dit, pour voir tout ce qu'on fait, et puis pour le rapporter à tout le monde : cependant personne n'est plus discrète que moi. Quand j'ai vu Suzette et Charlot qui prenoient toujours le plus long pour revenir

de la veillée, ainsi que Nicole et Grand-Pierre; j'ai bien vu ce qui arriveroit de tout cela. Eh bien! à qui en ai-je parlé?

GERMAIN.

Allons, c'est bon!

La Commère BERTRAND.

Je n'en ai jamais rien dit qu'au compère Pierre, à Jean Leblond, à Claude Legrand, à leurs sœurs et à leurs cousins; mais c'étoient leurs parens: encore m'avoient-ils bien promis le secret.

HELENE.

Gardez-le nous, c'est tout ce que nous vous demandons.

La Commère BERTRAND.

Oh! vous n'avez que faire de me le recommander, parce que...

GERMAIN.

Allez-vous-en donc.

La Commère BERTRAND.

Je m'en vais chercher votre mère; et je tâcherai de l'amuser, pour vous donner du temps.

GERMAIN.

Mais si vous lui parlez, vous ne pourrez pas venir nous avertir.

La Commère BERTRAND.

Laissez, laissez-moi faire; je vous dis que vous pouvez être tranquilles. Voici ce que je lui dirai...

GERMAIN.

Nous n'avons que faire de le savoir.

La Commère BERTRAND.

Ah, oui! vous avez raison; c'étoit pour vous faire voir...

HELENE.

Eh! vous vous amusez toujours. Allez-vous-en.

La Commère BERTRAND.

Allons, allons, je reviendrai.

GERMAIN.

Oui, oui.

SCÈNE IX.

HELENE, GERMAIN.

HELENE.

Je crains qu'il ne passe quelqu'un qui vous connoisse.

GERMAIN.

Je vous promets de me cacher dans ce buisson, dès que j'entendrai le moindre bruit.

HELENE.

Que ne risquons-nous pas!

GERMAIN.

Ah! laissez-moi jouir sans alarmes du bonheur de vous revoir.

HELENE.

Mais pourquoi nous parler de jour?

GERMAIN.

Pouvez-vous m'envier un plaisir dont je suis privé depuis si long-temps?

HELENE.

Si cet instant nous alloit séparer pour toujours !

GERMAIN.

Que ces craintes me font perdre de précieux momens !

HELENE.

Eh bien! parlez : qu'avez-vous à m'apprendre?

GERMAIN.

Mon père a dû proposer à votre mère de l'épouser: si elle y consent, notre bonheur est sûr.

HELENE.

Je sais qu'il a parlé à ma mère; mais elle ne m'a rien dit qui pût me donner la moindre espérance.

GERMAIN.

Eh! sur quoi donc puis-je compter?

HELENE.

Sur mon cœur qui ne changera jamais.

(*Madame Gobert voyant Germain avec Hélène; se cache dans le buisson pour écouter.*)

SCÈNE X.

Mad. GOBERT (*cachée*), HELENE, GERMAIN.

GERMAIN.

J'ENTENDS quelqu'un. (*Il veut se cacher dans le buisson; il rencontre madame Gobert qui en sort.*) Ah ciel!

Madame GOBERT.

Hélène, que faites-vous ici? Rentrez dans la maison tout-à-l'heure.

SCÈNE XI.

Madame GOBERT, GERMAIN.

Madame GOBERT (*retenant Germain.*)

QU'EST-CE que cela veut dire, Germain? Comment avez-vous pû venir ici, et comment pouvez-vous déjà marcher? Vous ne devriez pas seulement pouvoir vous lever de long-temps.

GERMAIN.

Madame... (*A part.*) Que dire.

Madame GOBERT.

Pourquoi cet embarras?

GERMAIN.

C'est que mon père m'avoit défendu de sortir encore, quoique....

Madame GOBERT.

Quoique vous soyez déjà guéri! Et pourquoi cacher sa science?

GERMAIN.

Sa science?

Madame GOBERT.

Oui; il m'a dit tantôt qu'il avoit bien des secrets, et je gagerois que c'est avec un de ces secrets-là qu'il vous a guéri.

GERMAIN (*à part et avec joie.*)

Qu'entends-je! (*A Madame Gobert.*) Puisqu'il vous l'a dit....

Madame GOBERT.

Sûrement : mais je ne comprends pas pourquoi il n'en conviendroit pas.

GERMAIN.

C'est qu'il craint que sa science ne lui fasse des ennemis.

Madame GOBERT.

Et c'est pour cela qu'il ne veut pas qu'on sache qu'il est si habile?

GERMAIN.

Je le crois : parce qu'il m'a bien défendu de rien dire de ma prompte guérison; et je vous prie de vouloir bien ne jamais lui en parler.

Madame GOBERT.

Cela est admirable ! On n'a encore rien vu de pareil. Est-ce que vous n'êtes pas bien aise d'avoir un père si habile?

GERMAIN.

Pardonnez-moi, Madame.

Madame GOBERT.

Je voudrois bien le voir.

GERMAIN.

Ah ! Madame, si c'est pour lui dire....

Madame GOBERT.

Non, non; ne craignez rien. J'ai envie de l'envoyer chercher.

GERMAIN.

Si vous voulez, j'irai.

Madame GOBERT.

Y songez-vous? Il ne faut pas trop marcher.

GERMAIN.

Je suis trop bien guéri pour avoir rien à craindre. Peut-être il sera rentré chez lui ; je vais vous l'envoyer.

Madame GOBERT.

Ne courez pas.

GERMAIN.

Non, non. (*A part.*) Allons prévenir mon père de tout ceci.

SCÈNE XII.

Madame GOBERT (*seule.*)

Qui auroit jamais imaginé qu'un chirurgien de village seroit aussi savant ! Il va faire fortune. Je suis fâchée de l'avoir rebuté si durement que j'ai fait.... Cependant, s'il m'aime réellement, il me sera aisé.... Mais j'entends le pas d'un cheval. Si c'étoit lui.... (*Elle regarde.*) C'est lui-même.

SCÈNE XIII.

Mad. GOBERT, M. INCISANT (*passant à cheval.*)

Madame GOBERT (*l'appelant.*)

Monsieur Incisant ? Monsieur Incisant ?

M. INCISANT.

Tout-à-l'heure.

Madame GOBERT.

Venez, venez donc ici.

M. INCISANT.

Je vais donner mon cheval à Pierrot, que je vois passer, il le remènera. (*Il passe.*)

Madame GOBERT.

Pourvu qu'il n'ait pas changé ! (*Elle l'attend.*) Il n'est guère empressé.

M. INCISANT.

Eh bien ! madame Gobert, me voilà ; que me voulez-vous?

Madame GOBERT.

Est-ce que Pierre Dumoulin est mort ?

M. INCISANT.

Pourquoi donc ?

Madame GOBERT.

C'est que vous avez l'air triste.

M. INCISANT.

J'ai bien autre chose dans la tête.

Madame GOBERT.

Ah ! je le crois. Est-ce que vous n'avez pas vu votre fils?

M. INCISANT.

Non : je ne suis pas rentré chez moi depuis que je vous ai parlé.

Madame GOBERT.

Eh bien ! je l'ai vu, moi.

M. INCISANT.

Vous êtes bien bonne d'avoir été lui tenir compagnie.

Madame GOBERT.

Je n'ai pas été chez vous.

M. INCISANT.

Comment !

Madame GOBERT.

C'est ici qu'il m'a tout appris.

M. INCISANT.

Ici ?

Madame GOBERT.

Oui, vraiment. Ne soyez pas fâché contre lui ; pour moi, je vous admire, et je vois déjà...

M. INCISANT.

L'imprudent s'est perdu par sa faute ; et il me perd aussi.

Madame GOBERT.

Pourquoi donc ?

M. INCISANT.

Je lui avois recommandé de ne pas sortir.

Madame GOBERT (*riant.*)

Je le sais bien.

M. INCISANT.

Pouvez-vous rire de mon embarras ?

Madame GOBERT.

Je vous admire, au contraire.

M. INCISANT.

Je vous en prie, gardez-moi le secret.

Mádame GOBERT.

Vous m'aviez dit que vous aviez des secrets merveilleux ; je n'ai pas été surprise en voyant votre fils si promptement guéri.

M. INCISANT.

Et vous croyez....

Madame GOBERT.

Que c'est l'effet de votre science.. En huit jours guérir une jambe cassée ! Car il est bien guéri; il marche comme avant sa blessure.

M. INCISANT.

Oui, c'est vrai. (*A part.*) Elle paroît le croire.

Madame GOBERT.

Il dit que vous avez peur que l'on ne vous tourmente; pourquoi cela?

M. INCISANT.

C'est que... (*A part.*) Que lui dire?

Madame GOBERT.

C'est que? ....

M. INCISANT.

C'est que l'on pourroit peut-être m'accuser d'être un peu sorcier.

Madame GOBERT.

Il n'y a qu'à leur dire comment cela se peut faire.

M. INCISANT.

Oui: et l'on voudra avoir mon secret.

Madame GOBERT.

Cela pourroit bien arriver. Mais expliquez-le moi, vous devez être bien sûr que je ne vous le volerai pas, car je n'y comprendrai rien.

M. INCISANT.

Pardonnez-moi, vous le comprendrez à merveille, écoutez-moi.

Madame GOBERT.

Allons, je vous écoute.

M. INCISANT.

Vous savez que nous avons deux os à la jambe : l'un est gros, et l'autre est petit. Ils s'appellent... les noms ne vous font rien, je crois?

Madame GOBERT.

Non, je ne me soucie pas de les savoir.

M. INCISANT.

Lorsqu'ils se cassent, je ne m'en embarrasse point du tout, je mets dessus mon onguent, et ils reprennent dans le moment.

Madame GOBERT.

Votre onguent les amollit donc?

M. INCISANT.

Les amollit?

Madame GOBERT.

Oui, pour les réunir.

M. INCISANT.

Ah! sûrement.

Madame GOBERT.

Et comment reprennent-ils leur dureté ensuite?

M. INCISANT.

Comment?

Madame GOBERT.

Oui : dites donc!

M. INCISANT.

Comment?

Madame GOBERT.

Allons, pourquoi vouloir m'en faire un mystère?

M. INCISANT.

Mais c'est que...

Madame GOBERT.

Dites donc?...

M. INCISANT.

Tenez, cela est tout de même que deux morceaux de cire d'Espagne que l'on réunit par l'action du feu.

Madame GOBERT.

Cela est admirable! Et vous savez faire cet onguent?

M. INCISANT.

Comme vous savez faire du vin de Bourgogne.

Madame GOBERT.

Vous plaisantez; mais je suis d'avis que nous réunissions nos secrets.

M. INCISANT.

Quoi, vous consentiriez à m'épouser?

Madame GOBERT.

Oui, vraiment.

M. INCISANT.

Mais tantôt...

Madame GOBERT.

Ah! tantôt je voulois vous éprouver.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

Mad. GOBERT, M. INCISANT; la Commère BERTRAND et GERMAIN *viennent ensemble*, HELENE, *qui écoutoit, approche aussi.*

M. INCISANT.

Mon fils, madame Gobert consent enfin que je l'épouse.

GERMAIN.

Ah, mon père! nous allons donc tous être heureux?

Madame GOBERT.

Que dites-vous là ?

GERMAIN.

Que j'espère qu'en faveur de ce mariage vous voudrez bien m'accorder Hélène.

Madame GOBERT.

Hélène est encore trop jeune pour être mariée.

La Commère BERTRAND.

Ah! qu'est-ce que vous dites donc là, madame Gobert! On se cassera la jambe pour votre fille, on vous épousera, tout le monde se sacrifiera pour faire réussir le mariage d'Hélène et de Germain; car, moi, je n'en dors pas depuis quelque temps, et vous ne voudrez pas y consentir! Monsieur Incisant, vous n'aimez pas votre fils, si vous épousez madame Gobert, sans qu'elle consente à unir ces enfans.

Madame GOBERT.

Si vous vouliez bien ne vous mêler que de vos affaires, commère Bertrand.

La Commère BERTRAND.

Eh, je m'en mêle aussi. Est-ce que je n'aime pas Germain comme s'il étoit mon propre enfant? Est-ce que je ne le promenois pas toute la journée quand il étoit petit? Est-ce que tout le monde ne disoit pas que monsieur Incisant et moi nous

étions cause de la mort de sa mère ; qu'elle étoit jalouse de moi ?

Madame GOBERT.

Allons, laissez-nous donc.

La Commère BERTRAND.

Mais qu'il le dise si cela n'est pas vrai ; ou plutôt qu'il dise qu'il ne veut pas vous épouser, si vous ne consentez pas...

M. INCISANT.

Madame Gobert ?

Madame GOBERT.

Eh bien ?

M. INCISANT.

Puis-je écouter mon amour pour vous, si Germain n'épouse pas Hélène ? Croyez-vous que la commère Bertrand n'ait pas raison ?

La Commère BERTRAND.

Ah ! fort bien comme cela !

Madame GOBERT.

Vous ne m'aimez donc pas assez pour ?...

M. INCISANT.

Je vous aime ; mais notre bonheur en seroit-il un, si nous ne faisions pas celui de nos enfans ? Consultez votre cœur.

HELENE.

Ma mère !

GERMAIN.

Madame Gobert !

Madame GOBERT.

Allons, j'y consens, soyons tous heureux.

La Commère BERTRAND.

Je savois bien, moi, que ce mariage-là se feroit; et puis après cela qu'on dise qu'il ne faut pas parler; je n'ai jamais dit autre chose.

L'ENNUYEUX,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

Madame CLAIRFOND.
Madame D'IVRY.
AGATHE, fille de Madame CLAIRFOND.
VALTRAI.
LONGINEAU.

La scène est chez Madame Clairfond.

L'ENNUYEUX,

PROVERBE.

SCÈNE Ire.

Madame CLAIRFOND, Madame D'IVRY.

Madame CLAIRFOND.

Ah ! Madame, vous voilà donc enfin de retour de la campagne! je suis charmée de vous revoir.

Madame D'IVRY.

Je n'irai plus à la campagne qu'avec vous, Madame ; je ne trouve point de maison où l'on s'amuse comme dans la vôtre.

Madame CLAIRFOND.

Ah ! Madame, ne dites donc pas cela.

Madame D'IVRY.

Pourquoi?

Madame CLAIRFOND.

Parce que, depuis que vous êtes partie, il nous est tombé ici un homme de province, qui m'est recommandé par mon oncle, et qui est l'homme le plus ennuyeux que vous puissiez jamais imaginer.

Madame D'IVRY.

Il ne connoît donc que vous à Paris, pour votre malheur?

Madame CLAIRFOND.

Il avoit des lettres de recommandation pour beau-

coup de personnes; mais il faut qu'on lui ait fait fermer la porte partout, à cause de l'ennui qu'il inspire, et dont il ne se doute seulement pas.

Madame D'IVRY.

Et que ne lui fermez-vous aussi la vôtre?

Madame CLAIRFOND.

Cela m'est impossible: je craindrois de fâcher mon oncle, dont ma fille attend toute sa fortune.

Madame D'IVRY.

Cela est embarrassant. Il faudra pourtant bien que nous trouvions quelques moyens de vous en délivrer.

Madame CLAIRFOND.

Valtrai croit toujours avoir trouvé le secret de l'éloigner de nous, et il ne peut pas y réussir.

Madame D'IVRY.

Et parle-t-il quelquefois, cet ennuyeux?

Madame CLAIRFOND.

Que trop!

Madame D'IVRY.

Que vous dit-il donc?

Madame CLAIRFOND.

De vieilles histoires, que tout le monde sait, dont il rit tout seul, et qui ne finissent pas.

Madame D'IVRY.

Et où loge-t-il?

Madame CLAIRFOND.

Dans l'hôtel garni qui est tout près d'ici.

Madame D'IVRY.

Il faut l'envoyer chez lui, et lui prêter des livres.

Madame CLAIRFOND.

Il ne peut pas souffrir la lecture; il dit qu'il n'en a pas besoin pour être instruit.

Madame D'IVRY.

Que fait-il donc toute la journée?

Madame CLAIRFOND.

Il reste ici; et lorsque nous sortons, il nous suit partout.

Madame D'IVRY.

Et vous l'appelez?

Madame CLAIRFOND.

Longineau.

Madame D'IVRY.

Oh ! laissez-nous faire. Il faudra bien que, Valtrai et moi, nous parvenions à vous en défaire.

Madame CLAIRFOND.

Voici justement Valtrai.

SCÈNE II.

Mad. CLAIRFOND, Mad. D'IVRY, VALTRAI.

VALTRAI.

Quoi! madame d'Ivry est de retour!

Madame CLAIRFOND.

Oui, vraiment; et elle prétend qu'elle vous aidera à nous débarrasser de monsieur Longineau.

VALTRAI.

D'abord, vous ne le verrez pas de la journée.

Madame CLAIRFOND.

Seroit-il bien possible?

Madame D'IVRY.

Qu'avez-vous donc fait pour cela?

VALTRAI.

Je sors de chez lui à l'instant. Je l'ai arrêté comme il alloit venir ici; je lui ai dit que madame Dur-

ville, qui demeure au faubourg Saint-Antoine, savoit qu'il étoit à Paris, et le faisoit chercher partout, étant la plus grande amie de son père.

Madame CLAIRFOND.

Mais si elle ne le connoît pas?

VALTRAI.

Cela ne fait rien; c'est une femme qui donne à jouer, qui fête tous les provinciaux nouvellement débarqués; elle sera charmée de le faire tomber dans ses filets; elle le fera jouer, lui donnera à souper, le fera jouer encore et même gagner, et il ne rentrera que fort avant dans la nuit. Ainsi, nous en voilà défaits pour le reste de la journée au moins.

Madame D'IVRY.

Et vous croyez qu'il ira chez cette femme?

VALTRAI.

Je vous dis que je viens de le voir partir à l'instant.

Madame CLAIRFOND.

Allons, nous respirerons donc aujourd'hui tout à notre aise.

VALTRAI.

Je l'avois fait demander cette après-dînée par un mystificateur, qui en a été si fort ennuyé, qu'il a abandonné la partie. Longineau alloit entrer ici, quand je lui ai conseillé d'aller chez madame Durville.

Madame CLAIRFOND.

Cela est bon pour aujourd'hui; mais à l'avenir?

Madame D'IVRY.

Nous trouverons d'autres moyens; n'est-ce pas Valtrai?

VALTRAI (*à Madame d'Ivry.*)

Sûrement; aidé par vous, Madame, qui avez de la gaîté dans l'esprit, et l'imagination la plus vive...

Madame CLAIRFOND.

Tout cela est fort bien; mais, Valtrai, je vous réponds que vous n'épouserez pas ma fille, tant que Longineau sera à Paris.

VALTRAI.

Pourquoi cela? songez donc qu'il nous sera d'un grand secours pour recevoir les visites qu'on nous fera au sujet de notre mariage.

Madame D'IVRY.

Il a raison, Valtrai.

Madame CLAIRFOND.

Ce seroit un ennuyeux de plus, et il m'a dégoûtée, pour la vie, de cette espèce de gens-là.

Madame D'IVRY.

Que vois-je! Ne seroit-ce pas là ce monsieur Longineau?

Madame CLAIRFOND.

C'est lui-même. Que nous disiez-vous donc?

VALTRAI.

Nous allons savoir pourquoi il n'est pas allé chez madame Durville.

SCÈNE III.

Mad. CLAIRFOND, Mad. D'IVRY, VALTRAI, LONGINEAU.

LONGINEAU.

MADAME Durville, bon! vous ne savez pas?

VALTRAI.

Quoi ?

LONGINEAU.

J'ai rencontré un de mes amis, que je connois parce que nous avons été au collége ensemble: c'est un garçon qui a de l'esprit; mais beaucoup plus que moi, car il me corrigeoit toujours mes thêmes.

VALTRAI.

Après, donc?

LONGINEAU.

Son père étoit grand ami du mien; ils s'étoient pourtant battus pour une demoiselle... Attendez que je cherche son nom.

Madame CLAIRFOND.

Cela nous apprend-il ce qui vous a arrêté?

LONGINEAU.

Non; mais c'est pour vous dire que je dois avoir grande confiance en mon ami: d'abord il n'est pas menteur: car il m'a fait donner bien souvent le fouet au collége, en convenant que c'étoit lui qui me corrigeoit mes versions.

VALTRAI.

Mais, madame Durville? Nous direz-vous ?...

LONGINEAU.

Ah! je la connois beaucoup, et sûrement j'irai la voir un jour, si je puis quitter ces Dames, et me priver de leur compagnie.

Madame CLAIRFOND.

Vous pourrez y aller tant que vous le voudrez.

VALTRAI.

Eh! pourquoi pas aujourd'hui?

LONGINEAU.

Parce que... Je m'en vais vous le dire, attendez donc!

VALTRAI.

Voyons! Dites.

LONGINEAU.

Je rêvois en chemin que je reviendrois peut-être fort tard, et pas assez tôt pour être de retour ici à souper, ne voulant pas me faire attendre.

Madame CLAIRFOND.

Il ne faut pas vous gêner, on ne vous attendra jamais.

LONGINEAU.

Oui : mais moi je suis fort aise d'être ici : je m'y plais, et je suis toujours charmé de pouvoir vous amuser. J'étois donc sur le point de m'arrêter en chemin pour revenir, lorsque j'ai rencontré mon ami Gaursin; c'est son nom. Après nous être embrassés, il m'a demandé des nouvelles de mon père et de toute notre ville. Je lui ai dit que j'allois chez madame Durville. Madame Durville! m'a-t-il dit; elle est à la campagne pour un mois. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'il m'a fait;

aussi l'ai-je bientôt quitté pour venir retrouver ces Dames, avec qui je m'amuse bien plus qu'ailleurs.

Madame D'IVRY.

Cela est fort heureux.

LONGINEAU.

Ah! Madame, vous ne me connoissez pas; mais je dis la vérité, parce que je suis ici à mon aise, et je vois le plaisir que j'y fais, grâce à la bonté de ces Dames; et si vous êtes de leur société, Madame, je suis sûr que cela n'y gâtera rien.

Madame D'IVRY.

Cela est bien honnête à vous, monsieur Longineau.

LONGINEAU.

Point du tout, Madame, je n'ai point de mérite à cela. D'ailleurs, j'ai toujours aimé la société des Dames. Voilà comme j'étois à Troyes!

Madame D'IVRY.

Vous aimez donc à jouer, car en province...

LONGINEAU.

Non, Madame, je n'y jouois jamais; mais j'y contois des histoires qu'on trouvoit toujours charmantes.

Madame D'IVRY.

On aime donc les histoires à Troyes?

LONGINEAU.

Les miennes, Madame. Vous allez voir, vous allez voir.

Madame CLAIRFOND.

Ah! je vous en prie, monsieur Longineau, ne nous contez pas d'histoires.

LONGINEAU.

Non. Mais c'étoit seulement pour faire voir à Madame, que j'y réussissois si bien, qu'il y avoit un avocat, de beaucoup d'esprit, qui disoit toujours que j'aurois été bon pour endormir les jaloux ; et ce talent-la est fait pour plaire aux Dames, comme vous le comprenez bien.

Madame D'IVRY.

Assurément.

SCÈNE IV.

Mad. CLAIRFOND, Mad. D'IVRY, AGATHE, LONGINEAU, VALTRAI.

Madame D'IVRY.

AH! voilà mademoiselle votre fille! Bonjour, mon cœur; mais, mon Dieu, comme vous êtes triste?

AGATHE.

Ma mère en sait bien la raison.

Madame CLAIRFOND.

Je vous entends; ce n'est pas ma faute: prenez-vous-en à Valtrai.

LONGINEAU.

Je serois bien fâché que ce fût la mienne; car je suis toujours bien aise de voir Mademoiselle, et j'espère qu'elle me le rend bien.

AGATHE.

Comment, monsieur Valtrai! vous m'aviez dit que nous ne reverrions pas monsieur Longineau de la journée.

VALTRAI.

Que voulez-vous? j'y comptois.

LONGINEAU.

Et vous en auriez été bien fâchée, je crois, Mademoiselle. Aussi ai-je été bien aise du contretemps qui m'a ramené ici.

VALTRAI.

A propos, monsieur Longineau! j'ai un billet de comédie pour vous.

LONGINEAU.

Pour moi? Vous savez bien que je n'aime pas le spectacle; je m'y endors toujours.

VALTRAI.

Oui; mais la pièce que l'on joue aujourd'hui vous amusera beaucoup.

LONGINEAU.

Quelle est-elle?

VALTRAI.

C'est *le Roi de Cocagne*.

LONGINEAU.

Une tragédie?

VALTRAI.

Non, une comédie.

LONGINEAU.

Il faut qu'elle soit meilleure que celle du *Méchant;* car j'ai trouvé celle-là bien bête. J'aime qu'il y ait de l'esprit, moi, dans les comédies.

VALTRAI.

Eh bien! *le Roi de Cocagne* vous amusera, je vous en réponds.

LONGINEAU.

N'y a-t-il pas un palais tout de confitures?

VALTRAI.

Justement.

LONGINEAU.

Cela doit être bien joli!

VALTRAI.

Tenez, voilà le billet. Allez-y tout de suite; il n'y a pas un instant à perdre, pour avoir une bonne place.

LONGINEAU.

Adieu, Mesdames. Je reviendrai dès que la comédie sera finie.

Madame CLAIRFOND.

Ne vous pressez pas.

LONGINEAU.

Je vous dirai tout ce que j'aurai vu.

VALTRAI.

Allez! allez donc!

SCÈNE V.

Mad. CLAIRFOND, Mad. D'IVRY, AGATHE, VALTRAI.

Madame CLAIRFOND.

Nous pouvons donc respirer, au moins pendant quelque temps.

VALTRAI.

Je vous réponds de vous en défaire bientôt entièrement.

Madame D'IVRY.

Vous avez raison, Madame: il est insupportable, excédant, odieux; mais dites-nous donc, Valtrai,

avez-vous quelques moyens sûrs de nous en débarrasser? Je voudrois pouvoir vous aider.

VALTRAI.

Il faut que madame Clairfond y consente.

Madame CLAIRFOND.

J'y consentirai de très grand cœur.

VALTRAI.

C'est que je ne voudrois pas que monsieur votre oncle fût fâché contre vous, Madame.

Madame CLAIRFOND.

Si nous ne faisons point de mal à Longineau, il ne pourra pas se plaindre.

VALTRAI.

Longineau ne se doutera pas du tour que je veux lui jouer. Il ne pourroit que se plaindre de moi, s'il est jamais désabusé; et il aura toujours à se louer de la manière dont vous l'avez reçu chez vous, Madame.

Madame CLAIRFOND.

En ce cas, je vous donne carte blanche.

AGATHE.

Tout doit être permis à Valtrai pour nous en défaire; n'est-ce pas, maman?

Madame D'IVRY.

Dites donc oui, Madame.

Madame CLAIRFOND.

Pourvu que ce soit bientôt. Eh! mais, mon Dieu! n'est-ce pas lui que j'entends encore?

VALTRAI.

C'est lui-même: laissez-moi lui parler.

SCÈNE VI.

Mad. CLAIRFOND, Mad. D'IVRY, AGATHE, VALTRAI, LONGINEAU.

VALTRAI.

Eh bien! pourquoi donc revenez-vous sitôt?

LONGINEAU.

Parce qu'on ne joue pas *le Roi de Cocagne*, et que c'est *Relâche* aujourd'hui. La porte de la comédie est fermée.

VALTRAI.

Parbleu! cela est bien contrariant!

LONGINEAU.

Ne vous inquiétez pas de moi; je tiendrai compagnie à ces Dames.

Madame CLAIRFOND.

Eh bien! Valtrai?

VALTRAI.

Ah! Madame, je suis désespéré; mais vous ne me reverrez que pour exécuter le projet que j'ai formé. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Mad. CLAIRFOND, Mad. D'IVRY, AGATHE, LONGINEAU.

LONGINEAU.

Eh bien! il s'en va? Tant mieux; car il auroit

voulu partager le plaisir que j'aurai à vous amuser, Mesdames, et, dans ce cas-là, je n'aime pas à avoir de rivaux.

Madame D'IVRY.

Je crois, en effet, que vous ne devez pas craindre qu'on vous ressemble en rien.

LONGINEAU.

C'est ce qu'on m'a toujours dit.

Madame D'IVRY.

A Troyes?

LONGINEAU.

Et à Paris aussi, Madame.

Madame D'IVRY.

Quoi! vous êtes déjà venu à Paris?

LONGINEAU.

Oui, Madame; j'y ai demeuré trois ans: mais il y a long-temps de cela.

Madame D'IVRY.

Et qu'y faisiez-vous?

LONGINEAU.

J'étois mousquetaire gris, Madame.

Madame D'IVRY.

Ah! je ne m'étonne plus si vous êtes si malin!

LONGINEAU.

Je ne l'ai pourtant jamais été autant que mes camarades.

Madame D'IVRY.

Les mousquetaires?

LONGINEAU.

Oui, Madame; oh! ils faisoient des tours!... des tours!... Il faut que je vous en conte quelques-uns.

Madame D'IVRY.

En effet, cela doit être curieux!

LONGINEAU.

Vous allez voir, vous allez voir.

Madame D'IVRY.

Asseyons-nous, au moins.

LONGINEAU.

Un soir, nous étions six mousquetaires, et nous avions soupé ensemble tous les six à l'hôtel. C'étoit dans les grands jours de l'été, et il faisoit clair de lune. Nous revenions donc tous les six en causant. Moi, je ne disois rien, parce que j'aimois à les entendre parler. Nous marchions donc tous les six le long du quai qui est au bout du pont Royal... qui s'appelle, je crois.... Attendez; le quai...

Madame D'IVRY.

Des Théatins.

LONGINEAU.

Oui, des Théatins. Nous marchions tous les six mousquetaires ensemble; c'est-à-dire, qu'il y en avoit un qui alloit devant tout seul, et le chapeau sous le bras, parce qu'il aimoit beaucoup sa frisure.

Madame D'IVRY.

Ah! il aimoit sa frisure?

LONGINEAU.

Oh! infiniment. Voilà que nous disons: Il faut lui faire un tour, c'est-à-dire, les autres mousquetaires; car, moi, je n'imaginois pas ce qu'ils vouloient faire. Nous marchions donc tous les six le long de ce quai, où il y a.... Comment vous dirai-je cela? Ah! des tas de bois à brûler. Nous marchions

toujours, c'est-à-dire, lentement, comme quand on se promène, et nous nous trouvâmes tous les six au bout du quai où il y a.... Comment vous dirai-je cela? Pour aller à la rivière.... Ah! une pente, par où on mène les chevaux boire.

Madame CLAIRFOND.

Vous êtes bien bonne de l'écouter!

Madame D'IVRY.

Je veux savoir la fin de l'histoire.

LONGINEAU.

Ah! j'oubliois de vous dire qu'auprès de ces tas de bois à brûler nous trouvâmes une... une petite charrette; oui, une petite charrette. Il y a, comme vous savez, à la charrette deux morceaux de bois, qui forment, en avant, ce qu'on appelle un brancard; et, au bout, un morceau de cuir qui fait porter le brancard sur le dos du cheval.

Madame CLAIRFOND.

Elle est bien longue votre histoire, monsieur Longineau.

LONGINEAU.

Attendez donc, Madame; vous n'êtes pas au plus joli. Ces Messieurs, non pas moi, prirent la petite charrette, et posèrent le cuir du brancard sur les épaules de celui qui alloit devant, et qui aimoit tant sa frisure; et comme il étoit justement au haut de la descente qui alloit à la rivière.... ils poussèrent la charrette. (*Il se fait un moment de silence.*)

Madame CLAIRFOND.

Eh bien! après?

LONGINEAU.

Voilà tout, Mesdames.

Madame CLAIRFOND.

En effet, voilà une jolie histoire!

LONGINEAU.

Je l'ai contée plus de cent fois, et on me la demande toujours.

Madame D'IVRY.

A Troyes, sans doute?

SCÈNE VII.

Mad. CLAIRFOND, Mad. D'IVRY, AGATHE, VALTRAI, LONGINEAU.

VALTRAI.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! voilà un grand malheur!

Madame CLAIRFOND.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Valtrai?

VALTRAI.

Où est monsieur Longineau?

Madame D'IVRY.

Eh! le voilà devant vous.

LONGINEAU.

Oui, me voilà! me voilà!

VALTRAI.

Eh bien! Monsieur, on vous accuse d'avoir tué un homme, cette nuit.

LONGINEAU.

Moi!

VALTRAI.

Vous-même.

Madame CLAIRFOND.

Quoi, Monsieur, vous seriez capable?...

LONGINEAU.

Eh! Madame, je suis rentré tout de suite chez moi, en sortant d'ici.

VALTRAI.

Eh bien! cet homme qui en a tué un autre se nomme comme vous, les témoins le dépeignent fait comme vous, et portant un pareil habit.

Madame D'IVRY.

Voilà qui est bien malheureux!

VALTRAI.

D'autant qu'on le cherche partout, et qu'on ne le trouve pas.

LONGINEAU.

Est-ce que c'est ma faute à moi!

VALTRAI.

Non sans doute; mais on sait que, dans la maison où vous demeurez, il y a un monsieur Longineau, et l'on va venir l'y chercher.

LONGINEAU.

Mais je dirai que ce n'est pas moi qui ai tué cet homme. J'ai servi dans les Mousquetaires-Gris, que diable! et il n'est pas croyable!...

VALTRAI.

Vous aurez beau dire; on vous arrêtera toujours.

LONGINEAU.

On m'arrêtera?

VALTRAI.

Sûrement ; et si l'on ne trouve pas le vrai coupable, vous courez risque...

LONGINEAU.

Comment ! je serois condamné à sa place ?

VALTRAI.

Cela pourroit arriver. Croyez-moi ; il ne faut pas vous laisser arrêter.

LONGINEAU.

Et que faut-il faire pour éviter cela ?

VALTRAI.

Vous sauver, et très promptement.

LONGINEAU.

Et comment ferai-je pour partir ?

VALTRAI.

J'y ai pourvu. J'ai fait venir des chevaux de poste, votre chaise est chargée ; vous n'avez qu'à monter dedans et partir tout de suite pour Troyes.

LONGINEAU.

Ah, mon Dieu, que je suis malheureux !

VALTRAI.

Ne perdez pas un instant.

LONGINEAU.

C'est affreux ! Moi qui espérois plaire un jour à mademoiselle Agathe, et l'obtenir de madame sa mère.

VALTRAI.

Eh bien ! en demeurant vous allez donner à ces Dames le chagrin de vous voir arrêter sous leurs yeux.

LONGINEAU.

J'en serois désolé. Ah, mon Dieu, mon Dieu! Moi, tuer un homme! y a-t-il là de la raison?

VALTRAI.

Entendez-vous le postillon qui s'impatiente?

LONGINEAU.

Allons! je m'en vais, je m'en vais. Adieu donc, Mesdames.

AGATHE.

Eh! Monsieur, partez donc!

LONGINEAU.

Ah! Mademoiselle, que l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma vie me donne de regrets!

VALTRAI.

Allons, allons, adieu.

LONGINEAU.

Ah! monsieur de Valtrai, que je vous ai d'obligations!

VALTRAI.

Vous méritez tout cela.

LONGINEAU.

Sûrement.

VALTRAI.

Partez promptement.

LONGINEAU.

Allons, puisqu'il le faut. Adieu, adieu.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

Mad. CLAIRFOND, Mad. D'IVRY, AGATHE, VALTRAI.

Madame CLAIRFOND.

Il ne m'avoit jamais tant ennuyé. Où allez-vous donc, Valtrai?

VALTRAI.

Je ne veux le quitter que quand il sera monté dans sa voiture. (*Il va regarder à la fenêtre.*)

Madame D'IVRY.

Je ne conçois pas comment Valtrai a eu le temps d'exécuter tout cela.

VALTRAI.

Enfin, nous en voilà défaits.

AGATHE.

Il est parti?

VALTRAI.

Absolument.

Madame D'IVRY.

Je crois, Madame, que vous ne pouvez refuser à Valtrai la récompense que vous lui avez promise, s'il vous défaisoit de cet ennuyeux Longineau.

Madame CLAIRFOND.

Et je la lui donne avec plaisir. Aimez-vous bien, mes enfans, et surtout ne soyez jamais ennuyeux.

LA MAISON

DES BOULEVARDS,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

LE COMMANDEUR.
LA BARONNE, veuve, nièce du Commandeur.
LE CHEVALIER.
ANGELIQUE, femme de chambre de la Baronne.
M. DE LERRIERE.
M. SOYEUX, marchand d'étoffes.
M. GAZIN, marchand de modes.
M. CAISSON, sellier.
M. DELECLAT, bijoutier.
M. MODILLON, architecte.

La scène est dans une maison, sur les Boulevards.

LA MAISON

DES BOULEVARDS,

PROVERBE.

SCÈNE I^RE^.

LE COMMANDEUR, M. MODILLON.

M. MODILLON (*roulant des plans*).

Vous voyez bien, Monsieur, que d'après tous nos arrangemens, ce salon-ci sera superbe.

LE COMMANDEUR (*en robe de chambre*).

Et je verrai dans les carrosses tout le monde qui passera sur les Boulevards, monsieur Modillon?

M. MODILLON.

Oui, monsieur le Commandeur, et cela sans être vu, si vous le voulez: le dos à la fenêtre, en lisant, vous n'aurez qu'à lever les yeux sur la glace qui sera vis-à-vis de vous.

LE COMMANDEUR.

Il est vrai qu'il n'y a rien de si agréable.

M. MODILLON.

D'autant mieux que dans le même instant, si vous êtes las du bruit de la ville, l'autre côté du salon vous offre la campagne la plus riante et la plus

tranquille, et que vous voyez le tout ensemble, si vous le voulez.

LE COMMANDEUR.

Je comprends cela. Le jardin sera un peu petit.

M. MODILLON.

A Paris, on n'en a que faire.

LE COMMANDEUR.

Il est vrai : on ne s'y promène que dans les boues de la ville, et aux risques et périls de sa vie ; mais cela est amusant.

M. MODILLON.

J'oubliois de vous dire que votre jardin sera vert dans toutes les saisons.

LE COMMANDEUR.

Comment cela ?

M. MODILLON.

Je le ferai tout en portiques de treillages peints en vert.

LE COMMANDEUR.

Vous avez raison ; mais j'y voudrois des espaliers et des cerisiers d'Angleterre, en plein vent.

M. MODILLON.

Tout cela sera sur la petite terrasse.

LE COMMANDEUR.

Fort bien ! fort bien ! l'appartement de ma nièce, comme nous avons dit, aura les boudoirs et les garde-robes ajustés et peints.

M. MODILLON.

Dorés.

LE COMMANDEUR.

Cela sera cher.

M. MODILLON.

Non; cela ne peut pas aller bien haut.

LE COMMANDEUR.

A la bonne heure! je veux qu'elle se plaise autant que moi dans cette maison; c'est une veuve de vingt ans, et qui est charmante, parce qu'elle a tous les caprices, toutes les fantaisies, et même les nerfs des femmes de Paris. Je l'aime passionnément; je voudrois seulement qu'elle se remariât.

M. MODILLON.

Cela viendra; et l'appartement du second...

LE COMMANDEUR.

Sera pour son mari: un militaire se trouve toujours bien logé.

M. MODILLON.

On pourroit bâtir à côté de l'appartement de madame la Baronne...

LE COMMANDEUR.

Non, non, je veux bien dépenser vingt mille francs pour tous les changemens; mais voilà tout. Ah ça, quand aurai-je des ouvriers?

M. MODILLON.

Dans une heure, vous saurez cela.

LE COMMANDEUR.

Le plus tôt vaudra le mieux.

M. MODILLON.

Eh bien! demain peut-être.

LE COMMANDEUR.

Vous me ferez grand plaisir. Adieu, monsieur Modillon.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

IL n'y aura pas une plus jolie maison à Paris! Ah! ma nièce, je viens de faire des arrangemens!...

LA BARONNE.

Pourquoi donc, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

Pour cette maison-ci. Elle sera délicieuse! elle ne me coûte que cinquante mille francs, mais je ne la donnerois pas pour cent. Ne trouvez-vous pas la position charmante?

LA BARONNE.

Comme cela. Il seroit plus convenable de demeurer au faubourg Saint-Germain.

LE COMMANDEUR.

Oui: mais ceci est plus riant; et vous verrez, quand j'aurai dépensé encore ici vingt mille francs, ce que cela deviendra. Vous n'en voudrez jamais sortir.

LA BARONNE.

Il faudra que je rende mes trois loges de spectacle; n'est-ce pas?

LE COMMANDEUR.

Je ne dis pas cela.

LA BARONNE.

Je crains le bruit, le tumulte, et l'on n'a que cela ici: joignez-y la poussière, les mauvaises odeurs...

LE COMMANDEUR.

Votre appartement donne sur la campagne, et vous avez une vue charmante.

LA BARONNE.

Je me lève tard, je sors de bonne heure, ainsi la vue m'est égale.

LE COMMANDEUR.

Mais quand vos nerfs vous tourmentent?

LA BARONNE.

Je ferme mes jalousies.

LE COMMANDEUR.

Vous aurez un meuble superbe qu'on vient de m'indiquer, et que je vais aller voir. Adieu, mon cœur. (*Il la baise au front.*) Ma nièce, si vous vouliez vous déterminer....

LA BARONNE.

A quoi, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

A vous marier, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir; le chevalier vous aime, je ne crois pas qu'il vous déplaise, et il me convient très fort.

LA BARONNE.

J'aime ma liberté.

LE COMMANDEUR.

Les femmes sont-elles gênées à Paris? Au contraire, elles y règnent en souveraines. Pensez à tout cela.

LA BARONNE.

J'y penserai.

LE COMMANDEUR.

J'ai de quoi vous assurer une fortune, qui sans cela seroit perdue. Je vous laisse y réfléchir.

SCÈNE III.

LA BARONNE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

MADAME, il y a chez vous un des gens de monsieur de Lerrière, qui veut vous parler de sa part.

LA BARONNE.

Je sais ce que c'est; comme je ne veux pas qu'il rencontre mon oncle, je suis venu savoir s'il alloit sortir. Dès qu'il sera parti, vous direz à celui qui attend d'avertir son maître de venir tout de suite.

ANGELIQUE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Et vous m'apporterez un paquet de papiers, qui est dans mon boudoir.

ANGELIQUE.

Sur le sopha?

LA BARONNE.

Oui. Allez.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ENFIN, Madame, je puis donc trouver un moment favorable pour vous parler.

LA BARONNE.

De quoi ? De votre amour ? J'ai bien d'autres affaires dans ce moment-ci.

LE CHEVALIER.

En avez-vous qui ne doivent pas m'intéresser ?

LA BARONNE.

Eh bien ! apprenez donc que j'ai trouvé mes cinquante mille francs ; et, si vous m'aimez, réjouissez-vous d'une chose qui me fait le plus grand plaisir.

LE CHEVALIER.

J'ignore ce que ce peut être.

LA BARONNE.

Quoi ! je ne vous ai pas dit vingt fois que j'avois envie de vendre cette maison-ci ?

LE CHEVALIER.

Il n'est pas possible ! Une maison qui fait le bonheur de votre oncle !

LA BARONNE.

Monsieur, j'ai besoin d'argent.

LE CHEVALIER.

Il ne vous en laisse pas manquer.

LA BARONNE.

Vous croyez cela ? Cependant, si je n'ai pas demain de quoi payer mes loges des trois spectacles, il faudra que je les rende. Pensez-vous que je consentirai à cela ?

LE CHEVALIER.

On pourroit vous trouver cette somme.

LA BARONNE.

J'ai besoin d'argent pour beaucoup d'autres choses ;

ainsi mon parti est pris, et j'attends l'homme qui va me compter ce qu'il me faut.

LE CHEVALIER.

Quel est donc cet homme?

LA BARONNE.

Monsieur de Lerrière.

LE CHEVALIER.

C'est une plaisanterie; et monsieur de Lerrière n'achètera pas une maison sans avoir ses sûretés: il entend trop bien les affaires pour cela.

LA BARONNE.

Mais je les entends aussi-bien que lui. Voilà comme sont ces Messieurs; ils pensent qu'on ne sauroit être aussi-bien instruite qu'eux.

LE CHEVALIER.

Moi! je vous jure que j'ai la plus grande foi en vos lumières; mais je ne comprends pas la possibilité de vendre une maison qui appartient à un autre.

LA BARONNE.

C'est que vous n'avez d'idée de rien. Ecoutez-moi: J'ai su que le Commandeur, ne voulant pas qu'après sa mort cette maison passât à l'Ordre de Malte, l'avoit acquise en mon nom. Par conséquent je suis la maîtresse d'en faire ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Oui; mais il compte sur la jouissance de cette maison, et vous ne pouvez pas en conscience....

LA BARONNE.

Je n'ai besoin ni de vos avis, ni de vos conseils.

SCÈNE V.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

MADAME, voilà vos papiers. Monsieur de Lerrière arrive.

LA BARONNE.

Eh bien! qu'on le fasse entrer.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous allez conclure?

LA BARONNE.

Et recevoir mon argent. Allez-vous-en.

LE CHEVALIER.

Vous faîtes-là une chose qui va vous brouiller avec votre oncle.

LA BARONNE.

C'est mon affaire.

LE CHEVALIER.

Permettez-moi du moins de revenir pour savoir....

LA BARONNE.

Sûrement; il faut bien que vous reveniez. Allons, partez. Vous, Angélique, laissez-nous.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. DE LERRIERE.

LA BARONNE.

AH! monsieur de Lerrière, je suis enchantée de vous voir.

M. DE LERRIERE.

Madame la Baronne a bien de la bonté, et je suis très aise d'avoir cette occasion de lui faire ma cour.

LA BARONNE.

Vous avez ici votre argent?

M. DE LERRIERE.

Oui, Madame, en bons billets de deux, trois, quatre ou cinq mille francs chacun; j'ai pensé que cela vous seroit plus commode que de l'argent.

LA BARONNE.

Vous avez raison, et je vous en suis obligée; cela se dépense plus facilement. Mais j'ai fait quelques réflexions, et vous pourriez me faire un grand plaisir.

M. DE LERRIERE.

Dites, Madame.

LA BARONNE.

Pourriez-vous me prêter ces cinquante mille francs? Cela m'empêcheroit de vendre ma maison.

M. DE LERRIERE.

Je le voudrois de tout mon cœur, mais je viens de les emprunter; ainsi, vous voyez bien....

LA BARONNE.

Allons, n'y pensons plus. Tenez, voilà le contrat de vente.

M. DE LERRIERE.

Je vais l'examiner. Pendant ce temps, voyez s'il n'y a pas là pour cinquante mille francs de billets. (*Ils examinent, chacun de son côté.*)

LA BARONNE.

Vingt, quatorze et seize font bien cinquante.

M. DE LERRIERE.

Cela est fort bien. Madame la Baronne veut-elle bien quittancer le contrat?

LA BARONNE.

Très volontiers. (*Elle signe.*) En vérité, monsieur de Lerrière, vous êtes un homme charmant! Il y a plaisir d'avoir affaire à vous.

M. DE LERRIERE.

Madame est bien honnête assurément.

LA BARONNE.

J'aurois encore une chose à vous demander.

M. DE LERRIERE.

Ordonnez, je vous prie.

LA BARONNE.

Je voudrois que vous ne prissiez pas possession de cette maison actuellement.

M. DE LERRIERE.

Mais dans un ou deux mois, cela vous conviendroit-il?

LA BARONNE.

C'est plus que je ne veux; vous êtes un homme charmant! je ne saurois trop le répéter.

M. DE LERRIERE.

Madame la Baronne, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

LA BARONNE.

Adieu, Monsieur, adieu.

SCÈNE VII.

La Baronne, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Madame ?

La Baronne.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez?

ANGELIQUE.

Monsieur Soyeux est là-dedans qui demande si vous n'avez besoin de rien.

La Baronne.

Qu'est-ce que c'est que monsieur Soyeux?

ANGELIQUE.

C'est votre marchand d'étoffes.

La Baronne.

Ah! mon Dieu, sûrement, j'ai besoin de beaucoup de choses.

ANGELIQUE.

Je vais le faire entrer. Monsieur Soyeux, venez, venez.

SCÈNE VIII.

La Baronne, M. SOYEUX, ANGELIQUE.

La Baronne.

Monsieur Soyeux, vous venez à propos : j'ai besoin de mille choses.

M. SOYEUX.

Nous n'avons plus guère que des tafetas dans cette saison-ci.

LA BARONNE.

Je veux de belles étoffes; c'est pour jouer la comédie.

M. SOYEUX.

Si Madame en veut en or et en argent, j'ai des échantillons ici.

LA BARONNE.

Voyons! voyons! Ceci est fort bien; n'est-ce pas, Mademoiselle?

ANGELIQUE.

J'aimerois mieux l'autre.

LA BARONNE.

Vous avez raison; je les prendrai toutes les deux. Vous savez ce qu'il en faut?

M. SOYEUX.

Oui, Madame. C'est pour une robe à queue?

LA BARONNE.

Sans doute. Il m'en faudra d'autres encore, et des tafetas. J'irai chez vous.

M. SOYEUX.

Si Madame pouvoit me donner un à-compte.

LA BARONNE.

Mais, vous dois-je beaucoup?

M. SOYEUX.

Voici le mémoire, si Madame veut voir les articles.

LA BARONNE.

Non, non; le total.

M. SOYEUX.

Cela fait dix-sept mille trois cent cinquante livres; et puis, ce que Madame demande encore sera considérable.

LA BARONNE.

Je vais vous donner six mille francs.

M. SOYEUX.

C'est bien peu, madame la Baronne.

LA BARONNE.

Tenez, voyez cela... (*Elle lui donne des billets.*) Combien y a-t-il ?

M. SOYEUX.

Il y a neuf mille francs.

LA BARONNE.

C'est trop !

M. SOYEUX.

Non, Madame, en vérité; si vous saviez la peine que l'on a à tirer de l'argent....

LA BARONNE.

Je le sais bien, et un moment plus tôt je ne vous aurois rien donné.

M. SOYEUX.

En ce cas-là, je suis bien heureux d'être venu.

LA BARONNE.

J'irai peut-être chez vous ce soir; ce sera selon ce qu'on donnera à la comédie : s'il y a bien du monde, je n'irai que demain.

M. SOYEUX.

Je vais toujours mettre à part ce que Madame a choisi.

ANGÉLIQUE.

Monsieur Gazin est ici.

LA BARONNE.

Monsieur Gazin ! ah ! qu'il vienne.

SCÈNE IX.

LA BARONNE, ANGELIQUE, M. GAZIN.

ANGELIQUE.

ENTREZ, monsieur Gazin.

M. GAZIN.

Madame la Baronne, je viens savoir s'il ne vous faut rien, en passant dans le quartier.

LA BARONNE.

Vous avez peut-être cru que je vous avois quitté, parce qu'il y a quinze jours que je n'ai été chez vous, monsieur Gazin ?

M. GAZIN.

Non, madame la Baronne, assurément.

LA BARONNE.

C'est que j'ai été huit jours à la campagne. Avez-vous inventé quelque chose de nouveau ?

M. GAZIN.

Oui, Madame, j'ai trois coiffures nouvelles qui, je crois, feront du bruit ; avec un bouton de diamant que l'on pousse, elles se haussent, s'élargissent comme on le veut.

LA BARONNE.

Cela doit être charmant, monsieur Gazin.

M. GAZIN.

J'ose me flatter que cela aura du succès.

LA BARONNE.

Oh! je le crois. Mais sans pousser le bouton de diamant, sont-elles toujours hautes?

M. GAZIN.

Elles ont vingt-deux pouces.

LA BARONNE.

Cela est fort bien. Et des chapeaux?

M. GAZIN.

Oh! j'en ai de divins; mais il faudroit que madame la Baronne pût les voir.

LA BARONNE.

J'irai chez vous ce soir, et je prendrai de tout cela. Il faudra que vous me fassiez des dominos et des habits à la paysanne, tout ce qu'il y aura de plus joli.

M. GAZIN.

Avec des fleurs?

LA BARONNE.

Des fleurs, de la gaze, des perles et du crêpe.

M. GAZIN.

On s'y mettra toute de suite, si madame la Baronne le desire.

LA BARONNE.

Sûrement, tout de suite.

M. GAZIN.

Si madame la Baronne vouloit voir mon mémoire?

LA BARONNE.

Votre mémoire? Voyons.

M. GAZIN.

Premièrement, quatre coiffures nouvelles, avec des plumes; cinquanté louis.

LA BARONNE.

Mais en tout?

M. GAZIN.

Cinq cent vingt-cinq louis.

LA BARONNE.

C'est que je n'ai pas de louis; en argent, combien cela fait-il?

M. GAZIN.

Douze mille six cents livres.

LA BARONNE.

Tenez, voilà quatre mille livres. (*Elle lui donne deux billets.*)

M. GAZIN.

Madame, il n'y en a que trois.

LA BARONNE.

Tenez, cela fera quatre.

M. GAZIN.

Avec ce billet, cela fait cinq.

LA BARONNE.

Cinq! allons, je vous les donne. A ce soir; gardez-moi une coiffure à ressorts, monsieur Gazin.

M. GAZIN.

Sûrement, madame la Baronne. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LA BARONNE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

MADAME, voulez-vous parler au sellier?

LA BARONNE.

Mais, c'est que ces gens-là me ruineront: à la fin il ne me restera plus d'argent.

ANGELIQUE.

Il dit qu'il a à vendre une voiture, en paillons couleur de rose et vert d'eau, qui est la plus belle chose du monde.

LA BARONNE.

Cela doit être joli: il faut que je lui parle.

ANGELIQUE.

Monsieur Caisson, Madame vous demande.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, ANGELIQUE, M. CAISSON.

LA BARONNE.

MONSIEUR Caisson, qu'est-ce que c'est que cette voiture dont vous avez parlé à Angélique?

M. CAISSON.

Madame la Baronne, c'est une voiture charmante.

LA BARONNE.

En paillons rose et vert d'eau?

M. CAISSON.

Et en argent et en or. Elle n'est pas encore finie; mais l'homme qui me l'avoit commandée est parti: c'étoit un étranger; et comme il m'a donné un à-compte, j'en pourrois faire bon marché à madame la Baronne.

LA BARONNE.

Mais vraiment, j'en suis fort tentée; et quel est le bon marché?

M. CAISSON.

Elle auroit coûté dix-sept mille francs, et je puis la donner à madame la Baronne pour onze.

LA BARONNE.

C'est-à-dire pour dix. J'irai la voir.

M. CAISSON.

Si Madame payoit tout de suite, je la donnerois pour dix.

LA BARONNE.

Et ma voiture anglaise, quand l'aurai-je?

M. CAISSON.

A la fin de la semaine, madame la Baronne.

LA BARONNE.

Est-elle bien basse?

M. CAISSON.

Elle traine presqu'à terre.

LA BARONNE.

Oui, mais je dis de l'impériale?

M. CAISSON.

Le siége du cocher est beaucoup plus haut que l'impériale; et j'ai inventé des siéges, dans la caisse, qui entrent jusque dans la cave: ainsi on peut aller dedans avec les coiffures les plus hautes.

LA BARONNE.

Voilà ce qu'il me faut.

M. CAISSON.

Si Madame prend la voiture nouvelle, la payera-

t-elle? parce que j'ai besoin de dix mille francs, sans quoi je ne la vendrois pas encore.

LA BARONNE.

C'est ce que je ne sais pas.

M. CAISSON.

Madame ne risqueroit rien; le mémoire monte à treize mille francs, sans la voiture anglaise, qui est de cinq. Cela fait déjà dix-huit; ainsi...

LA BARONNE.

Est-ce que je vous avois promis de payer la voiture anglaise?

M. CAISSON.

Oui, madame la Baronne, je l'aurai bientôt vendue, même six mille francs; car il y a beaucoup de dames qui en ont la plus grande envie, à cause de la commodité dont elle sera.

LA BARONNE.

Eh bien! je vais vous donner dix mille francs.

M. CAISSON.

Je les porterai en à-compte, si Madame ne prend pas la berline en paillons.

LA BARONNE.

Mais je crois que je la prendrai. Tenez, voilà les dix mille francs. (*Elle lui donne des billets.*) Le compte doit y être.

M. CAISSON.

Oui, Madame. J'attendrai donc vos ordres?

LA BARONNE.

Sûrement. Mais envoyez-moi la berline anglaise, toujours en attendant.

M. CAISSON.

Madame la Baronne l'aura incessamment. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LA BARONNE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

MADAME, le parfumeur est ici. Il dit que son mémoire se monte à deux mille écus.

LA BARONNE.

J'en suis bien fâchée! mais je n'ai plus d'argent. Mademoiselle renvoyez-le, et laissez-moi.

ANGELIQUE.

C'est qu'il dit qu'il ne peut plus fournir Madame.

LA BARONNE.

Tant pis pour lui.

ANGELIQUE.

Il apportoit du rouge à trois louis le pot, qui est bien plus beau que le dernier.

LA BARONNE.

Vous le croyez?

ANGELIQUE.

Je l'ai comparé.

LA BARONNE.

Eh bien! attendez que je voie. (*Elle regarde ses billets.*) Tenez voilà mille francs, mais qu'il me laisse en repos d'ici à long-temps.

ANGÉLIQUE.

Je vais le lui dire. Et je reprendrai du nouveau rouge?

LA BARONNE.

Sans doute.

SCÈNE XIII.

LA BARONNE.

VOYONS donc un peu ce qui me reste. J'ai donné neuf, cinq et dix, cela fait vingt-quatre; environ cinq mille francs pour mes loges, il me restera plus de vingt mille francs. Voyons. (*Elle examine le restant des billets.*) Oui, je disois bien, vingt. Me voilà un peu en argent; cela fera que je pourrai jouir au moins. (*Elle rêve.*)

SCÈNE XIV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE (*avec joie.*)

ALLONS, j'ai fait la meilleure affaire du monde!

LE CHEVALIER (*observant la Baronne.*)

Ah, ah! je crois le moment propre à la faire consentir à m'épouser. Me tromperois-je, en osant me flatter? ....

LA BARONNE.

De quoi? tenez....

LE CHEVALIER.

O ciel! que vois-je? scroit-ce mes lettres que vous voudriez me rendre?

LA BARONNE.

Vos lettres! en écrivez-vous de pareilles?

LE CHEVALIER.

Ce sont des lettres de change!

LA BARONNE.

Oui, grâces à Dieu! me voilà en argent comptant.

LE CHEVALIER.

Auriez-vous vendu la maison?

LA BARONNE.

Sûrement.

LE CHEVALIER.

Ah! que dira le Commandeur?

LA BARONNE.

Il dira ce qu'il voudra, cela ne me fait rien du tout; s'il n'est pas content, il prendra cette somme sur mes biens qu'il gouverne. Pourquoi ne me donne-t-il pas d'argent? Je fais des dettes, il faut que je les paie.

LE CHEVALIER.

Vous comptez payer vos dettes?

LA BARONNE.

Oui, Monsieur, cela est même déjà fait. Vous êtes étonné? Vous me croyez sûrement une tête légère, car vous autres, Messieurs, qui vous croyez des sages, voilà l'opinion que vous avez de nous.

LE CHEVALIER.

Je ne croyois pas que ce fût pour cela que vous eussiez le desir d'avoir de l'argent, je l'avoue...

LA BARONNE.

Vous voyez bien que j'avois raison. Vous serez bien surpris quand vous saurez que je n'ai acheté que quelques pots de rouge.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas là une dépense qu'on puisse reprocher.

LA BARONNE.

Mais j'aurai la plus jolie voiture....!

LE CHEVALIER.

Vous en avez une charmante.

LA BARONNE.

Fi donc! c'est une horreur! Et pour jouer la comédie, j'ai choisi des étoffes délicieuses!

LE CHEVALIER.

Mais le Commandeur me disoit, encore ce matin, le bonheur dont il alloit jouir, en faisant arranger cette maison.

LA BARONNE.

Il m'en a parlé aussi. Je l'entends, je crois.

LE CHEVALIER.

C'est lui-même.

SCÈNE XV.

LA BARONNE, LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER.

LE COMMANDEUR (*habillé.*)

MA nièce, je viens de vous acheter un meuble charmant; il convient parfaitement aux mesures. Votre appartement sera délicieux! Il me tarde déjà de le voir en place! Monsieur Modillon vient

de me mander qu'il m'enverra des ouvriers demain dès le matin ; ainsi nous allons partir dans l'instant pour la campagne. Vous viendrez avec nous, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur.

LA BARONNE.

Oui ; mais mon oncle ne comptez pas sur moi.

LE COMMANDEUR.

Il est impossible que vous restiez ici, au milieu des ouvriers. Je vous dis qu'ils commencent demain dès le matin. Le chevalier aura aussi un fort joli appartement ; car je compte que vous vous déterminerez enfin à l'épouser ; il y a assez long-temps qu'il vous aime.

LA BARONNE.

Mais mon oncle...

LE COMMANDEUR.

Voulez-vous que nous nous brouillions ? cela ne vous feroit pas d'honneur dans le monde, je vous en avertis, et j'en mourrois de chagrin. Allons, je vais faire mettre mes chevaux, et je reviens dans l'instant.

SCÈNE XVI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien, Madame, oserois-je vous demander à quoi vous pensez ?

LA BARONNE.

Mon oncle m'a touchée réellement avec sa bonhommie, et je suis dans le plus grand embarras.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'il vous aime prodigieusement.

LA BARONNE.

Monsieur, il n'y a que vous qui puissiez me tirer d'affaire.

LE CHEVALIER.

Moi!

LA BARONNE.

Oui, il vous aime, et il faut que vous lui persuadiez que j'ai très bien fait de vendre sa maison.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qu'il me sera impossible de faire.

LA BARONNE.

Il n'y a plus à reculer.

LE CHEVALIER.

Vraiment non; mais que voulez-vous que je fasse?

LA BARONNE.

Tout ce que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Mais....

LA BARONNE.

Tenez, si vous me tirez de là, je vous épouse. Songez-y. Voici le Commandeur; je vais écouter tout ce que vous lui direz. (*Elle entre dans le cabinet.*)

SCÈNE XVII.

LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER.

LE COMMANDEUR (*en habit de campagne.*)

LES chevaux seront bientôt mis; ainsi, nous ne tarderons pas à partir. Chevalier, où est donc ma nièce? Va-t-elle me faire attendre? Les femmes ne finissent jamais rien.

LE CHEVALIER.

Monsieur le Commandeur, est-ce sincèrement que vous voulez toujours habiter cette maison?

LE COMMANDEUR.

Oui, vraiment. Vous n'avez pas d'idée de ce qu'elle sera quand je l'aurai accommodée.

LE CHEVALIER.

Rien ne chagrinera autant madame la Baronne; je vous en avertis.

LE COMMANDEUR.

C'est sa fantaisie de demeurer au faubourg qui fait qu'elle est mécontente de cette acquisition.

LE CHEVALIER.

Elle dit que l'air est malsain ici, et que ses nerfs la tourmenteront continuellement.

LE COMMANDEUR.

Mais, mon cher Chevalier, là, en conscience, est-ce que vous croyez aux nerfs des femmes?

LE CHEVALIER.

Je n'y croyois pas; mais j'ai consulté des médecins, qui m'ont assuré que c'étoit une vraie maladie.

LE COMMANDEUR.

Les médecins qui les traitent ! Mais autrefois il n'y en avoit pas. J'ai vu commencer cela. C'étoient d'abord des vapeurs. Il y avoit même une chanson là-dessus, qui disoit :

J'ai des vapeurs,
Je me meurs.

LE CHEVALIER.

Tenez, monsieur le Commandeur, vous n'aurez jamais d'agrément dans cette maison, si madame votre nièce ne s'y plaît pas. A votre place je la vendrois.

LE COMMANDEUR.

Je ne manquerois pas d'acquéreurs, je crois.

SCÈNE XVIII.

LE COMMANDEUR, LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE (*sortant du cabinet.*)

JE vous en ai déjà trouvé un, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Comment ! que voulez-vous dire ?

LA BARONNE.

C'est monsieur de Lerrière ; il paie très bien.

LE COMMANDEUR.

Qu'il paie ou non, cela ne me fait rien du tout.

LA BARONNE.

Je puis vous en répondre ; j'ai déjà touché l'argent.

LE COMMANDEUR.

De quoi?

LA BARONNE.

De la maison.

LE COMMANDEUR.

Vous la lui avez vendue!

LA BARONNE.

Oui, mon oncle; j'ai trouvé cette occasion de vous en défaire, j'en ai profité.

LE COMMANDEUR.

Profité!

LA BARONNE.

Sûrement.

LE COMMANDEUR.

Profiter de l'occasion de me défaire de la chose du monde qui me plaît le plus!

LA BARONNE.

Vous auriez changé d'avis, et vous auriez regretté la dépense que vous y auriez faite.

LE COMMANDEUR.

Il est inconcevable de faire une chose comme celle-là, sans m'en rien dire, sans... Mais c'est ma faute aussi! Si je ne l'avois pas achetée sous votre nom... Mais comment le notaire, Madame?... Vous vous repentirez... Dites-moi : combien l'avez-vous vendue?

LA BARONNE.

Cinquante mille francs, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Et elle m'en avoit coûté soixante!

LA BARONNE.

Je n'ai pas pu en tirer davantage.

LE COMMANDEUR.

Il ne falloit pas la vendre.

LA BARONNE.

Mais j'avois besoin d'argent.

LE COMMANDEUR.

J'espère bien que vous n'en profiterez pas, et que vous me le rendrez.

LA BARONNE.

J'avois des dettes qu'il falloit payer.

LE COMMANDEUR.

Cela n'est pas encore fait, j'espère.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi.

LE COMMANDEUR.

Vous payez avec de l'argent qui ne vous appartient pas!

LA BARONNE.

Pardonnez-moi; puisque vous êtes le maître de reprendre cette somme sur mon bien que vous avez entre les mains.

LE COMMANDEUR.

Écoutez-moi, ma nièce, je ne vous pardonnerai qu'à une condition.

LA BARONNE.

Dites promptement.

LE COMMANDEUR.

C'est que vous engagerez monsieur de Lerrière à rompre le marché.

LA BARONNE.

J'ai de la peine à croire qu'il y consente.

LE COMMANDEUR.

Ah! sûrement, il auroit raison de vouloir la garder! une maison charmante! que j'avois eue, moi, à très bon marché, en la payant soixante mille francs, et que vous lui donnez pour cinquante! Ah! non jamais!... Je vais vous donner douze mille francs pour l'engager à vous la rendre; la proposition est honnête; envoyez-le chercher et finissons cela tout de suite. Voilà cinq cents louis que je portois à la campagne, ne perdez pas un moment.

LA BARONNE.

Je vous promets d'y faire de mon mieux. Mon cher oncle, vous me pardonnez? (*Elle l'embrasse.*)

LE COMMANDEUR.

Restez ici; je vais envoyer dire à monsieur de Lerrière de venir vous parler.

LA BARONNE.

Je voulois aller à la comédie; mais je l'attendrai, puisque cela peut vous faire plaisir.

SCÈNE XIX.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE vous jure que je ne croyois pas que vous vous tireriez si facilement d'un pas comme celui-là.

LA BARONNE.

Je le connoissois, et j'en étois sûre.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher à présent de lui faire rendre sa maison.

SCÈNE XX.

LA BARONNE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

MADAME, monsieur Deléclat vous apporte à voir des boucles d'oreilles superbes; je n'ai jamais rien vu de si beau.

LA BARONNE.

Faites-le entrer.

ANGELIQUE.

Oui, Madame.

LE CHEVALIER.

Vous allez perdre du temps, et monsieur votre oncle....

LA BARONNE.

J'aurai fait dans le moment; je m'y connois très bien, il ne me faut qu'un coup d'œil.

SCÈNE XXI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, ANGELIQUE, M. DELECLAT.

LA BARONNE.

VOYONS, voyons, monsieur Deléclat.

M. DELECLAT (*montrant les boucles.*)

Madame, vous n'avez jamais rien vu de si beau.

LA BARONNE.

Vous avez raison, c'est la plus belle eau du monde.

ANGELIQUE.

Vous n'avez rien comme cela, Madame.

M. DELECLAT.

Et c'est un marché unique ! Voilà pourquoi je l'apporte à madame la Baronne.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela vaut?

M. DELECLAT.

C'est moi qui les ai faites, et elles m'ont été payées vingt-quatre mille francs.

LA BARONNE.

Et l'on en veut?

M. DELECLAT.

Douze.

LA BARONNE

Vous avez raison, c'est un excellent marché; je les prends.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, vous en avez de fort belles.

LA BARONNE.

Fi donc! elles ne sont rien auprès de celles-ci, et puis je sais bien ce que je ferai des miennes.

LE CHEVALIER.

Vous les troquerez donc?

LA BARONNE.

Je ne crois pas que je m'en avise, voyez ce que l'on y perd. Mademoiselle, avec mes boucles, je pourrois faire un nœud pour mettre à la place de ce bouton de diamant des coiffures nouvelles.

ANGELIQUE.

Ah ! Madame, que cela est bien imaginé !

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, vous avez déjà des diamans !

LA BARONNE.

Vous n'entendez rien à tout cela, Chevalier ; on n'en sauroit trop avoir.

M. DELECLAT.

Madame prend donc ces boucles ?

LA BARONNE.

Sûrement, je ne veux pas laisser aller ce marché-là. (*Elle met les boucles.*) Tenez, voyez comme elles font bien ! cela est ravissant ! (*Elle se mire.*)

ANGELIQUE.

Je n'ai rien vu de plus brillant.

LA BARONNE (*cherchant des billets.*)

Vous ne pouvez rien diminuer, monsieur Deléclat ?

M. DELECLAT.

Non, Madame, cela est impossible.

LA BARONNE (*donnant des billets.*)

Tenez, voilà douze mille francs.

M. DELECLAT.

Du papier ! Madame, il me faut de l'argent comptant ; on m'a même dit d'avoir de l'or.

LA BARONNE.

De l'or ?

M. DELECLAT.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Eh bien ! voilà cinq cents louis ; voyez.

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, que faites-vous!

LA BARONNE.

Je donnerai à monsieur Delerrière pour douze mille francs de billets. Il ne pourra pas les refuser, c'est lui qui me les a donnés.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure.

M. DELECLAT.

Madame n'a plus besoin de rien, dans ce moment?

LA BARONNE.

Non, non; en vous remerciant.

SCÈNE XXII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME, monsieur de Lerrière est allé à la campagne souper, il reviendra ce soir, et on lui dira que Madame l'a demandé.

LA BARONNE.

Cela est bon. (*Au Chevalier.*) Mon oncle n'ira sûrement pas à la campagne; je vais à la comédie.

LE CHEVALIER.

A la comédie!

LA BARONNE.

Sans doute, et je compte que vous y viendrez avec moi.

LE CHEVALIER.

Je vous suivrai avec grand plaisir, et j'espère qu'à présent....

LA BARONNE.

J'ai besoin de vous, pour aller chez des marchands.

LE CHEVALIER.

Voilà le Commandeur.

LA BARONNE.

Il voudra m'arrêter; je suis fâchée de n'être pas partie tout de suite.

SCÈNE XXIII ET DERNIÈRE.

LA BARONNE, LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER.

LE COMMANDEUR.

EH bien! avez-vous terminé avec de Lerrière? me rend-il ma maison?

LA BARONNE.

Je ne l'ai pas vu; il est allé souper à la campagne. Je ne le verrai que demain.

LE COMMANDEUR.

En ce cas-là, je le verrai moi-même. Rendez-moi mes cinq cents louis.

LA BARONNE.

Je les ai employés.

LE COMMANDEUR.

Comment employés! à quoi?

LA BARONNE (*montrant les boucles.*)

Voyez; c'est un marché unique qui vaut vingt-quatre mille francs, et que j'ai eu pour douze.

LE COMMANDEUR.

Vous avez acheté ces boucles avec mon argent?

LA BARONNE.

Sûrement, on vouloit de l'or.

LE COMMANDEUR.

Parbleu! je suis un grand fou de vous avoir confié mes cinq cents louis!

LA BARONNE.

De quoi vous fâchez-vous?

LE COMMANDEUR.

Je ne m'attendois pas à cette question. De quoi je me fâche!

LA BARONNE.

Sans doute, je n'ai fait cela que pour vous éviter de la peine et de l'embarras.

LE COMMANDEUR.

Je ne vois pas où vous en voulez venir.

LA BARONNE.

Ne m'avez-vous pas dit que je vous ferois plaisir d'épouser le Chevalier?

LE COMMANDEUR.

Il est vrai, mais quel rapport cela peut-il avoir? ...

LA BARONNE.

Que voilà votre présent de noces tout trouvé.

LE COMMANDEUR.

Cette attention est rare!... Mais au moins vous demeurerez dans cette maison-ci; car je n'épargnerai rien pour la ravoir.

LA BARONNE.

Il m'en coûtera un peu; mais il n'y a point de

sacrifice que je ne doive vous faire, après tant de bons procédés.

LE COMMANDEUR.

Et vous croyez qu'après tout ceci le Chevalier vous épousera ?

LE CHEVALIER.

Il ne sauroit y avoir pour moi de plus grand bonheur.

LA BARONNE.

J'étois sûre de sa réponse, comme vous voyez.

LE COMMANDEUR.

Je le trouve courageux ; mais je lui ai la plus grande obligation, parce qu'il va me débarrasser de vous.

LA BARONNE.

Point du tout, puisque nous demeurerons ensemble.

LE COMMANDEUR.

C'est comme je l'entends.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! vous voyez que ce sera toujours la même chose. Accoutumée à vous voir en mari qui se charge de ses affaires, j'espère qu'elle ne sera occupée que de me traiter en amant. (*Il lui baise la main.*)

LA BARONNE.

Vous y pouvez compter, Chevalier.

LE COMMANDEUR.

Je vois que je ne gagnerai rien à tout ceci ; mais je vais m'occuper de ravoir ma maison. Elle me consolera de tout.

LE VALET MAITRE,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

BOURDEUIL.
DAME-JEANNE, femme de charge.
FRANÇOIS, valet de BOURDEUIL.
LAFLEUR, neveu de DAME-JEANNE.

La scène est chez Bourdeuil.

LE VALET MAITRE,

PROVERBE.

SCÈNE I[re].

BOURDEUIL, FRANÇOIS.

BOURDEUIL (*en robe de chambre.*)

François! François!

FRANÇOIS.

Eh bien! eh bien! me voilà, ce n'est pas la peine de crier si fort.

BOURDEUIL.

Je le voudrois bien; car cela me fait grand mal à la poitrine.

FRANÇOIS.

Que ne prenez-vous patience!

BOURDEUIL.

Tu fais bien tout ce qu'il faut pour m'y accoutumer.

FRANÇOIS.

Ce n'est donc pas ma faute, si vous ne vous corrigez pas.

BOURDEUIL.

Si tu faisois raccommoder ma sonnette, je ne serois pas obligé de t'appeler.

FRANÇOIS.

Ah! oui, je ferai raccommoder votre sonnette,

pour que vous sonniez à tous les quarts d'heure! Je n'aurois pas un moment de repos.

BOURDEUIL.

Mais, est-ce que je ne te paie pas pour me servir?

FRANÇOIS.

Oui, mais non pas pour me tuer à votre service.

BOURDEUIL.

Et tu ne fais jamais la moitié des choses que je te demande.

FRANÇOIS.

Parce que vous m'en demandez trop.

BOURDEUIL.

Trop?

FRANÇOIS.

Sans doute! je connois mieux vos besoins que vous.

BOURDEUIL.

Tu me fais toujours déjeuner plus tard que je ne veux.

FRANÇOIS.

C'est pour que vous ayez plus d'appétit, et par conséquent plus de plaisir.

BOURDEUIL.

Il aura toujours raison!

FRANÇOIS.

Il faut bien que chacun ait son tour.

BOURDEUIL.

Ah ça! il faut que tu ailles savoir des nouvelles de madame d'Alainval.

FRANÇOIS.

Bon! elle se porte mieux que vous.

BOURDEUIL.

Elle étoit malade hier au soir.

FRANÇOIS.

Vous croyez cela ! vous ne connoissez pas les femmes, à votre âge. Elle aura eu une querelle avec son mari, elle aura dit que ses nerfs la tourmentoient.

BOURDEUIL.

C'est une femme trop sensée pour cela.

FRANÇOIS.

Oui, trop sensée ! Vous la connoissez bien !

BOURDEUIL.

Sais-tu qu'elle est ma nièce ?

FRANÇOIS.

Pardi ! vous ne me l'apprendrez pas ; je connois mieux votre famille que vous.

BOURDEUIL.

Eh bien ! pourquoi ne veux-tu pas y aller ? elle a toutes sortes de bontés pour toi.

FRANÇOIS.

Je me soucie bien de ses bontés ; voilà quelque chose de bien rare ! Quand ces Dames-là prennent garde à nous autres, il semble que c'est une grande faveur qu'elle nous font.

BOURDEUIL.

Tu ne veux donc pas y aller ?

FRANÇOIS.

Il faut d'abord que j'aille déjeuner.

BOURDEUIL.

Tu iras donc après ?

FRANÇOIS.

Si j'ai le temps.

BOURDEUIL.

François !

FRANÇOIS.

Monsieur.

BOURDEUIL.

Tu deviens plus impertinent que jamais.

FRANÇOIS.

Vous dites toujours la même chose.

BOURDEUIL.

Nous finirons par nous brouiller.

FRANÇOIS.

Pourquoi cela ? Moi, je ne vous en veux pas.

BOURDEUIL.

Tu as bien de la bonté.

FRANÇOIS.

Mais plus que vous.

BOURDEUIL.

Que veux-tu dire ?

FRANÇOIS.

Je veux dire que vous m'impatientez souvent, et que malgré cela je n'ai pas envie de vous quitter.

BOURDEUIL.

Parbleu! je le crois bien.

FRANÇOIS.

Et si, l'on m'offre tous les jours des emplois excellens!

BOURDEUIL.

Il faut les prendre, Monsieur!

FRANÇOIS.

Et que deviendriez-vous sans moi ? Savez-vous ordonner quelque chose dans votre maison ? c'est à moi qu'on obéit : on sait que vous n'avez d'autres

volontés que les miennes; et voilà pourquoi vous êtes si bien servi.

BOURDEUIL.

Tu voudrois me faire croire?...

FRANÇOIS.

Je sais qu'au fond vous êtes le meilleur homme du monde, et j'ai pitié de vous et de toutes vos fantaisies.

BOURDEUIL.

Celui-là est trop fort! Tu es bien le plus....

FRANÇOIS.

Allez-vous recommencer?

BOURDEUIL.

Ah! tu te moques ainsi de moi!

FRANÇOIS.

Allons, allons, en voilà assez. Je m'en vais déjeuner. Tenez, voilà Dame-Jeanne; envoyez-là chez votre nièce, si vous voulez; car pour moi j'ai bien d'autres choses à faire, et de bien plus pressées.

SCÈNE II.

BOURDEUIL, DAME-JEANNE.

BOURDEUIL.

Parbleu! voilà un insolent coquin! Il faut absolument que je m'en défasse. Oui, Dame-Jeanne, j'y suis enfin entièrement résolu.

DAME-JEANNE.

A quoi donc, Monsieur?

BOURDEUIL.

A chasser François.

DAME-JEANNE.

Voilà bien des fois que vous me dites cela, et vous le gardez toujours.

BOURDEUIL.

Il prétend que c'est lui qui veut bien me garder; que sans lui je serois fort à plaindre; que je ne sais rien ordonner; qu'il a pitié de moi; enfin, il n'y a pas d'impertinences qu'il ne m'ait dites encore tout-à-l'heure.

DAME-JEANNE.

Je l'en crois bien capable. Ne nous dit-il pas continuellement que nous ne devons écouter que lui?

BOURDEUIL.

Il vous dit cela?

DAME-JEANNE.

C'est lui qui règle tout ce qu'il faut que nous fassions pour vous. Vous avez beau demander à manger, vous impatienter d'attendre, il ne veut pas que vous soyez servi que lorsqu'il l'a ordonné.

BOURDEUIL.

Est-il bien possible?

DAME-JEANNE.

A l'entendre, c'est à lui seul que nous devons obéir. Il est grossier, brutal, insolent; enfin, il nous désole sans cesse, et nous rend tous malheureux.

BOURDEUIL.

Et pourquoi ne vous en plaigniez-vous pas plus tôt à moi?

DAME-JEANNE.

Parce que nous savions votre confiance en lui, votre bonté, et que nous craignions qu'il ne nous desservît auprès de vous, en nous peignant tous comme de mauvais sujets; enfin, qu'il ne parvînt à nous faire renvoyer par un si bon maître.

BOURDEUIL.

Vous me croyez donc un homme bien foible?

DAME-JEANNE.

Non, Monsieur; mais vous êtes trop bon de vous laisser maîtriser par un homme pareil.

BOURDEUIL.

Maîtriser!

DAME-JEANNE.

Sûrement.

BOURDEUIL.

Je vois, d'après tout cela, qu'il le croit. Il faut absolument que je m'en défasse; mais où trouver un homme aussi bien accoutumé à moi, et qui vaille mieux que lui? Car il est fort intelligent et sert le mieux du monde, quand cela lui plaît.

DAME-JEANNE.

Ma foi! cela ne lui plaît donc pas souvent!

BOURDEUIL.

Il est vrai.

DAME-JEANNE.

Le plus mauvais serviteur vaudra toujours mieux que lui, et vous coûtera moins.

BOURDEUIL.

Je lui donnerois les mêmes gages.

DAME-JEANNE.

Oui; mais vous ne savez pas ce que celui-ci gagne tous les jours avec vous?

BOURDEUIL.

Il est vrai qu'il me fait payer tout fort cher.

DAME-JEANNE.

Comment cela se fait-il? Tous les marchands crient après lui, et disent qu'il les rançonne.

BOURDEUIL.

Les marchands?

DAME-JEANNE.

Oui, Monsieur, et tous les jours.

BOURDEUIL.

Et pourquoi donc?

DAME-JEANNE.

Parce qu'ils disent qu'il ne paie ce qu'il leur achète que la moitié de la valeur.

BOURDEUIL.

J'ai tous leurs mémoires acquittés.

DAME-JEANNE.

Je ne vous en dirai pas davantage; tout ce que je sais, c'est qu'il les renvoie toujours lorqu'ils viennent pour se plaindre à vous.

BOURDEUIL.

Allons, il faut absolument chasser ce coquin-là! Mais où en trouver un meilleur?

DAME-JEANNE.

Cela ne sera pas difficile : si Monsieur vouloit, j'ai mon neveu qui est un fort honnête garçon, et point du tout insolent.

BOURDEUIL.

Et François le connoît-il?

DAME-JEANNE.

Un peu; il s'est même chargé de lui trouver une

maison, ne sachant pas qu'il est mon neveu. Il lui a dit que c'est par vous qu'il compte le faire placer.

BOURDEUIL.

Par moi ?

DAME-JEANNE.

Oui. Que comme il vous fait faire tout ce qu'il veut, il vous forcera d'engager un de vos amis à renvoyer un de ses gens pour lui faire avoir sa place.

BOURDEUIL.

Ah! fort bien! je me réjouis fort de le voir venir. S'il vous demande si je suis en colère contre lui, dites-lui que je ne vous en ai pas parlé, afin qu'il ne se doute de rien. Je vais, en l'attendant, examiner les mémoires de mes fournisseurs, et les comparer avec d'anciens mémoires, pour juger de la différence des prix.

DAME-JEANNE.

Ne lui dites pas que je vous ai parlé des marchands.

BOURDEUIL.

Non, non, soyez tranquille, je ne suis occupé que des moyens de me défaire d'un pareil garnement.

DAME-JEANNE (*à part.*)

Pourvu que sa résolution tienne !

SCÈNE III.

DAME-JEANNE, LAFLEUR.

DAME-JEANNE.

AH! te voilà, mon neveu.

LAFLEUR.

Je viens chercher François qui m'a dit de venir le trouver ce matin. J'ai appris qu'il étoit sorti; comme je vous ai entendu parler, je suis entré ici.

DAME-JEANNE.

Tu viens fort à propos; mais il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble. Dis-moi donc, toi qui es un honnête garçon, comment connois-tu un homme comme François?

LAFLEUR.

Je ne le connois que parce que je l'ai vu chez sa cousine.

DAME-JEANNE.

Sa cousine?

LAFLEUR.

Oui, une revendeuse à la toilette, qu'on m'avoit enseignée, pour être placé; parce qu'elle connoît beaucoup de monde, et puis...

DAME-JEANNE.

Et puis?...

LAFLEUR.

Et puis qu'elle fait promettre à tous ceux qu'elle place, de lui rendre compte de tout ce qui se passe dans les maisons où ils sont, parce qu'elle a une sœur devineresse; je ne sais pas ce que c'est.

DAME-JEANNE.

Je le sais bien, moi : et le lui as-tu promis ?

LAFLEUR.

Oui, vraiment, pour avoir une place.

DAME-JEANNE.

C'est pourtant ce qu'il ne faut jamais faire.

LAFLEUR.

Je m'en suis bien douté; aussi je n'en ferai jamais rien.

DAME-JEANNE.

Je sais une fort bonne place ; mais si tu peux l'avoir, il faut que tu promettes de ne plus jamais voir, ni François, ni sa cousine.

LAFLEUR.

Je ne demande pas mieux ; car je ne les crois pas tous deux fort honnêtes, d'après quelques mots que je leur ai entendu dire.

DAME-JEANNE.

Surtout ne prends pas de leçons de François pour servir. Je l'entends, je m'enfuis, et te laisse avec lui.

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, LAFLEUR.

FRANÇOIS.

Eh bien ! où est-il donc ce garçon qui m'attend ?

LAFLEUR.

Me voici, Monsieur.

FRANÇOIS.

Ah! c'est vous. Pourquoi n'êtes-vous donc pas venu au cabaret où je vous attendois?

LAFLEUR.

Je ne le savois pas; on m'a seulement dit que vous étiez sorti.

FRANÇOIS.

Allons, cela ne fait rien. Ah ça! dites-moi, vous savez sûrement servir ?

LAFLEUR.

Assez bien.

FRANÇOIS.

Mais ce n'est pas tout: il faut encore savoir se maintenir dans une maison, quand on y est entré.

LAFLEUR.

En faisant son devoir, je crois...

FRANÇOIS.

Il n'est pas question de devoir! il faut accoutumer son maître à ne vous faire faire que ce que vous voulez.

LAFLEUR.

Mais on se fait renvoyer avec ces façons-là.

FRANÇOIS.

Oui, quand on est un imbécille. Il faut d'abord se laisser appeler bête, sot, nigaud.

LAFLEUR.

Je n'aimerois pas cela.

FRANÇOIS.

Ce n'est rien, et si vous pouvez arriver, sans vous fâcher, au point de vous faire appeler impertinent, insolent, vous serez bientôt le maître de

celui que vous servirez, et alors vous en ferez tout ce que vous voudrez.

LAFLEUR.

Je ne comprends pas trop comment....

FRANÇOIS.

Si vous vous conduisez autrement, vous êtes bientôt traité en esclave, ou même renvoyé, et il n'y a rien de pis pour un domestique que de changer de maitres très souvent; cela vous décrédite, et vous finissez par ne plus trouver que des femmes à servir.

LAFLEUR.

Voilà ce que j'ignorois.

FRANÇOIS.

Il faut donc commencer par se rendre le maître de celui que l'on sert.

LAFLEUR.

Cela doit être fort difficile.

FRANÇOIS.

C'est selon celui que l'on sert; il ne faut connoître que son foible. Par exemple, voilà comme je me conduis ici, et je fais faire à Monsieur tout ce que je veux : sans cela il auroit fini par être le maitre.

LAFLEUR.

Quoi! tout de bon?

FRANÇOIS.

Toute la maison m'obéit.

LAFLEUR.

Vous le croyez?

FRANÇOIS.

Je voudrois bien voir le contraire. Voilà comme je compte vous faire placer.

LAFLEUR.

Je vous aurai bien de l'obligation si vous le pouvez.

FRANÇOIS.

Comment, si je le peux! je vais commencer par dire à mon maître: Monsieur, il faut que vous me trouviez une place pour un de mes amis, qui s'appelle Lafleur.

LAFLEUR.

Eh bien?

FRANÇOIS.

D'abord il me dira qu'il ne connoît personne qui ait besoin d'un domestique; je lui répondrai qu'il faut absolument qu'il m'en trouve, et je lui en fournirai les moyens.

LAFLEUR.

Et il le fera?

FRANÇOIS.

Je voudrois bien voir qu'il ne fît pas ce que je veux.

LAFLEUR.

Comment, vous croyez?...

FRANÇOIS.

Je l'entends, retirez-vous ici près; je vous appellerai quand il faudra vous présenter.

SCÈNE V.

BOURDEUIL, FRANÇOIS.

BOURDEUIL.

Eh bien! François, as-tu été chez ma nièce?

FRANÇOIS.

J'ai eu bien autre chose à faire, ma foi !

BOURDEUIL.

Quoi donc ?

FRANÇOIS.

J'ai un parent sur les bras que je voudrois placer.

BOURDEUIL.

Cela ne te sera pas difficile.

FRANÇOIS.

Oui, avec votre secours.

BOURDEUIL.

Moi !

FRANÇOIS.

Il faudra bien que vous en fassiez votre affaire.

BOURDEUIL.

Et comment ?

FRANÇOIS.

En me trouvant un de vos amis, un homme comme vous, chez qui vous le ferez entrer.

BOURDEUIL.

Mais tous ceux que je connois ont des domestiques dont ils sont contens.

FRANÇOIS.

Cela ne fait rien; vous n'aurez qu'à faire chasser celui du maître à qui vous voudrez donner mon parent.

BOURDEUIL.

Mais, en honnête homme, puis-je faire une chose pareille ?

FRANÇOIS.

Pourquoi donc ne pas avoir plus de caractère ? Quel est votre scrupule ?

BOURDEUIL.

Mais si l'on vouloit m'obliger à te renvoyer, est-ce que tu trouverois cela bon ?

FRANÇOIS.

Cette supposition est inutile ; car vous ne le pourriez pas.

BOURDEUIL.

Je ne le pourrois pas !

FRANÇOIS.

Eh ! non, vous ne le pourriez pas.

BOURDEUIL.

Ah ! ceci devient plaisant !

FRANÇOIS.

Au reste, il n'est pas question de cela.

BOURDEUIL.

Tu le crois ?

FRANÇOIS.

Je vous dis qu'il faut absolument que vous me trouviez un maître, pour mon parent.

BOURDEUIL.

Allons ; j'y penserai.

FRANÇOIS.

Pourquoi n'y pas penser tout de suite ?

BOURDEUIL.

Ah ! je me rappelle, à présent, quelqu'un qui a besoin d'un domestique.

FRANÇOIS.

Vous voyez bien que j'avois raison !

BOURDEUIL.

Je l'avois oublié ; mais on veut un garçon sage, obéissant, et sur toutes choses, point insolent.

FRANÇOIS.

Je n'en connois point d'autres.

BOURDEUIL.

Eh bien! moi, j'en connois un qui l'est très fort, et dont je ne voudrois pas.

FRANÇOIS.

Qui donc?

BOURDEUIL.

Toi, per exemple.

FRANÇOIS.

Ah! voilà de vos propos ordinaires!

BOURDEUIL.

Je pourrois même ajouter fripon.

FRANÇOIS.

Monsieur, je vous quitterai, si vous continuez à me traiter comme cela.

BOURDEUIL.

Non, non; tu ne me quitteras pas.

FRANÇOIS.

Je ne vous quitterai pas?

BOURDEUIL.

Non; car ce sera moi qui te chasserai.

FRANÇOIS.

Vous m'avez dit cela cent fois.

BOURDEUIL.

Et... Est-il là ton parent?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur.

BOURDEUIL.

Eh bien! fais-le entrer.

FRANÇOIS.

Vous allez donc le faire placer tout de suite?

BOURDEUIL.

Oui.

FRANÇOIS.

Voilà toujours comme vous êtes ! Vous disiez pourtant que vous ne le pouviez pas.

BOURDEUIL.

Tu m'y as déterminé.

FRANÇOIS.

Je savois bien que je vous y obligerois. J'aurois bien voulu voir que vous ne vous en fussiez pas chargé.

BOURDEUIL.

Pour avoir la paix, il faut bien faire ce que tu veux.

FRANÇOIS.

Allons, entrez Lafleur.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

BOURDEUIL, DAME-JEANNE, FRANÇOIS, LAFLEUR.

FRANÇOIS.

Eh bien ! que venez-vous faire ici, Dame-Jeanne ?

DAME-JEANNE.

J'y viens voir si vous ferez avoir une bonne place à mon neveu.

FRANÇOIS.

Quoi ! elle est votre tante !

LAFLEUR.

Sûrement.

FRANÇOIS.

Si j'avois su cela, je ne me serois pas mêlé de vos affaires.

BOURDEUIL.

Je ne l'aurois pas moins pris à mon service à ta place.

FRANÇOIS.

Quoi, Monsieur! vous oseriez!

BOURDEUIL.

Oui, vraiment j'ose; et c'est avec le plus grand plaisir que je chasse de chez moi un insolent et un fripon, comme je te l'ai déjà dit.

FRANÇOIS.

Un fripon, Monsieur?

BOURDEUIL.

Oui, Monsieur, un fripon. Je viens de comparer les anciens mémoires de mes marchands avec les nouveaux, et tout me prouve, à présent, qu'il n'y a que les honnêtes gens qui ne sont ni impertinens, ni insolens. Allons, sors de chez moi tout-à-l'heure, et que je ne te revoie jamais.

FRANÇOIS.

Mons Lafleur, je me souviendrai de vous.

LAFLEUR.

Allez, allez-vous-en servir des femmes à présent.

FRANÇOIS.

Nous nous reverrons.

LAFLEUR.

Je ne crois pas cela; je ne vois pas les mauvaises compagnies.

BOURDEUIL.

Dame-Jeanne, j'espère que vous êtes contente de moi?

DAME-JEANNE.

Sûrement; car rien ne nous empêchera, à présent, d'avoir la paix dans la maison.

BOURDEUIL.

Je savois bien qu'avec du caractère, je finirois par être mieux servi.

LE MARI ADROIT,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.
LA MARQUISE.
LE COMMANDEUR, oncle de la Marquise.
LE CHEVALIER.
SOPHIE, femme de chambre de la Marquise.

La scène est chez la Marquise.

LE MARI ADROIT,

PROVERBE.

SCÈNE I^RE.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

SOUPEZ-VOUS ici aujourd'hui, Madame?

LA MARQUISE.

Je n'en sais rien.

LE MARQUIS.

Vous me paroissez inquiète.

LA MARQUISE.

Je voudrois m'habiller, et je ne sais ce que sont devenues mes femmes.

LE MARQUIS.

Je croyois que l'humeur que vous avez eue pendant le dîner seroit passée.

LA MARQUISE.

Rien ne donne autant d'humeur que de se l'entendre reprocher.

LE MARQUIS.

C'est que je croyois avoir trouvé ce qui en étoit l'objet.

LA MARQUISE.

Vous croyez toujours tout savoir.

LE MARQUIS.

Je ne l'ai pas deviné; c'est lui qui me l'a dit.

LA MARQUISE.

Comment, lui ! Quoi !

LE MARQUIS.

Votre querelle d'hier avec le Chevalier.

LA MARQUISE.

Quelle querelle ?

LE MARQUIS.

Oh ! ma foi, je n'en sais pas davantage; tout ce que j'imagine, c'est que vous êtes embarrassée à présent; et je ne vous parle de cela que parce que, si vous voulez, je trouverai les moyens de vous raccommoder.

LA MARQUISE (*sèchement.*)

Cela est fort honnête à vous.

LE MARQUIS.

Non; mais je n'aime pas qu'on ait des torts avec mes amis.

LA MARQUISE.

Je sais bien que le Chevalier est votre ami.

LE MARQUIS.

Parbleu ! c'est moi qui vous l'ai présenté.

LA MARQUISE.

Je ne l'ai pas oublié, Monsieur; et s'il va vous chercher pour vous faire des plaintes de moi....

LE MARQUIS.

Il ne m'est point venu chercher. Je lui ai demandé s'il souperoit aujourd'hui avec nous; il m'a répondu qu'il ne savoit pas si cela vous conviendroit, parce que....

LA MARQUISE.

Parce que ?...

LE MARQUIS.

Il avoit eu le malheur de vous déplaire.

LA MARQUISE.

Et vous prenez son parti ?

LE MARQUIS.

Il faut bien nous soutenir entre nous autres hommes.

LA MARQUISE.

Et vous croyez que c'est moi qui ai tort?

LE MARQUIS.

Je n'en sais rien.

LA MARQUISE.

Vous dédaignez cela.

LE MARQUIS.

Non ; mais cependant rien ne m'est plus égal.

LA MARQUISE.

Ah ! de l'indifférence !

LE MARQUIS.

Voudriez-vous que je fusse jaloux ?

LA MARQUISE.

Je ne crois pas vous en avoir donné de sujet; mais si vous l'étiez, qu'est-ce que vous feriez ?

LE MARQUIS.

Si je l'étois ?

LA MARQUISE.

Oui; et que votre jalousie fût bien fondée ; me tueriez-vous ?

LE MARQUIS.

Non, parbleu !

LA MARQUISE.

Vous me mépriseriez ?

LE MARQUIS.

Point du tout.

LA MARQUISE.

Que feriez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Ah ! c'est selon celui à qui vous me sacrifieriez.

LA MARQUISE.

Comment selon celui ?...

LE MARQUIS.

Oui, je vous plaindrois, ou j'en rirois avec tout le monde.

LA MARQUISE.

Ce ton-là ressemble un peu trop au mépris.

LE MARQUIS.

Que diable voulez-vous que fasse un homme raisonnable ?

LA MARQUISE.

Je n'en sais rien; mais tenez, laissons cela.

LE MARQUIS.

Oui : parlons du Chevalier.

LA MARQUISE.

Enfin, vous l'aimez beaucoup.

LE MARQUIS.

Oui; parce que je l'ai vu fort appliqué à son métier, que je fais cas de cela, et que je ferai mon possible pour qu'il ait bientôt un régiment.

LA MARQUISE.

Ce sera très bien fait.

LE MARQUIS.

Mais vous devriez penser comme moi. Les femmes

n'aiment-t-elles pas les héros? D'ailleurs, s'il ne vous plaît pas, il ne peut y avoir de sa faute. Il n'y a pas de femmes qui n'aient été très contentes de lui, je dis toutes celles qui l'ont connu.

LA MARQUISE.

C'est assurément un bel éloge que vous faites de lui.

LE MARQUIS.

Comment! plaire à tout votre sexe!...

LA MARQUISE.

Oui; cela est fort délicat!

LE MARQUIS.

Mais cela est amusant, toujours. Peut-on s'y refuser?

LA MARQUISE.

Propos de garnison!

LE MARQUIS.

Vous voulez des passions, peut-être?...

LA MARQUISE.

Mais, Monsieur, ne m'avez-vous pas aimée, comme il est convenable d'aimer?

LE MARQUIS.

Sûrement, je ne vous aurois jamais épousée sans cela; mais songez donc qu'il y a trois ans de cela, que le Chevalier est garçon, et que les mœurs ne sont plus tout-à-fait les mêmes.

LA MARQUISE.

Voila une belle façon de le justifier!

LE MARQUIS.

Je m'en vais; car vous me gronderiez aussi.

LA MARQUISE.

Par où allez-vous donc? est-ce que vous ne sortez pas?

LE MARQUIS.

Je vais prendre un papier que j'ai laissé dans le salon de musique.

LA MARQUISE.

Envoyez-moi Sophie, si vous la voyez. Ah! la voici.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, SOPHIE.

LA MARQUISE (*s'asseyant.*)

On ne comprend plus rien aux hommes! D'où venez-vous donc, Mademoiselle?

SOPHIE.

J'attendois toujours que Madame sonnât.

LA MARQUISE.

Je ne sais pas si je m'habillerai.

SOPHIE.

Si Madame ne va qu'à l'Opéra?...

LA MARQUISE.

Je ne sais pas ce que je ferai.

SOPHIE.

Madame me paroît bien triste.

LA MARQUISE.

C'est que le Marquis vient de m'impatienter.

SOPHIE.

Je n'imagine pas sur quoi ; car il n'est pas jaloux.

LA MARQUISE.

Comment jugez-vous cela?

SOPHIE.

Sur bien des choses, Madame.

LA MARQUISE.

Mais encore ?

SOPHIE.

Si Madame me permet de le lui dire, il me semble que monsieur le Chevalier est fort ami de monsieur le Marquis.

LA MARQUISE.

Eh bien! oui.

SOPHIE.

Et que lorsque l'on est assez adroit pour être l'ami de quelqu'un qui..

LA MARQUISE.

Achevez donc ?

SOPHIE.

C'est que je ne sais pas si Madame aime monsieur le Chevalier.

LA MARQUISE.

Comment! que voulez-vous dire ?

SOPHIE.

Je veux dire que monsieur le Chevalier vous aimant, et monsieur le Marquis étant toujours son ami...

LA MARQUISE.

Eh bien ?

SOPHIE.

Cela prouve qu'il n'en est point jaloux.

LA MARQUISE.

Je sais bien tout cela.

SOPHIE.

Par conséquent Madame ne doit pas avoir d'inquiétude, et je pourrois même la rassurer encore davantage.

LA MARQUISE.

Allons, dites.

SOPHIE.

Avant d'aimer Madame, monsieur le Chevalier aimoit madame la comtesse de Noirtiere, qu'il ne voit plus à présent, et monsieur le Marquis semble avoir pris sa place.

LA MARQUISE.

Vous le croyez ?

SOPHIE.

Je pourrois bien me tromper.

LA MARQUISE.

Et vous jugez que c'est là ce qui l'empêche d'être jaloux ?

SOPHIE.

Madame sait bien qu'à présent les hommes ont quelquefois une façon de penser...

LA MARQUISE.

Fort étrange! il est vrai.

SOPHIE.

Ce qu'on nommoit amour autrefois....

LA MARQUISE.

N'en est seulement pas l'image.

SOPHIE.

Oh ! pour cela, Madame a bien raison.

LA MARQUISE.

Il n'y a plus de délicatesse, plus de sentiment dans le monde.

SOPHIE.

Il y a pourtant des hommes encore qui sont fort honnêtes.

LA MARQUISE.

Vous en connoissez?

SOPHIE.

Et vous aussi, Madame.

LA MARQUISE.

Moi?

SOPHIE.

Sûrement; et monsieur le Chevalier...

LA MARQUISE.

Il est comme tous les autres.

SOPHIE.

Voilà ce que je ne crois pas.

LA MARQUISE.

Mais que diriez-vous, si c'étoit là comme je l'ai entendu louer, et par un homme qui fait profession d'être son ami?

SOPHIE.

Je dirois que ce n'étoit pas là l'opinion que j'en avois.

LA MARQUISE.

Et moi je ne veux plus le voir. Je n'ai jamais eu le projet de l'aimer, et je suis effrayée en pensant seulement qu'il pourroit avoir celui de me plaire.

SOPHIE.

Il me semble que ce projet n'est pas regardé ordinairement comme un crime.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas par l'opinion des autres que je me conduis, Mademoiselle.

SOPHIE.

Je le sais, Madame; je connois la délicatesse de vos sentimens, et je trouve monsieur le Marquis bien heureux de vous en avoir inspiré d'aussi tendres.

LA MARQUISE.

C'est un bonheur auquel il est fort sensible! Ne venez-vous pas de me dire que la Comtesse...

SOPHIE.

Madame, je n'assure rien.

LA MARQUISE.

J'entends quelqu'un.

SOPHIE.

C'est monsieur le Commandeur.

LA MARQUISE.

Allez-vous-en, je vous sonnerai; ou bien entrez là-dedans.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

BONJOUR, ma nièce. Comprenez-vous ce qu'est devenu le Marquis?

LA MARQUISE.

Il est sorti, je crois.

LE COMMANDEUR.

Point du tout ; sa voiture est là-bas; je viens de chez lui, et je ne l'ai pas trouvé. J'ai rendez-vous ici avec lui pour mon affaire, et il doit me mener chez le Duc.

LA MARQUISE.

Pour le Gouvernement que vous voulez avoir ?

LE COMMANDEUR.

Oui, vraiment, et il n'y a pas un moment à perdre.

LA MARQUISE.

Je l'entends, je crois ; je vous laisse ensemble.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS (*riant*).

EST-ELLE rentrée ?

LE COMMANDEUR.

Oui.

LE MARQUIS.

Que je vous dise une chose excellente!

LE COMMANDEUR.

Oui: mais nous manquerons notre rendez-vous chez le Duc.

LE MARQUIS.

Non, non, nous avons du temps : écoutez-moi.

LE COMMANDEUR.

Voyons.

LE MARQUIS.

Vous savez que j'ai épousé votre nièce, parce que je l'aimois.

LE COMMANDEUR.

Sûrement, puisque vous avez pensé tous les deux me faire tourner la tête pour déterminer mon frère à ce mariage. Eh bien ! je parie que vous ne l'aimez plus.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi ; mais ce qu'il y a d'excellent, c'est qu'elle ne sait pas à quel point je l'aime.

LE COMMANDEUR.

En seriez-vous jaloux ?

LE MARQUIS.

Point dû tout, je l'estime, et je connois trop sa façon de penser pour avoir rien à craindre, surtout avec le moyen que je viens d'imaginer.

LE COMMANDEUR.

Expliquez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Les femmes à présent se perdent quelquefois avec les sentimens les plus romanesques, comme celles qui sont les plus légères se laissent entraîner par l'exemple.

LE COMMANDEUR.

Au fait.

LE MARQUIS.

Un mari sensé, même quand il n'aimeroit pas sa femme, doit empêcher qu'on ne parle d'elle ; moi, j'aime réellement la mienne, et je veux lui sauver jusqu'aux remords auxquels tôt ou tard elle seroit exposée.

LE COMMANDEUR.

Cela sera fort difficile ; car si vous lui laissez apercevoir la moindre jalousie, elle pourra s'en venger ;

LE MARQUIS.

Aussi, suis-je bien éloigné de lui en montrer.

LE COMMANDEUR.

Ce que vous avez fait de mal, c'est de lui amener le Chevalier; car je parie que c'est lui....

LE MARQUIS.

C'est lui-même, et je n'en étois pas inquiet. Couru, fêté, desiré de toutes les femmes, étant à cent lieues de la façon de penser de la Marquise, je n'en devois rien craindre.

LE COMMANDEUR.

Prenez-y garde : souvent une pauvre femme sans expérience, tout en se défendant d'une passion, s'y laisse engager.

LE MARQUIS.

Il faut donc l'aider pour la mettre à l'abri de la séduction, mais sans qu'elle s'en doute.

LE COMMANDEUR.

Cela est difficile ; car il faut être instruit, et dans ces cas-là vous pensez bien qu'une femme se cache de son mari.

LE MARQUIS.

Et ce sont ces soins même qui apprennent tout, lorsqu'on veut s'en occuper. La dissimulation des amans est toujours maladroite, indiscrète; en se cachant d'un côté, ils se découvrent de l'autre. Il ne m'a donc pas été difficile de voir les desseins du Chevalier; il m'a même confié qu'il étoit brouillé avec la Marquise, d'un ton où il vouloit mettre de la légèreté et où je ne voyois que de la contrainte.

Je lui ai promis de tout raccommoder, et sa joie a percé; j'ai vu qu'il étoit enchanté de ma bonhommie.

LE COMMANDEUR.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Convaincu alors qu'il l'aimoit, et craignant un raccommodement, une explication...

LE COMMANDEUR.

Vous avez raison, il n'y a rien de plus dangereux.

LE MARQUIS.

J'ai pris le parti du Chevalier auprès de la Marquise, en le louant sur tous les points qui peuvent le rendre le plus blâmable aux yeux de la Marquise, enfin je l'ai affligée profondément; mais, ce que j'ai ajouté, c'est un désintéressement parfait, qui l'a piqué au point de trouver mauvais que je ne fusse pas jaloux.

LE COMMANDEUR.

Celui-là est singulier!

LE MARQUIS.

Je me suis retiré pour éviter sa colère, et je suis entré dans le sallon de musique pour entendre ce qu'elle diroit à Sophie, qui est adroite et curieuse à l'excès.

LE COMMANDEUR.

A merveille!

LE MARQUIS.

Elle m'a servi le mieux du monde; elle a augmenté, pour engager la Marquise à écouter le Chevalier, les craintes qu'elle avoit que je ne fusse

occupé d'une autre, au point qu'en lui nommant la comtesse de Noirtière...

LE COMMANDEUR.

Elle a vu en elle une rivale?

LE MARQUIS.

Justement; et comme le Chevalier l'a connue excessivement, je crois qu'elle imagine que je l'ai prié de me la céder, et que voilà pourquoi je prends le parti du Chevalier; cela va brouiller toutes ses idées sur lui et sur moi.

LE COMMANDEUR.

Oui, mais si la vengeance...

LE MARQUIS.

Avec son caractère! vous ne le croyez pas. D'ailleurs il m'est venu une idée pour les brouiller, dès aujourd'hui, à tout jamais. Mais j'entends quelqu'un, je vous dirai cela; allons-nous-en.

LE COMMANDEUR.

Je le veux bien; car l'heure avance.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien.

SCÈNE V.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE COMMANDEUR.

VOICI ma nièce; elle va nous arrêter.

LE MARQUIS.

Eh bien! Madame, allez-vous à l'Opéra?

LA MARQUISE.

Non, j'avois un mot à dire à mon oncle.

LE MARQUIS.

Vous lui parlerez ce soir : il soupera ici.

LE COMMANDEUR.

Oui, oui, nous n'avons pas le temps à présent.

LE MARQUIS.

Voici le Chevalier; tâchez de le retenir jusqu'à mon retour; j'ai à lui parler.

LA MARQUISE.

Pour moi, je n'ai rien à lui dire.

LE MARQUIS (*riant.*)

Quelle folie!

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

CHEVALIER, j'ai parlé pour toi.

LE CHEVALIER.

Tout de bon?

LE MARQUIS.

Oui, ce n'étoit qu'un nuage; mais j'ai à te dire autre chose, et j'ai prié la marquise de te retenir jusqu'à mon retour; je ne serai pas long-temps.

LE CHEVALIER.

Je t'attendrai.

LE MARQUIS.

Allons, Commandeur, partons.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Vous avez pris, Monsieur, un parti très convenable; vous avez cru, sans doute, que je l'approuverois ?

LE CHEVALIER.

Moi, Madame ?

LA MARQUISE.

Vous avez cru plaisant d'engager mon mari à vous faire pardonner vos torts ?

LE CHEVALIER.

Mes torts ?

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, je n'en ai jamais eu avec vous, et je suis bien loin d'en vouloir jamais avoir.

LA MARQUISE.

Pas si loin que vous le croyez.

LE CHEVALIER.

Madame, si je n'ai pas été hier de votre avis, j'ai voulu plaisanter; mais croyez-vous qu'en vous aimant comme je fais, je puisse avoir d'autres sentimens que les vôtres ?

LA MARQUISE.

Oui, c'est là justement ce que je crois; c'est que vous aimez comme vous parlez, c'est-à-dire, très légèrement; encore c'est beaucoup dire que de croire que vous sachiez aimer.

LE CHEVALIER.

Mais je l'aurois ignoré toute ma vie, qu'en vous voyant je l'aurois appris d'abord.

LA MARQUISE.

Vous avez cru que je ressemblois à beaucoup de femmes que vous connoissez.

LE CHEVALIER.

Non, Madame; c'est parce que je vous ai réellement distinguée, que je me suis attaché à vous pour la vie.

LA MARQUISE.

Vous croyez à présent devoir prendre ce ton respectueux, mais ce sera inutilement.

LE CHEVALIER.

Eh! d'où vous est venue tout d'un coup la mauvaise opinion que vous avez conçue de moi?

LA MARQUISE.

Je puis vous le dire.

LE CHEVALIER.

Je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Vous aimez le Marquis; il a pour vous une véritable amitié.

LE CHEVALIER.

Je n'en doute pas.

LA MARQUISE.

Eh bien ! examinez-vous.

LE CHEVALIER.

Je ne vois pas ce que je puis avoir à me reprocher.

LA MARQUISE.

Quoi ! vous ne trouvez pas indigne d'un galant homme de chercher à séduire la femme de son ami ?

LE CHEVALIER.

Madame, l'usage m'excuseroit si j'étois coupable.

LA MARQUISE.

Cela seroit bon, s'il s'agissoit de sa maîtresse.

LE CHEVALIER.

De sa maîtresse ! Madame, j'ai des mœurs, je ne chercherai jamais à enlever à mon ami sa maîtresse ; c'est une chose dont je suis absolument incapable, et tout le monde vous dira....

LA MARQUISE.

Mais, Monsieur, il est de la dernière impertinence d'estimer moins la femme de son ami que sa maîtresse.

LE CHEVALIER.

Je ne croirois manquer ni à l'une ni à l'autre ; c'est à mon ami que je croirois manquer.

LA MARQUISE.

Allez, Monsieur, allez vivre avec des gens capables d'approuver de pareils principes. Apprenez qu'on ne sait aimer les femmes qu'autant que l'on sait les respecter.

LE CHEVALIER.

Est-ce manquer au respect que de consacrer sa vie à ce qu'on trouve de plus aimable au monde?

LA MARQUISE.

Et quel est votre but, je ne dis pas en aimant, mais en voulant être aimé? de sacrifier à votre amour-propre celle qui seroit assez foible...

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, cette plaisanterie ne me va point du tout; j'ose croire que vous voulez m'éprouver.

LA MARQUISE.

Moi?

LE CHEVALIER.

Oui, cessez ce persiflage; il dure réellement trop entre deux personnes qui devroient s'occuper d'autre chose.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Que vous connoissez trop mon cœur et le sentiment qui l'anime, pour me traiter comme vous faites.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je crois vous connoître assez.

LE CHEVALIER.

De quoi vous fâchez-vous donc? Le Marquis me présente à vous, je vous rends l'hommage que vous méritez, il ne s'en fâche point: pourquoi vous parois-je si coupable?

LA MARQUISE.

Vous croyez que le Marquis vous applaudiroit!

LE CHEVALIER.

Vous sentez bien que je n'irai pas lui demander son suffrage.

LA MARQUISE.

Et vous pensez qu'il ne doute pas du motif qui vous amène près de moi ?

LE CHEVALIER.

Je ne dis pas cela.

LA MARQUISE.

Non; mais vous voulez me le faire entendre. Vous avez tous des principes affreux qui me feront toujours regarder les hommes comme des monstres.

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, il n'est pas honnête de ne pas m'excepter; il faudroit au moins vous rendre assez de justice pour être sûre que vous avez tout ce qu'il faudroit pour me corriger, si j'en avois besoin.

LA MARQUISE.

Je trouve que vous prenez bien mal votre temps pour plaisanter.

LE CHEVALIER.

Moi? en honneur je ne plaisante pas, je vous prie de le croire. Rien ne peut égaler l'amour et le respect que vous m'inspirez.

LA MARQUISE.

Si vous dites vrai, je vous plains sincèrement; car mon parti est pris, et jamais....

LE CHEVALIER.

N'achevez pas, je vous en conjure, ou.... (*Il veut se jeter à ses pieds.*)

LA MARQUISE.

Que faites-vous donc, Monsieur?... (*On entend du bruit.*)

LE CHEVALIER (*à part.*)

Je ne comprendrai jamais cette femme-là.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE; LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MADAME, je vous sais bon gré d'avoir gardé le Chevalier jusqu'à ce que je fusse de retour.

LA MARQUISE.

Monsieur, je n'ai fait que ce que j'ai dû; soyez-en bien persuadé.

LE MARQUIS.

Oh! je connois votre régularité.

LA MARQUISE.

Mais comme vous pouvez avoir à vous dire des choses qu'il n'est pas nécessaire que j'entende, je vais vous laisser. (*Elle rentre.*)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

ELLE ne croit pas si bien deviner.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Je ne veux pas qu'elle nous entende.

LE CHEVALIER.

Voyons ; de quoi s'agit-il ?

LE MARQUIS.

Tu sens bien que je ne veux pas qu'elle sache une fantaisie qui m'a passé par la tête.

LE CHEVALIER.

Bon !

LE MARQUIS.

Oui : il ne faut pas les mettre dans le cas de recourir à la vengeance, puisque souvent elles nous préviennent.

LE CHEVALIER.

Il me paroît que tu ne fais pas grand cas des femmes ?

LE MARQUIS.

Mais toi ?

LE CHEVALIER.

Je les respecte fort.

LE MARQUIS.

Je le crois. Il y en a quelquefois qui veulent se

donner un air de vertu. Ne trouves-tu pas que cela fait mourir de rire; car elles ne font que reculer leur défaite, et elles en sont punies les premières.

LE CHEVALIER.

Cela arrive assez souvent.

LE MARQUIS.

Oui, avec les dupes, qui croient au sentiment qu'elles affichent; je crois bien que tu ne t'y es jamais laissé prendre.

LE CHEVALIER.

Ah! je t'en réponds bien!

LE MARQUIS.

Je ne sais pas comment tu fais; pour moi, elles m'imposent toujours.

LE CHEVALIER.

Tout de bon?

LE MARQUIS.

Je sais bien ce que j'en dois croire; mais d'abord qu'elles parlent, je te dis, elles m'imposent.

LE CHEVALIER.

Ah! il est ravissant!

LE MARQUIS.

Oui, ravissant! A un autre que toi je ne le dirois pas, car j'aurois peur de passer pour un sot.

LE CHEVALIER.

Cela ne t'arrivera jamais.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas aussi aguerri que toi, et si l'on s'apercevoit que j'eusse le moindre goût pour une

femme qui me tyranniseroit, cela m'y feroit renoncer; on a beau vouloir prendre un ton dégagé, on a toujours l'air gauche.

LE CHEVALIER.

Mais...

LE MARQUIS.

Rien n'est plus vrai. Cela posé, écoute-moi: je connois une femme qui me plaît fort et qui me conviendroit parfaitement.

LE CHEVALIER.

Ce n'est donc pas une vertu?

LE MARQUIS.

Pas une vertu farouche.

LE CHEVALIER.

A merveille!

LE MARQUIS.

Tu crois donc?...

LE CHEVALIER.

Sûrement.

LE MARQUIS.

Je craignois, à cause de la Marquise, que mon procédé ne te parût irrégulier.

LE CHEVALIER.

Point du tout: et puis je ne crois pas que ce soit la première fois...

LE MARQUIS.

Non, pas absolument. Mais c'est que je craignois que ton amitié pour elle ne te fît prendre son parti contre moi. On partage la façon de penser de ses amis.

LE CHEVALIER.

Voilà pourquoi, dans cette occasion, je t'approuve.

LE MARQUIS.

Tu m'approuves?

LE CHEVALIER.

Très fort.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas encore assez, il faut que tu m'aides.

LE CHEVALIER.

Et comment?

LE MARQUIS.

C'est là le difficile.

LE CHEVALIER.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

C'est que cette femme, est...

LE CHEVALIER.

Achève?

LE MARQUIS.

C'est la comtesse de Noirtière.

LE CHEVALIER.

Cela n'est point difficile du tout.

LE MARQUIS.

Non, quant à elle; mais quant à toi...

LE CHEVALIER.

Tu croirois que je peux en être jaloux?

LE MARQUIS.

Non; mais c'est moi qui le suis.

LE CHEVALIER (*intrigué.*)

Que veux-tu dire?

LE MARQUIS.

Il pourroit te prendre des retours pour elle qui m'inquiètent.

LE CHEVALIER.

Ah! je te la sacrifie de tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Cela est bon pour le discours; mais je voudrois te savoir brouillé avec elle, d'une manière à ne pouvoir plus y revenir.

LE CHEVALIER.

A ne pouvoir plus y revenir?

LE MARQUIS.

Au moins de bien long-temps.

LE CHEVALIER.

Oui, pendant que tu en seras occupé?

LE MARQUIS.

C'est tout ce que je desire; pour cela il faudroit faire quelque chose qui piquât son amour-propre, et je crains que ta réputation auprès des femmes ne te retienne.

LE CHEVALIER.

Ma réputation ne dépend point de celle-là.

LE MARQUIS.

C'est qu'une impertinence....

LE CHEVALIER.

Bon! je suis au-dessus de cela, et puis elle entend trop ses intérêts pour la publier.

LE MARQUIS.

En ce cas, tu pourrois donc lui écrire que tu ne l'as jamais aimée?

LE CHEVALIER.

Je dirai vrai, et ma probité ne sera point compromise, je peux t'en assurer.

LE MARQUIS.

Eh bien ! écris.

LE CHEVALIER.

A présent ?

LE MARQUIS.

Oui.

LE CHEVALIER (*s'asseyant.*)

Tu vas voir.

LE MARQUIS.

Je n'en demande pas bien long.

LE CHEVALIER (*écrivant.*)

Je mettrai ce qu'il faudra.

LE MARQUIS.

Que tu ne l'as jamais aimée ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Voyons.

LE CHEVALIER.

Tiens, lis.

LE MARQUIS (*prend la lettre et lit.*)

A merveille !

LE CHEVALIER.

Est-ce là un procédé d'amis ?

LE MARQUIS.

Tu ne saurois comprendre combien tu m'obliges !

LE CHEVALIER.

Je vais l'envoyer.

LE MARQUIS.

Non pas : c'est moi qui ferai usage du billet ; il pourroit te prendre un remords, et je veux être sûr....

LE CHEVALIER.

Comme tu voudras.

LE MARQUIS.

Tu reviendras souper ?

LE CHEVALIER.

Je serai ici dans peu de temps. (*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Allons, c'est bon !

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! la lettre ?

LE MARQUIS.

La voici ; je vais la cacheter et l'envoyer.

LE COMMANDEUR.

Je viens savoir ce que la Marquise a à me dire.

LE MARQUIS.

Je l'entends ; je vous laisse avec elle.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

J'ai su que vous étiez ici, et je voudrois vous parler avant qu'il vienne du monde.

LE COMMANDEUR.

C'est pour cela même que je suis revenu. Voyons, qu'avez-vous à me dire ?

LA MARQUISE.

Vous avez cru faire mon bonheur en me faisant épouser le Marquis, et j'ai été heureuse, il est vrai.

LE COMMANDEUR.

Ne l'êtes-vous pas encore? Votre bonheur n'a peut-être plus la même vivacité; mais il me semble que le Marquis ne vous contrarie point, et qu'il ne vous gêne en rien. D'ailleurs, quand on le veut, on peut être toujours heureux, tout dépend de la façon de penser.

LA MARQUISE.

Je ne crois pas que j'aie rien changé à la mienne.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! de la façon de sentir; l'aimez-vous mieux? Je ne suis pas difficile, moi, je vous accorderai tout ce que vous voudrez.

LA MARQUISE.

J'aimerois peut-être mieux être contrariée.

LE COMMANDEUR.

Ecoutez donc, je n'en serois pas étonné.

LA MARQUISE.

Vous plaisantez toujours.

LE COMMANDEUR.

J'espère avoir mon Gouvernement, ainsi je ne puis pas être de mauvaise humeur.

LA MARQUISE.

Non, mais vous pourriez m'écouter plus sérieuse-

ment, si vous prenez quelqu'intérêt à ce qui me regarde.

LE COMMANDEUR.

Quelqu'intérêt ! je vous jure que j'y en prends beaucoup.

LA MARQUISE.

Et vous ne me trouvez pas à plaindre ?

LE COMMANDEUR.

Non, je ne vois pas même à propos de quoi : vous faites ce que vous voulez, vous voyez les gens que vous aimez, sans contrainte....

LA MARQUISE.

Comment ! les gens que j'aime !

LE COMMANDEUR.

Oui, ne vous êtes-vous pas fait une société agréable ?

LA MARQUISE.

Je voudrois que vous voulussiez vous expliquer plus nettement, et me dire si c'est vous qui pensez cela, ou bien si c'est quelques propos du Marquis.

LE COMMANDEUR.

De lui ? Depuis votre mariage, il ne m'a jamais parlé de vous.

LA MARQUISE.

Et vous approuvez son indifférence ?

LE COMMANDEUR.

Son indifférence ! Il me semble qu'il vous traite le mieux du monde.

LA MARQUISE.

Et vous croyez que je n'ai pas à me plaindre de lui ?

LE COMMANDEUR.

Ecoutez donc, ma nièce : votre mari vous aime ; vous estime, il fait même le plus grand cas de la pureté de vos sentimens, il admire votre conduite qui est irréprochable ; je ne crois pas en cela que vous puissiez lui trouver des torts. Si vous croyez que d'ailleurs il puisse vous manquer, vous êtes injuste.

LA MARQUISE.

Comment, injuste ?

LE COMMANDEUR.

Oui ; parce que vous oubliez que les hommes n'ont pas des principes si sévères que les femmes ; que d'ailleurs un galant homme peut être trouvé aimable par d'autres femmes que la sienne, et que sans lui rien ôter ni de son estime, ni de sa tendresse....

LA MARQUISE.

Fort bien ! je vous entends. Vous avez fait les lois, Messieurs.

LE COMMANDEUR.

Non ; mais nous suivons celles du monde, ses usages et sa galanterie, si vous voulez que je vous dise le mot.

LA MARQUISE.

Et de là, en estimant sa femme, on cesse d'y prendre intérêt ?

LE COMMANDEUR.

Il faut savoir de quelle sorte d'intérêt vous voulez parler.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire, on croit qu'elle peut ressembler aux autres.

LE COMMANDEUR.

Aux autres? Pas absolument. Mais qu'a-t-elle à dire si elle jouit de la plus grande liberté ?

LA MARQUISE.

Que cet oubli est insultant ; que les préférences que l'on accorde à des femmes peu délicates....

LE COMMANDEUR.

Ne vous ôtent rien ; je vous l'ai déjà dit.

LA MARQUISE.

Je vois bien que vous êtes absolument décidé à approuver tout ce que fait le Marquis.

LE COMMANDEUR.

Comme ce que vous faites. Je vous aime également.

LA MARQUISE.

Mais je crois que je ne fais rien....

LE COMMANDEUR.

Que de très raisonnable. Mais j'approuve tout ce qui convient aux autres.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien impatientant.

LE COMMANDEUR.

Et vous, vous avez réellement de l'humeur; car c'est bien en avoir que de vouloir être contrariée.

SCÈNE XII.

La Marquise, le Commandeur, SOPHIE.

SOPHIE.

Madame, voilà une lettre qu'on vient de me charger de vous remettre.

La Marquise.

De quelle part ?

SOPHIE.

Je ne sais pas, Madame : on m'a dit seulement qu'il n'y avoit pas de réponse.

SCÈNE XIII.

La Marquise, le Commandeur.

La Marquise.

C'est l'écriture du Chevalier ! (*Elle veut la mettre dans sa poche.*)

Le Commandeur.

Lisez donc.

La Marquise.

Rien ne presse.

Le Commandeur.

Si je vous gêne, je m'en vais.

La Marquise (*à part, après avoir lu.*)

O Dieu ! quelle impudence !

Le Commandeur.

Elle est outrée. (*Haut.*) Je vois que je ferai bien de vous laisser seule.

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE.

Le monstre ! Oser m'écrire qu'il ne m'a jamais aimée ! Moi qui accordois à son amour une pitié qu'il ne méritoit pas ! Je rougis qu'il ait pu me soupçonner d'avoir pour lui la moindre sensibilité. Je me meurs de honte, et je ne sais pas pourquoi. Ne suis-je pas trop heureuse ?.... Auroit-il craint, étant l'ami de mon mari, de m'avoir donné une mauvaise opinion de son amitié ? Mais non, la légèreté avec laquelle il a répondu à mes reproches ne me prouve que trop.... Qu'entends-je ?

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah ! ah! Madame, vous êtes toute seule ?

LA MARQUISE.

Quoi ! Monsieur, vous osez venir ici !

LE CHEVALIER.

Sûrement, puisque j'y dois souper.

LA MARQUISE.

Vous êtes un monstre ! je ne veux jamais vous revoir.

LE CHEVALIER.

Mais savez-vous, Madame, que vous m'avez dit aujourd'hui les choses les plus dures ?

LA MARQUISE.

Il est vrai que je ne devrois jamais parler à un homme tel que vous.

LE CHEVALIER.

J'ignore ce qui peut vous mettre dans une pareille colère.

LA MARQUISE.

Vous l'ignorez ?

LE CHEVALIER.

Vous dites que vous ne voulez pas m'aimer, je serai bien forcé à la fin de le croire; j'en mourrai de douleur puisque cela vous plaît; je serai un infortuné, mais point un monstre.

LA MARQUISE.

Il n'y a point de nom que vous ne méritiez; vous avez cessé d'être faux, cette découverte ne m'afflige point; mais il est des procédés indignes d'un galant homme, et...

LE CHEVALIER.

Madame, permettez-moi de me justifier, je n'ai jamais été faux avec vous et je ne le serai jamais; j'ai peut-être été trop vain, lorsque je me suis flatté de toucher un jour votre cœur; voilà tout mon crime, si c'en est un de rendre hommage à tout ce qu'il y a de plus parfait au monde.

LA MARQUISE.

Je ne concevrai jamais que vous ayez encore la

hardiesse de me tenir un pareil langage. Ne venez-vous ici que pour m'insulter ?

LE CHEVALIER.

Dévoilez, je vous en supplie, ce mystère affreux.

LA MARQUISE.

Quoi! après ce que vous venez de m'écrire...

LE CHEVALIER.

Moi! je vous ai écrit?

LA MARQUISE.

A l'instant.

LE CHEVALIER.

Il n'en est rien, Madame.

LA MARQUISE.

Vous osez le soutenir?

LE CHEVALIER.

Oui, je le soutiendrai.

LA MARQUISE.

Eh bien! désavouez votre écriture. Voyez....

LE CHEVALIER.

O ciel!

LA MARQUISE.

Quel est donc votre projet, après cela, en vous offrant à ma vue?

LE CHEVALIER.

Dites-moi, je vous en supplie, comment cette lettre est tombée entre vos mains?

LA MARQUISE.

Elle étoit à mon adresse.

LE CHEVALIER.

A votre adresse?

LA MARQUISE.

Pouvez-vous encore me nier?...

LE CHEVALIER.

Je ne concevrai jamais...

LA MARQUISE.

Jugez après cela...

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, ne m'accablez pas; vous ignorez à quel point je suis malheureux. Je perds tout en ce jour.

LA MARQUISE.

Vous ne perdez rien.

LE CHEVALIER.

Il me reste une grâce à vous demander.

LA MARQUISE.

Vous n'en méritez point.

LE CHEVALIER.

Je ne puis vous expliquer comment on m'a arraché cette lettre cruelle; mais je ne suis point capable...

LA MARQUISE.

Je ne crois plus rien.

LE CHEVALIER.

Et vous ne devez rien croire : c'est ce qui fera toujours mon désespoir. (*A part.*) Qui a donc pu l'instruire?.... Dieu! le voici.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

MADAME, faites compliment au Commandeur; il a enfin le Gouvernement qu'il desiroit.

LE CHEVALIER.

Marquis, quel usage avez-vous fait de ma lettre de tantôt?

LE MARQUIS.

Un usage raisonnable, et à qui vous devez le régiment que le Roi vous donne. Tenez, voyez.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends pas....

LE MARQUIS.

J'ai dit au Duc la supercherie que je vous ai faite, et les moyens qu'il pouvoit me fournir de me la faire pardonner; ma ruse lui a plu, et il a fait expédier ton brevet tout de suite.

LE CHEVALIER (*l'embrassant.*)

Ta générosité me confond.

LE MARQUIS.

Il n'est point question de générosité. Ce n'est pas ta faute si la Marquise t'a plu.

LA MARQUISE.

Que dites-vous donc, Monsieur?

LE MARQUIS.

Rien. Ne parlons plus de cela.

LA MARQUISE.

Quoi ! vous étiez jaloux ?

LE MARQUIS.

Madame, je n'ai point cessé de vous estimer.

LA MARQUISE.

Et vous n'aimez pas ailleurs ?

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, j'ai été sa dupe, il faut en convenir.

LE COMMANDEUR.

Mais je savois tout cela tantôt, ma nièce, quand vous me faisiez des plaintes du Marquis.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon à tous deux.

LE MARQUIS.

Allons, tu te moques de nous. Apprends seulement à nous estimer ce que nous valons, c'est tout ce que j'exige de toi.

LA VEUVE EMBARRASSÉE,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

Madame DAMONVAL.
M. BERCOUR.
ROSINE, femme de chambre de Madame DAMONVAL.
GERMOND, laquais de Madame DAMONVAL.

La scène est dans un salon.

LA VEUVE EMBARRASSÉE,

PROVERBE.

SCÈNE I^RE.

ROSINE, GERMOND.

ROSINE.

AH! te voilà. Eh bien! qu'as-tu donc?

GERMOND.

Je te le demande? Est-ce que tu n'es pas aussi ennuyée que moi de la triste vie que nous menons ici, depuis que le mari de Madame est mort?

ROSINE.

Elle est encore bien plus ennuyée que nous.

GERMOND.

Et que ne voit-elle du monde, comme elle faisoit du vivant de son mari, puisqu'elle ne le regrette pas!

ROSINE.

Elle n'a pas trop sujet de le regretter.

GERMOND.

Il est vrai que c'étoit bien le plus triste gaillard que l'on eût jamais vu, qui avoit la vue basse, qui vous parloit toujours sous le nez, et encore en vous crachant au visage.

ROSINE.

Aussi faisoit-il continuellement le supplice de sa femme, avec l'amour qu'il avoit pour elle.

GERMOND.

Et avec sa jalousie. Tu sais les questions qu'il nous faisoit sans cesse, sur toutes les personnes qui venoient la voir?

ROSINE.

Tout cela est vrai; mais il étoit bien riche!

GERMOND.

Et bien vilain, bien ladre, bien avare!

ROSINE.

Malheureusement il faudra que Madame rende tout ce bien-là; il ne lui en restera au moins que peu de chose, et notre condition en deviendra cent fois pire.

GERMOND.

Sûrement; car, où il n'y a rien, les profits sont bien minces.

ROSINE.

Elle sera fort à plaindre, avec son goût pour la dépense, elle qui aime les modes nouvelles, les ajustemens, et qui ne se refusoit pas les moindres fantaisies, et dans tous les genres.

GERMOND.

C'est la première jouissance des femmes du jour.

ROSINE.

Eh bien! malgré cela, elle est devenue d'une gaîté inconcevable d'avoir perdu son mari.

GERMOND.

Je serois bien comme elle: je ne connoissois pas d'homme plus ennuyeux, plus insupportable et plus dégoûtant, surtout pour une jolie femme.

ROSINE.

Mais cette satisfaction, ce charme, ce plaisir qu'elle

éprouve, la mettent dans le plus grand embarras. Comment n'a-t-elle pas l'esprit de paroître affligée de la perte qu'elle a faite?

GERMOND.

Et pourquoi se contraindre?

ROSINE.

Elle y est obligée, et je n'en sais la raison que d'aujourd'hui seulement.

GERMOND.

Et quelle est-elle?

ROSINE.

Celui qu'il lui paroît essentiel de tromper par un ton, un maintien, un extérieur de désolation, c'est l'oncle de son mari, qui aimoit fort ce désagréable neveu; c'est à cet oncle que doit revenir tout le bien du neveu; ce qu'elle pourroit empêcher, si elle parvenoit à se contrefaire.

GERMOND.

Elle seroit la première femme qui ne sauroit pas feindre; cela seroit assez bien vu cependant, d'après ce que tu me dis; car il seroit possible que cet homme, la croyant si sensible à la perte de son mari, lui proposât de la consoler en l'épousant.

ROSINE.

Voilà ce qu'elle devroit envisager, et ce que nous devons desirer qui arrive.

GERMOND.

Est-ce qu'il est si difficile à une femme de pleurer?

ROSINE.

Elle dit que toutes les fois qu'elle pense à pleurer son mari, elle se meurt d'envie de rire.

GERMOND.

Et d'ici à l'arrivée de son oncle, elle ne verra personne.

ROSINE.

Il doit arriver dans peu.

GERMOND.

Et que fait-elle actuellement?

ROSINE.

Elle s'amuse à faire danser son chien, dont elle raffole plus que jamais, et à faire mille folies avec lui ; elle ne peut pas s'en passer un instant.

GERMOND.

Je connois toutes ces manies des femmes pour les animaux. Si nous en tirions parti ?

ROSINE.

Que projettes-tu donc?

GERMOND.

J'entends quelqu'un.

ROSINE.

Ah! c'est l'oncle. Dis-moi donc?...

GERMOND.

Je n'ai pas le temps; mais tu le verras.

SCÈNE II.

M. BERCOUR, ROSINE.

M. BERCOUR.

Bonjour, ma chère Rosine; eh bien! comment se porte ma nièce?

ROSINE.

Ah! Monsieur, bien languissante, depuis la perte qu'elle a faite.

M. BERCOUR.

Je le crois bien; mon pauvre neveu! J'en ai été malade, moi, en apprenant sa mort.

ROSINE.

Ah! Monsieur, pas tant que Madame assurément; à votre visage cela ne paroît pas.

M. BERCOUR.

Il faut bien que les hommes se fassent une raison sur les plus fâcheux évènemens de la vie. Cependant, j'ai perdu un grand espoir en le perdant!

ROSINE.

Et lequel donc?

M. BERCOUR.

Celui d'avoir au moins des petits-neveux, puisque je n'ai pas d'enfans.

ROSINE.

Mais il vous reste un moyen de tout réparer.

M. BERCOUR.

Quel moyen?

ROSINE.

De vous marier vous-même.

M. BERCOUR.

J'y ai bien déjà pensé; mais où trouver une femme sensible à présent, une femme occupée de son mari, et ne desirant que de lui plaire?

ROSINE.

Cela n'est pas si difficile que vous le pensez, Monsieur; il est même très aisé d'en avoir la preuve;

mais ce ne seroit pas en épousant une jeune fille, dont on n'a pu connoître les sentimens.

M. BERCOUR.

Oui, vous avez raison; enfin j'y penserai encore. Mais, dites-moi, ne puis-je pas voir ma nièce?

ROSINE.

Quoi! tout d'un coup comme cela, et sans qu'elle soit préparée à vous recevoir?

M. BERCOUR.

Ah! oui, diable! vous avez raison. Cela pourroit être dangereux. Eh bien! prévenez-la de mon arrivée, je reviendrai dans peu; je ne vais pas loin d'ici.

ROSINE.

Alors, je vous dirai si elle sera en état de vous recevoir.

M. BERCOUR.

Faites-y tout votre possible, ma chère Rosine, je vous en prie; j'ai grand besoin de pleurer, et de me consoler avec elle.

SCÈNE III.

Madame DAMONVAL, ROSINE.

Madame DAMONVAL.

ROSINE?

ROSINE.

Oh! Madame, vous ne savez pas!

Madame DAMONVAL.

Avec qui étiez-vous donc là?

ROSINE.

Ah! vous ne savez pas, vous dis-je!

Madame DAMONVAL.

Paix donc! ne parlez pas si haut, vous allez réveiller mon chien.

ROSINE.

Ah! vraiment, il est bien question de votre chien.

Madame DAMONVAL.

Je sais bien que vous ne l'aimez pas, Mademoiselle, et cela me déplaît, mais beaucoup.

ROSINE.

Ecoutez-moi, Madame.

Madame DAMONVAL.

Cela me déplait on ne peut davantage, et je vous le dis très sérieusement.

ROSINE.

Mais, Madame....

Madame DAMONVAL.

Songez donc qu'il est toute ma ressource; puisque je ne puis me résoudre à me montrer à personne, avec ces odieux vêtemens.

ROSINE.

Il faudra pourtant bien vous déterminer à voir monsieur Bercour.

Madame DAMONVAL.

Quand il sera à Paris, je verrai.

ROSINE.

Il y est, Madame; c'est lui qui sort d'ici à l'instant, et il y va revenir.

Madame DAMONVAL.

Il falloit lui dire que je ne voyois personne, dans la douleur où je suis. (*Elle éclate de rire.*)

ROSINE.

Oui, riez, riez; c'est cette douleur qu'il veut partager; il vient se consoler avec vous.

Madame DAMONVAL.

Et comment lui montrer de la douleur, quand je suis enchantée d'être débarrassée de son monstre de neveu?

ROSINE.

Il faudra du moins en feindre beaucoup avec lui.

Madame DAMONVAL.

Mais la sienne me donnera sûrement envie de rire.

ROSINE.

Cela seroit fort sensé!

Madame DAMONVAL.

Comment voulez-vous seulement que j'y pense sans mourir de joie! Les jours les plus agréables de ma vie, depuis que je suis mariée, sont ces derniers jours-ci.

ROSINE.

Je le sais.

Madame DAMONVAL.

Vous ne concevrez jamais de quel fardeau je me sens délivrée!

ROSINE.

Vous me l'avez dit cent fois.

Madame DAMONVAL.

Enfin, je me trouve heureuse au-delà de toute expression.

ROSINE.

Avec votre chien?

Madame DAMONVAL.

Sûrement; mon pauvre Médor! mon mari ne pouvoit pas le souffrir.

ROSINE.

Parce qu'il étoit jaloux de toutes les caresses que vous lui faites continuellement.

Madame DAMONVAL.

Et que j'ai bien raison de lui faire.

ROSINE.

Oubliez donc, je vous prie, votre chien un moment, pour songer à recevoir monsieur Bercour d'une manière qui vous devienne favorable.

Madame DAMONVAL.

Comment, favorable?

ROSINE.

Certainement, il faut songer à votre fortune.

Madame DAMONVAL.

A ma fortune?

ROSINE.

Eh! sans doute. S'il la retire de vos mains, les avantages qu'il vous a faits, quand vous avez épousé son neveu, suffiront-ils à toutes les dépenses que vous êtes accoutumée de faire?

Madame DAMONVAL.

J'aurai du crédit.

ROSINE.

Du crédit! Quand on saura que vous n'êtes plus aussi riche que vous l'étiez! Les marchands en ont perdu l'habitude.

Madame DAMONVAL.

Vous le croyez?

ROSINE.

Rien n'est plus vrai. Vous parlez sans cesse d'abréger votre deuil.

Madame DAMONVAL.

Oh ! pour cela j'y suis très déterminée.

ROSINE.

Mais quelque peu qu'il dure, quel changement ne sera-t-il pas arrivé dans toutes les modes pendant ce temps-là ! Vous trouviez déjà qu'elles étoient vieilles au bout de trois jours.

Madame DAMONVAL.

Et cela étoit bien vrai.

ROSINE.

Comment donc suffire à toutes les dépenses que vous serez obligée de faire : Chapeaux, bonnets, étoffes, mousselines, enfin, tout ce qu'il vous faudra de plus nouveau, de plus frais et de plus cher ?

Madame DAMONVAL.

Vous m'effrayez !

ROSINE.

C'est bien mon dessein; et pour abréger votre deuil, et vous remettre dans l'état le plus brillant, je ne sais qu'un moyen.

Madame DAMONVAL.

Et lequel ?

ROSINE.

Celui d'épouser monsieur Bercour.

Madame DAMONVAL.

Quelle idée bizarre !

ROSINE.

Ecoutez donc, Madame, il vaut cent fois mieux que votre vilain mari. Quoiqu'il ne soit plus jeune, il est frais, doux, complaisant; il vous adorera, et vous en ferez tout ce que vous voudrez. Ses

richesses alors vous mettront à portée de briller de manière à vous faire envier de toutes les femmes de Paris, même de celles qui dépensent le plus.

Madame DAMONVAL.

Eh! mais vraiment, c'est bien quelque chose que cela.

ROSINE.

Je l'ai pressenti sur la nécessité de se marier; je lui ai dit que, n'ayant plus de neveu, il devroit songer à avoir des enfans.

Madame DAMONVAL.

Eh bien?

ROSINE.

Je crois que vous l'y détermineriez très facilement.

Madame DAMONVAL.

En pleurant avec lui?

ROSINE.

Sans doute, pour lui persuader combien vous êtes sensible; car c'est tout ce qu'il desireroit de trouver dans la femme qu'il pourroit épouser.

Madame DAMONVAL.

Mais en me cachant le visage avec mon mouchoir, ne pourra-t-il pas me croire très affligée?

ROSINE.

Il faudra bien au moins lui dire quelques mots.

Madame DAMONVAL.

Moi, lui parler?

ROSINE.

Et avec le ton de la douleur.

Madame DAMONVAL.

Voilà ce que je ne pourrai jamais faire; je songerois toujours qu'il est l'oncle de ce...

ROSINE.

Comment n'avez-vous pas plus de raison que cela, après tout ce que je viens de vous dire? Pouvez-vous trouver du plaisir à détruire toutes vos ressources, et à vous voir presqu'entièrement ruinée!

SCÈNE IV.

Madame DAMONVAL, ROSINE, GERMOND.

Madame DAMONVAL.

QU'EST-CE que j'entends là?

ROSINE.

C'est peut-être monsieur Bercour.

Madame DAMONVAL.

Je m'enfuis.

GERMOND.

Ah! pauvre Médor!

Madame DAMONVAL.

Comment! qu'y a-t-il donc, Germond?

GERMOND.

Ah! que va devenir ta maîtresse, quand elle ne te verra plus!

Madame DAMONVAL.

Je ne le verrai plus?

GERMOND.

Et quand elle saura que tu as la patte cassée!

Madame DAMONVAL.

La patte cassée! Ah! je me meurs! (*Elle tombe évanouie dans un fauteuil.*)

GERMOND (*bas à Rosine.*)

Tout cela n'est pas vrai.

ROSINE (*à Germond.*)

Ah! fort bien! (*A madame Damonval.*) Madame, revenez donc à vous!

Madame DAMONVAL.

Et pourquoi faire, si je ne dois plus revoir mon pauvre chien!

GERMOND (*à Rosine.*)

Il est enfermé dans ma chambre.

Madame DAMONVAL.

Vous êtes sans doute bien aise de cet accident, vous, Mademoiselle; car vous êtes comme étoit mon mari.

ROSINE.

Mais, Madame, vous en pourrez avoir un autre.

Madame DAMONVAL.

Un autre? et qui m'aimera autant? cela est impossible. Ah! malheureux Médor! mais comment cela est-il donc arrivé?

GERMOND.

Madame, il m'avoit demandé à descendre dans la cour.

Madame DAMONVAL.

Je le reconnois bien là, le pauvre animal! il étoit d'une propreté, d'une intelligence, d'un esprit!...

GERMOND.

La porte de la rue, par malheur, étoit ouverte.

Madame DAMONVAL.

Et pourquoi cela?

GERMOND.

Le portier y étoit. Il a passé un chien; Médor a

couru après lui, un homme qui passoit aussi s'en est emparé...

Madame DAMONVAL.

Il falloit le reprendre.

GERMOND.

Je le tenois déjà, lorsque cet homme m'a donné sur la jambe un coup de bâton qui a cassé la patte de Médor, me l'a fait lâcher, et m'a mis hors d'état de courir après cet infâme voleur de chien.

Madame DAMONVAL.

Oh ciel! a-t-on jamais vu un plus cruel évènement! Je perds tout ce que j'avois de plus cher au monde! (*Elle retombe dans son fauteuil.*)

SCÈNE V.

Mad. DAMONVAL, M. BERCOUR, ROSINE, GERMOND.

ROSINE.

MADAME, voilà monsieur Bercour.

Madame DAMONVAL.

Je ne veux pas le voir. (*Elle veut se lever.*)

M. BERCOUR.

Ma nièce, arrêtez, je vous en supplie!

Madame DAMONVAL.

Ah! Monsieur, je ne puis demeurer en votre présence, après le malheur qui vient de m'arriver.

M. BERCOUR.

Ne me fuyez pas, je vous le demande en grâce;

et croyez que je partage bien sincèrement votre affliction.

Madame DAMONVAL.

Perdre le seul objet qui faisoit tout mon bonheur!

M. BERCOUR.

Je perds autant que vous, Madame.

Madame DAMONVAL.

Vous, Monsieur! cela est impossible.

M. BERCOUR.

Rien ne m'étoit aussi cher, je puis vous l'assurer.

Madame DAMONVAL.

Eh! le connoissiez-vous seulement?

M. BERCOUR.

Si je le connoissois!

Madame DAMONVAL.

L'aviez-vous vu jamais danser?

M. BERCOUR.

Non, il est vrai; mais....

Madame DAMONVAL.

Saviez-vous comme il rapportoit?

M. BERCOUR.

Je sais qu'il avoit une excellente mémoire, et que lorsqu'il étoit chargé d'une affaire, il la rapportoit merveilleusement.

Madame DAMONVAL (*qui ne l'écoute pas.*)

Comme il m'étoit attaché!

M. BERCOUR.

Il me l'a dit cent fois.

Madame DAMONVAL (*de même.*)

Comme il m'aimoit!

M. BERCOUR.

A la fureur, sûrement.

Madame DAMONVAL.

Il menaçoit de mordre tous ceux qui vouloient approcher de moi.

M. BERCOUR.

C'est une façon d'en parler très honnête. Vous voulez dire qu'il étoit jaloux de tous ceux qui vous faisoient leur cour.

Madame DAMONVAL.

Il n'étoit heureux qu'avec moi, qu'auprès de moi. Il couchoit dans ma chambre, le moindre bruit l'éveilloit, il me gardoit, et avec lui je pouvois dormir en sûreté et sans crainte des voleurs. Je ne puis trop le répéter, j'ai fait une perte irréparable.

M. BERCOUR.

Non, Madame, non; vous n'avez rien perdu, si vous voulez bien m'entendre.

Madame DAMONVAL.

Et que pourriez-vous me dire, pour espérer seulement de me consoler?

M. BERCOUR.

Qu'il est un homme au monde...

Madame DAMONVAL.

Qui m'en donnera un autre?

M. BERCOUR.

Qui s'efforcera de vous faire oublier ce que vous regrettez autant.

Madame DAMONVAL.

Et qui pourroit lui ressembler?

M. BERCOUR.

Moi, Madame !

Madame DAMONVAL.

Vous ressembleriez à Médor ?

M. BERCOUR.

Quoi ! Madame, vous appeliez mon neveu Médor ?

Madame DAMONVAL.

Que dites-vous donc ?

ROSINE (*bas à madame Damonval.*)

Madame, profitez de la méprise.

M. BERCOUR.

Seroit-il vrai, Germond, que mon neveu fût assez heureux pour qu'elle lui eût donné ce nom-là ?

GERMOND.

Oui, Monsieur ; aussi appeloit-il Madame, sa chère Angélique.

M. BERCOUR.

Eh bien ! Madame, consentez que je succède à Médor auprès de vous ! non-seulement le bien de mon neveu vous appartiendra, mais j'y joindrai encore tout celui que je possède.

ROSINE (*bas à madame Damonval.*)

Allons, Madame, n'hésitez pas un moment.

M. BERCOUR.

Que dit-elle donc, Rosine ?

ROSINE.

Qu'elle se résigne à accepter tous vos dons, Monsieur.

M. BERCOUR.

Ah ! personne au monde ne va donc être plus heureux que moi !

Madame DAMONVAL.

En succédant à Médor?

M. BERCOUR.

Oui, Madame, et je cours à l'instant chez mon notaire pour y faire dresser le contrat par lequel je vous donne, avec ma main, tout ce que je voudrois pouvoir augmenter encore pour mériter le don de la vôtre.

Madame DAMONVAL.

Ah! Monsieur!...

M. BERCOUR.

Non, non, Madame, point de remercîmens, je vous en supplie, je n'en saurois entendre; le temps m'est trop cher, pour le perdre en reculant l'instant de mon bonheur.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

Madame DAMONVAL, ROSINE, GERMOND.

Madame DAMONVAL.

EH bien! Rosine, êtes-vous contente de moi?

ROSINE.

Je le suis encore plus de Germond; car, sans lui, auriez-vous su montrer autant d'affliction à monsieur Bercour?

Madame DAMONVAL.

Ne me parlez pas de Germond; il est cause que mon pauvre Médor est blessé et perdu.

GERMOND.

Non, Madame, il n'est ni blessé ni perdu, il se porte très bien, il est dans ma chambre, et je vais vous le chercher.

Madame DAMONVAL.

Est-il bien possible! quoi! je reverrois mon pauvre Médor! vous m'aviez donc trompée?

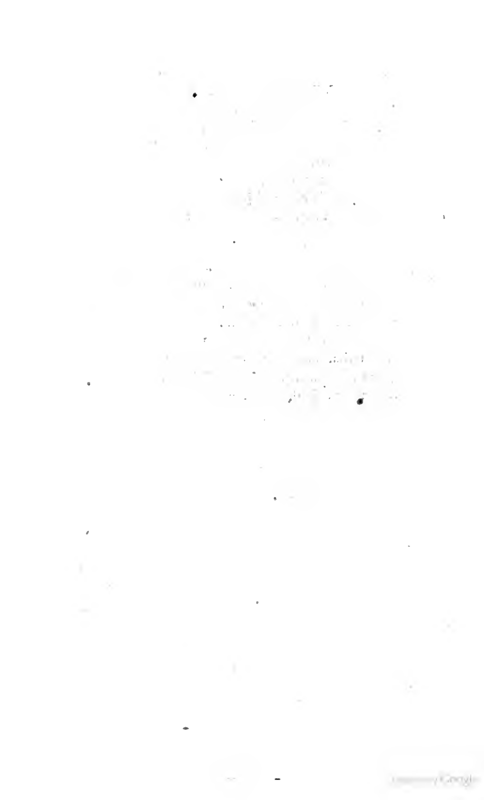
GERMOND.

J'ai cru que c'étoit un moyen sûr de vous affliger assez, pour faire croire à monsieur Bercour que c'étoit son neveu que vous regrettiez autant, et que cette apparente sensibilité le détermineroit à vous traiter aussi favorablement.

Madame DAMONVAL.

Ah! j'en rirai plus d'un jour; mais ce qui me chagrine véritablement, c'est qu'il faudra, nécessairement, que je donne un autre nom à Médor.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



EXPLICATION DES PROVERBES

CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

I. Ne vendez la peau de l'ours qu'après l'avoir jeté par terre.
II. Tous les fous ne sont pas aux Petites-Maisons.
III. Tel maître, tel valet.
IV. Pourvu qu'on arrive au but, qu'importe le moyen.
V. On ne prend pas les mouches avec du vinaigre.
VI. Un peu d'aide fait grand bien.
VII. C'est un grand médecin que l'Amour.
VIII. A quelque chose malheur est bon.
IX. D'une mauvaise dette, on tire ce qu'on peut.
X. Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se brise.
XI. Nage toujours et ne t'y fie pas.
XII. C'est plus heureux que sage.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

		Pag.
I.	L'Amant malade.	1
II.	Les Amans extravagans.	31
III.	Les Bons Maîtres.	61
IV.	La Petite Maison.	95
V.	Les Maîtres égoïstes.	119
VI.	Le Mariage aux Champs-Elysées.	167
VII.	La Jambe cassée.	191
VIII.	L'Ennuyeux.	225
IX.	La Maison des Boulevards.	249
X.	Le Valet maître.	289
XI.	Le Mari adroit.	311
XII.	La Veuve embarrassée.	353

